57E ANNÉE NOVEMBRE 1950

★

REVUE DE PARIS

GABRIEL PUAUX : Le Chancelier Dollfuss

GEORGE SAND : Lettres à P.-J. Hetzel

HERVÉ BAZIN : Le Mère-Michel

MAURICE BEDEL : Carnets de l'Équateur

DENIS DE ROUGEMONT : L'Europe et sa Culture

WILLIAM SAROYAN : L'Assyrien (I)

PAUL GUTH : Pierre Gaxotte

PIERRE ROUSSEAU : Aux Confins de l'Univers

EMMANUEL CHALANDON : Que peut la Cour des Comptes ?

JACQUES DE RICAUMONT : Rencontres avec Ernst Wiechert

THIERRY MAULNIER : Le Théâtre

PIERRE AUDIAT : Les Livres d'Histoire

Le Mois à Paris par GÉRARD BAUËR, C. ROGER-MARX, BERNARD GAVOTY, SERGE VEBER, JEAN FAYARD

★

LA LIVRAISON : 150 FRS

SOMMAIRE

		Pages
GABRIEL PUAUX	Le Chancelier Dollfuss	3
GEORGE SAND	Lettres à P.-J. Hetzel	20
HERVÉ BAZIN	Le Mère-Michel	33
MAURICE BEDEL	Carnets de l'Équateur	48
DENIS DE ROUGEMONT	L'Europe et sa Culture	79
WILLIAM SAROYAN	L'Assyrien (I)	91
PAUL GUTH	Pierre Gaxotte	110
PIERRE ROUSSEAU	Aux Confins de l'Univers	118
EMMANUEL CHALANDON	Que peut la Cour des Comptes?	127
JACQUES DE RICAUMONT	Rencontres avec Ernst Wiechert	134
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre	143
PIERRE AUDIAT	Les Livres d'Histoire	147
	Le Mois à Paris. Chronique bibliographique	157

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

LA CHAINE par Paul VIALAR

AUX INDES par Somerset MAUGHAM

MON FRÈRE par Clarisse FRANCILLON

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

NOUVEAUX TARIFS

La nouvelle élévation des tarifs d'imprimerie et du prix du papier nous oblige, à notre grand regret, à porter le prix de vente de notre livraison à 150 francs.

NOUVEAUX TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros)	Fr. 1.400 »	Étranger : Un an (12 numéros)	Fr. 1.750 »
— Six mois (6 numéros)	700 »	— Six mois (6 numéros)	875 »

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A.	$ 5.50	Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509-64 à Bruxelles.	Fr.B. 264.»
Canada	$ canadiens 5,60	En cas de paiement par chèque bancaire	Fr.B. 284. »
Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° I.12237 à Genève.	Fr.S. 23. »	Italie	Lires 3.365. -
En cas de paiement par chèque bancaire	Fr.S. 26. -	Angleterre	£ 1.18. -
		Égypte	Piastres 185. -
		Hollande	Florins. 20. -
		Portugal	Escudos 154. -

La différence que l'on peut constater entre le prix de **1.750** francs et la somme équivalente indiquée en certaines monnaies étrangères résulte des commissions d'encaissement bancaires.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

Au Brésil : s'adresser à l'Agencia Franceza de Assinaturas
R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio-de-Janeiro

Prière de joindre la somme de 20 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels

Copyright by Revue de Paris 1950

MARQUE DÉPOSÉE

191 GRANDS PRIX D'HONNEUR ET MÉDAILLES D'OR EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

Pour votre Jardin

PLANTEZ LES ROSIERS
DE LA
PLUS VIEILLE MAISON DE ROSES
DU MONDE ENTIER

FONDÉE A LYON EN 1845

Celle qui a sélectionné pour vous **DEPUIS PLUS D'UN SIÈCLE** ***Les plus Belles Roses***

DEMANDEZ L'ALBUM EN COULEURS DES

Roseraies PERNET-DUCHER

à Jean GAUJARD, Successeur

FEYZIN (ISÈRE) • Près LYON

qui continue la tradition
en créant chaque année

Les plus Belles Roses Nouvelles

EXPÉDITION DANS TOUS LES PAYS DU MONDE
d'OCTOBRE à AVRIL

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Emprunt communal 6 % à lots

Le Crédit Foncier procède actuellement à l'**émission** de 800.000 obligations communales de 10.000 frs, **6 % à lots**, remboursables dans le délai maximum de 30 ans. L'intérêt annuel de 600 frs, la prime de remboursement et les lots sont payés **nets d'impôts.**

Montant annuel des lots : 40 millions de frs, dont **1 lot de 15 millions, 2 lots de 5 millions** et **7 lots de 1 million.** Tirage le 22 septembre.

Prix d'émission : **9.850 frs** payable à la souscription. Il peut être délivré des coupures d'une demi-obligation.

Souscriptions reçues au **Crédit Foncier de France,** 19, rue des Capucines à Paris ; chez les Banquiers et dans leurs Agences ; aux Caisses des Trésoriers-Payeurs Généraux, Receveurs des Finances et Percepteurs et par correspondance.

LIBRAIRIE HISTORIQUE R. CLAVREUIL
37, Rue St-André-des-Arts - PARIS-6e
HISTOIRE - MÉMOIRES
Catalogue "LE CURIEUX" sur demande
Achat de Bibliothèques

ORFÈVRERIE
Christofle
12, RUE ROYALE, 12 PARIS
MÉTAL ARGENTÉ - ARGENT MASSIF
COUTELLERIE - CRISTAUX - PORCELAINES

Le BACCALAURÉAT se prépare au
COURS SORBON
5 & 12, rue Henri-Rochefort, Paris (17e) - Wag. 29-01
Cours de vacances du 19 août au 5 octobre
EXTERNAT - DEMI-PENSION - INTERNAT

DENTOL
DENTIFRICE ANTISEPTIQUE
BLANCHIT LES DENTS
Parfume agréablement l'Haleine

Si vous voyagez beaucoup

prenez un **ABONNEMENT**

CARTE D'ABONNEMENT
remplaçant les billets au plein tarif
ou **CARTE**
permettant d'obtenir des billets
au **1/2 TARIF**

- sur un parcours déterminé
- sur les zones du réseau de la SNCF *(16 zones)*.

Il existe également des abonnements sur des zones autour de certaines grandes villes.

RENSEIGNEZ-VOUS DANS LES GARES

SNCF * SNCF * SNCF * SNCF

21-47

LE CHANCELIER DOLLFUSS

JAMAIS petit homme (1 m. 51) ne fut autant exempt des complexes qu'inspire parfois une taille exiguë. Nulle susceptibilité : il s'amusait lui-même de ce surnom de *Millimetternich* que les Viennois avaient donné à celui qu'ils appelaient *Unser Taschenkanzler*, « notre chancelier de poche ». Nulle soif de ces honneurs temporels par lesquels d'aucuns croient se grandir. Nulle affectation de hauteur dans le commandement : il savait se faire obéir par le magnétisme de son sourire et non point par un ton cassant et une allure distante, et il était bien en cela un fils de cette Autriche que les Allemands du Nord taxent d'insouciante mollesse, parce qu'elle n'a pas le culte de la force brutale.

L'ethnologie admet aujourd'hui communément la présence des Celtes dans la haute vallée du Danube et la prépondérance de leur civilisation dans les terres qui devaient être l'Autriche. Engelbert Dollfuss répondait bien plus à l'idée que l'on se fait d'un Celte qu'au conventionnel prototype germain. Cet esprit vif, enjoué, un peu moqueur, mais sans ombre de méchanceté, ce mysticisme discret qui ennoblit et clarifie l'existence, cette imagination tantôt réaliste, tantôt baignée de poésie, ce courage, ce goût de la lutte, cette générosité dans la victoire, ne sont-ce point les caractéristiques d'une race qui entre pour une large part dans le composite français, mais ne s'est guère infiltrée que dans la périphérie occidentale et méridionale de la Germanie, alors que le slavisme y faisait depuis l'Est de plus profondes conquêtes. C'est parce qu'il était conscient de la différenciation des Germains celtisés et des Germains prussianisés que Dollfuss s'est fait avec tant de foi le défenseur de l'indépendance de

son pays. Il a incarné en des heures tragiques le patriotisme autrichien ; il en a été le martyr, et s'il y a aujourd'hui encore une Autriche, l'Europe, plus qu'à aucun autre, le doit au petit paysan qui naquit le 4 octobre 1892 à Maierhof, en Basse-Autriche, dans un pays de blé, de pommiers, de vin clairet et de vieilles abbayes baroques.

Il y a un mystère autour de sa naissance : le père est inconnu. La mère, une humble paysanne, se maria avec un fermier qui adopta l'enfant. Engelbert vécut ainsi la vie des champs ; il y prit le goût de la terre et y acquit ce comportement de ténacité et de courage devant l'adversité qui est celui des travailleurs exposés aux caprices de la nature, conscients de la précarité autant que de la nécessité du labeur. L'enfant était d'une intelligence précoce. Le curé du village s'occupa de ses études. Était-ce l'occulte protection d'une ascendance inconnue ou le souci de l'Église de recruter pour son sacerdoce? Engelbert fit ses classes au séminaire archiépiscopal d'Oberhollabrün, mais il n'avait pas la vocation de la prêtrise et il y avait trop de franchise dans son caractère pour qu'il n'en fît pas l'aveu. L'empreinte de la formation catholique n'en demeura pas moins profonde et s'il ne fit jamais étalage de dévotion, il se comporta toujours en fils dévoué et obéissant de l'Église. Je ne connais qu'une circonstance où il fit preuve à l'égard de la hiérarchie ecclésiastique d'une certaine indépendance. La rédaction de la nouvelle Constitution de la République fédérale venait de s'achever. Le chancelier en communiqua le texte au cardinal archevêque de Vienne. Cette charte débutait par une invocation à Dieu. Monseigneur Innitzer fit remarquer qu'il était à son avis inopportun d'associer le nom de Dieu à une œuvre qui ne pouvait être qu'humaine dans sa forme nécessairement imparfaite. Dollfuss négligea le conseil : il lui fallait mettre du divin dans tout ce qu'il entreprenait. Cela l'a aidé sans doute à vivre et certainement à mourir.

Le problème de carrière qui se posait pour le jeune étudiant à la sortie du séminaire fut résolu par l'assassinat de Serajevo. 30 juillet 1914, mobilisation générale en Autriche. Engelbert, malgré sa petite taille, réussit à s'engager et il fit dans les Dolomites ce que l'on est convenu d'appeler une « belle guerre » : une mixture de risques et de fatigues avec des heures de courage et quelques minutes d'héroïsme. Il y eut au front un secteur baptisé « Brèche Dollfuss », en souvenir du jeune lieutenant des *Kaiserschützen* qui en avait assumé la défense. La guerre devait marquer aussi profondément le futur chancelier que les pieuses leçons d'Oberhollabrün. L'on s'est aperçu après la guerre de 1914-1918 qu'il y avait au-dessus des frontières un esprit « ancien combattant », unissant les adversaires de la veille dans un même respect des valeurs humaines que représentent le sang-froid, le courage, l'endurance et le consentement de l'homme au sacrifice de sa vie pour une cause qui le dépasse. Si les Cabinets européens n'avaient été alors composés que d'anciens chefs de section d'infanterie, peut-être le destin de notre vieux continent aurait-il pris une autre route. Dollfuss demeura toujours fidèle à

son idéal des luttes du Tyrol, combattant d'une bravoure sans fléchissement, chef payant de sa personne, soucieux de la vie de ses soldats et sachant se faire aimer d'eux. Se doutait-il que, bientôt, allait lui être confiée la défense d'une brèche plus difficile à colmater qu'un défilé des Dolomites, celle que la barbarie païenne prétendait enfoncer sur le Danube dans le front de la vieille Europe chrétienne.

En novembre 1918, la formation spirituelle et éthique d'Engelbert Dollfuss était achevée ; restait la technique, l'apprentissage du métier. Selon l'inclination naturelle de bien des carrières encore indécises, il se tourna d'abord vers l'étude du droit — et ce lui fut l'occasion de militer dans une association dont il devint bientôt, à Vienne, le président, la *Franco-Bavaria*, qui groupait les étudiants catholiques de ces terres anciennement romanisées : Franconie, Bavière et Autriche. Il s'y fit un renom d'orateur direct et solide qui lui valut la place de secrétaire de l'Union des Paysans de Basse-Autriche. Sa voie était dès lors tracée, car c'est par les coopératives agricoles qu'il fut conduit à l'action politique. Il se rendit vite maître du mécanisme de ces institutions après un stage à Berlin, où il connut celle qu'il devait épouser le jour de la Saint-Sylvestre 1921, Alwine Glienke, qui fut l'admirable compagne de sa courte vie et la mère de ses deux enfants, Eva et Rudi.

Directeur de la Chambre d'agriculture de Basse-Autriche en 1927, il fut chargé de représenter les intérêts des paysans au Conseil d'administration des Chemins de fer fédéraux. Il en prit bientôt la présidence, révélant dans cette nouvelle tâche des qualités de grand chef d'industrie. Ministre de l'Agriculture en 1932, il était appelé en mai de la même année par le président de la République à la Chancellerie fédérale.

L'Autriche du traité de Saint-Germain traversait alors des jours difficiles. Elle s'était accoutumée à cette indépendance qui lui avait été donnée à son corps défendant. Monseigneur Seipel, esprit universaliste, assumant la responsabilité du Gouvernement, avait su faire de son pays le filleul et le protégé de la Société des Nations, mais il n'avait pas réussi à assainir une économie malade, ni à unir les partis sur un programme commun de politique extérieure et il était mort à la tâche. Le krach d'une des grandes banques autrichiennes, la *Kreditanstalt*, avait mis la panique dans les esprits : le schilling vacillait ; le Trésor s'asséchait. Une injection d'argent frais était nécessaire. Le Gouvernement fédéral s'était tourné une fois de plus vers Genève, malgré l'opposition socialiste défiante du capitalisme occidental.

Un premier problème s'imposait au nouveau chancelier : obtenir un emprunt extérieur sous le patronage de la Société des Nations ; le faire sanctionner par le Parlement. Il y parvint en quelques mois, sachant se faire écouter à Genève et l'emportant à deux voix de majorité devant le Conseil national. L'opposition réunissait d'une manière significative les socialistes et les pangermanistes, le parti *Gross Deutsch* (Grand Allemand), qui devait bientôt fournir au nazisme autrichien quelques-uns de ses cadres les plus actifs.

Vienne était en ce temps l'une des places fortes de la Deuxième Internationale. Sa municipalité socialiste s'enorgueillissait des magnifiques bâtisses qui, placées sous le vocable de Karl Marx et de quelques autres prophètes et martyrs, Lasalle, Liebknecht, Bebel, Jaurès, Matteoti, offraient au prolétariat et aux fonctionnaires du parti des logis propres et gais, des buanderies communautaires, des bains-douches perfectionnés et d'avenants *Kinder-Garten*. La réussite était belle et l'habile pragmatisme de la social-démocratie lui valait la quasi-unanimité des voix ouvrières de la capitale : mais en donnant dans son programme la primauté au bien-être matériel, le parti se désintéressait systématiquement du spirituel : il prétendait ignorer l'influence pourtant si profonde du catholicisme. Quant à l'indépendance politique du pays, il en faisait ouvertement fi. La social-démocratie avait pris position en faveur du rattachement à l'Allemagne ; et son organe officiel, l'*Arbeiter Zeitung*, expliquait aux prolétaires que ce qu'il y avait de bien et de beau en Autriche ce n'étaient pas la Burg impériale et les souvenirs du prince Eugène, de Marie-Thérèse et de François-Joseph, mais le *Karl Marxhof*. N'en fallait-il pas conclure que les ouvriers y seraient aussi bien logés, sous la bannière du Reich allemand — c'était alors celui de Weimar — que sous le rouge-blanc-rouge du drapeau autrichien ? Du danger nazi qui montait en Allemagne, on ne parlait guère dans les Congrès socialistes autrichiens ; on se préoccupait avant tout de sauvegarder les conquêtes du marxisme et de faire la guerre au chancelier et à sa composite majorité.

Engelbert Dollfuss avait l'appui de trois partis : le chrétien-social qui était le sien, expression d'une foi catholique hardiment tournée vers l'avenir ; le parti agraire *(Landbund)* qui groupait la paysannerie dégagée d'une appartenance confessionnelle militante ; et, enfin, un troisième parti qui était plutôt un mouvement et une milice qu'une organisation électorale, le *Heimatschutz*. Face au marxisme et à sa formation paramilitaire, le *Schutzbund*, après les troubles de Vienne du 15 juillet 1927 [1], s'étaient constitués des groupes de défense bourgeoise, les *Heimwehren*. La tendance politique de la plupart de ces milices était fascisante. Le chef des *Heimwehren* de Gratz avait, en 1931, tenté un *putsch* qui fut

1. Les socialistes, pour protester contre un jugement rendu par un jury criminel, avaient mis le feu au Palais de Justice.

facilement réprimé par la police et la gendarmerie. Les socialistes affectaient de voir dans ces organisations d'autodéfense des avant-gardes du nazisme. En réalité, leurs cadres, pour la plupart aristocratiques et militaires, avaient surtout une couleur monarchique et vieille Autriche. La personnalité la plus représentative du mouvement, le jeune prince Ernst-Rudiger de Starhemberg, s'il avait après la guerre milité à Munich dans l'entourage de Hitler, s'en était vite détaché, dégoûté par la vulgaire brutalité du Führer. Il m'a raconté comment il l'avait vu, dans une crise de rage, se rouler par terre, en mordant coussins et tapis. On échappe rarement à une vocation héréditaire. L'un des ancêtres du prince avait défendu Vienne contre les Turcs ; un autre fut avec Choiseul et le chancelier Kaunitz l'un des artisans du renversement des alliances, ce trop éphémère rapprochement franco-autrichien. Ernst-Rudiger devait, à son tour, défendre son pays contre une autre invasion d'infidèles et apprécier l'amitié française au point de combattre en 1940, sous notre uniforme, dans notre aviation. Dollfuss n'eut pas de plus fidèle et de plus loyal ami [1].

S'il représentait une force dans l'ensemble du pays, le *Heimatschutz* n'avait guère d'appui au Parlement, où le chancelier subissait, jour après jour, les assauts des marxistes et des pangermanistes. Cette opposition ne pouvait renverser le Cabinet, mais elle freinait son action par tous les moyens que lui offrait le règlement. C'est à ce jeu qu'elle fut un jour prise à son propre piège. En mars 1933, pour une question de procédure, le président socialiste du Conseil national crut habile de démissionner. Il fut suivi dans sa retraite par les deux vice-présidents. Il n'y avait plus, de ce fait, aucune autorité qualifiée pour convoquer le Parlement. Les Constitutions contiennent parfois de ces chausse-trappes dont ne se méfient pas les plus habiles manœuvriers. Le Conseil national était désormais en vacances forcées et le chancelier estima opportun de l'y laisser.

L'horizon européen s'était obscurci — Adolf Hitler était devenu chancelier du Reich. Il avait une revanche à prendre contre la Vienne impériale qui avait méconnu son talent de peintre. Le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne figurait à la première page du programme de *Mein Kampf*. Au printemps de 1933, les augures donnaient l'Autriche perdue en quelques mois.

C'est à ce moment que je fus chargé de la légation de France à Vienne et que je vis pour la première fois Engelbert Dollfuss. Le protocole voulait que je lui remisse, avant d'être reçu par le président de la République fédérale, M. Miklas, une « copie figurée » de mes lettres de créance. Ce fut dans un des salons blanc et or du Ballplatz l'occasion d'un entre-

1. « Je prête serment d'obéissance fidèle au chef des destinées autrichiennes, à notre chancelier Dollfuss. » (Discours du prince Ernst Starhemberg à Salzbourg, le 10 mai 1934.)

tien qui prit rapidement une tournure confiante. Je fus un peu déconcerté au début par le débit rapide et l'accent dialectal du chancelier : cet allemand du terroir bas-autrichien différait quelque peu du *Hochdeutsch* que j'avais été accoutumé d'entendre, mais il y avait dans le regard clair et direct, dans l'expression simple et franche un charme auquel je ne pus me défendre d'être sensible. J'avais rarement rencontré intelligence aussi prompte et aussi intuitive. Dollfuss ne me laissait pas le temps d'achever mes phrases pour y répondre. Il m'expliqua plus tard qu'il avait des antennes, des *Spitzen*, en me montrant le bout de ses doigts agiles.

Je fus sans détours dans mes questions. Était-il résolu à sauvegarder l'indépendance de son pays ? Que pouvait faire la France pour l'y aider ? Les réponses furent sans ambiguïté : l'Autriche sera défendue contre Hitler ; elle attend de la France que celle-ci autorise sans tarder sur son marché l'émission de l'emprunt recommandé par la Société des Nations, dont la réalisation tardait encore.

Je promis au chancelier mon concours tant il me paraissait naturel que le Gouvernement de la République autorisât un emprunt qui avait reçu la bénédiction genevoise. Je m'aperçus bientôt que la question n'était pas aussi simple que je l'avais imaginée. Le parti socialiste autrichien avait averti les camarades de Paris et ceux-ci avaient organisé autour de l'emprunt un barrage : comment la France pourrait-elle donner son aide à un chancelier « fasciste », qui tenait fermées les portes du Parlement ? Ne fallait-il pas, au moins, obtenir auparavant de lui l'assurance qu'il ne ferait jamais obstacle au fonctionnement du régime parlementaire ? C'est autour d'un tel engagement que s'amorça une assez curieuse négociation. Le chancelier se disait démocrate, mais il se refusait à confondre parlementarisme et démocratie. Il avait déjà en tête sa Constitution corporative qui devait, selon lui, assurer une réelle représentation du peuple autrichien ; il ne voulait pas se lier pour l'avenir.

Je fis valoir à Paris que ces discussions de droit constitutionnel étaient hors de saison, au moment où, de semaine en semaine, s'accentuait en Autriche la pression du national-socialisme. Le chancelier Dollfuss s'était fait le champion de l'indépendance : rien ne devait être négligé pour le fortifier ; les Nazis seuls pourraient bénéficier de ses difficultés financières ; pourquoi leur laisser cette arme ? Finalement, une formule de conciliation fut trouvée qui put, sans trop d'hypocrisie, apaiser les scrupules démocratiques de nos dirigeants [1].

L'emprunt fut émis à Londres, Paris et Rome, ainsi que sur les marchés belge et suisse (plus tard également à Prague et La Haye). Le schilling reprit force ; le budget s'équilibra ; l'économie autrichienne tout entière

1. La note qui me fut remise par le Gouvernement fédéral se référait à une déclaration faite le 6 mai 1933 par le chancelier Dollfuss, qui s'était prononcé pour une « représentation populaire forte et saine ». « Le peuple, avait-il dit, doit prendre sa part du travail législatif. »

s'assainit au grand dépit de Berlin. Le ministre du Reich à Vienne, M. Kurt Rieth, lors de la visite d'arrivée que je lui fis, avait eu soin de me prévenir au point de vue de son gouvernement : « Les Autrichiens vont vous demander de l'argent, me dit-il, ne leur en donnez pas ; ils ne sont pas sérieux. »

Le chancelier avait engagé la lutte en interdisant en Autriche le parti national-socialiste. Plus de chemises brunes dans les rues. Adolf Hitler considéra cette mesure comme une offense personnelle. Il dépêcha à Vienne, sans avis préalable, son ministre de la Justice, M. Frank. Celui-ci, à sa descente d'avion, le 13 mai 1933, fut accueilli par un haut fonctionnaire de la police qui lui fit savoir, de la part du chancelier, que sa visite était considérée comme indésirable. M. Frank, après avoir tenu une conférence de presse à la légation d'Allemagne, sous le couvert de l'exterritorialité, reprit la rage au cœur le chemin du Reich. Le Führer n'était pas alors en mesure d'imposer sa volonté par la force. Pour punir l'Autriche, il imagina la *Tausendmarksperre*. Tout visa demandé par un Allemand pour se rendre du Reich en Autriche était frappé d'une taxe de 1 000 marks — prohibitive pour le plus grand nombre. Hitler espérait tuer ainsi l'industrie hôtelière autrichienne, car c'étaient par milliers que les Allemands déferlaient à l'époque des vacances vers les montagnes et les lacs du Tyrol et du Salzkammergut (335 000 en 1932).

Le vilain geste eut une conséquence inattendue. Remplaçant les Allemands défaillants, Anglais, Français, Américains, Italiens, Tchèques, Hongrois vinrent en foule. Le Festival de Salzbourg connut une vogue universelle. Un Congrès des Catholiques allemands avait été prévu à Vienne en septembre 1933, pour célébrer le deux cent cinquantième anniversaire de la levée du siège de la ville par les Turcs. Les pèlerins allemands furent absents — mais toute la catholicité européenne fut représentée. La manifestation réunit — fait sans précédent — cinq cardinaux : monseigneur Lafontaine, patriarche de Venise, légat du Pape ; monseigneur Innitzer, archevêque de Vienne ; monseigneur Seredy, primat de Hongrie ; monseigneur Llond, primat de Pologne ; et l'archevêque de Paris, monseigneur Verdier, accompagnés de NN.SS. Grente et Chapsal. Une messe pontificale fut célébrée dans l'auguste décor du parc de Schönbrunn ; une autre eut comme cadre le Kahlenberg, ce bastion de Vienne lors du siège de 1683. On commémorait la défaite des Turcs ; tous songeaient à d'autres assaillants. Au cours de ces journées, Dollfuss fut acclamé par les Viennois. L'Autriche ressuscitait, appuyée sur le souvenir d'un grand passé et sur sa foi religieuse.

Le chancelier, inspiré par son imagination primesautière, s'ingéniait à remettre ses compatriotes dans l'ambiance des jours heureux d'autrefois. En 1919, la petite armée fédérale avait été dotée d'uniformes semblables à ceux de la *Reichswehr*. Dollfuss supprima la casquette rigide à la prussienne. Il rendit aux soldats leur souple couvre-chef d'autrefois et aux officiers le haut képi noir. Les généraux reparurent avec la tunique

bleu de ciel qui avait été celle de François-Joseph et de Radetzky. Lors d'une de mes visites au Ballplatz, le chancelier m'entraîna à la fenêtre : une musique militaire lui donnait une aubade ; c'était celle du fameux régiment d'infanterie, les *Deutschmeister*, qui avaient repris leur pimpant uniforme de jadis et leur shako à galon d'or. Une valse de Strauss montait jusqu'à notre balcon. Dollfuss souriait. Il me semblait voir renaître l'Autriche brillante et gaie qui avait été la parure de l'Europe, au temps de ma jeunesse.

Le parti socialiste boudait cette résurrection et se maintenait dans une attitude d'opposition systématique, sous l'impulsion des chefs de son aile extrémiste. Les vieux leaders, ceux que l'ironie viennoise qualifiait de « bonzes », se seraient sans doute prêtés à une entente car, en eux, la fibre révolutionnaire était quelque peu engourdie. Karl Renner, le signataire du traité de Saint-Germain, était déjà à cette époque un personnage à barbe blanche, d'allure professorale. Un peu de corpulence physique et morale, et un je ne sais quoi d'assis et de débonnaire donnait à son interlocuteur une rassurante impression d'embourgeoisement. Je fus assez surpris, lors du premier entretien que j'eus avec lui, de constater combien il paraissait peu préoccupé du récent avènement de Hitler : le national-socialisme n'était sans doute à ses yeux qu'une crise temporaire, une maladie passagère, tant il avait confiance dans les vertus traditionnelles et la solidité de cette grande Allemagne à laquelle il ne s'était jamais caché de vouloir rattacher l'Autriche. Karl Seitz, le bourgmestre de Vienne, me reçut dans son magnifique cabinet de travail de l'Hôtel de Ville. Les fauteuils de cuir étaient dignes d'un Conseil d'administration capitaliste ; sur un guéridon, une boîte de cigares bagués était ouverte. Seitz avait la haute taille et la prestance d'un archiduc. Sa cordialité, à la fois digne et familière, lui valait à Vienne une popularité de bon aloi. Je ne doutais pas de sa foi démocratique, mais je l'imaginais mal sur une barricade.

Des socialistes plus rouges, je n'ai connu que Danneberg, avec lequel j'eus plusieurs entretiens. Son intelligence claire et réaliste et son sens du possible le rendaient apte à un rôle de médiateur, mais il n'était pas toujours écouté dans son propre parti. Il me parut inutile de voir les irréductibles, Otto Bauer et Julius Deutsch. L'un était le théoricien messianique et le subtil tacticien du parti. M. Léon Blum parlait de lui en des termes d'une affection émue. L'autre commandait en chef le *Schutzbund*, l'armée secrète. Tous deux, éloquents dialecticiens, se trouvaient, tout au moins quant aux méthodes d'action, plus proches de la Troisième que de la Deuxième Internationale. Ils ne craignaient pas, comme ils le prouvèrent, le recours à la violence. Entre Otto Bauer et Engelbert Dollfuss, entre le révolutionnaire athée et l'empiriste chrétien, l'incompatibilité d'humeur était invincible. Le député socialiste avait, en plein Parlement, traité le chancelier de caméléon et celui-ci avait répondu : « Vous n'êtes pas un vrai démocrate : ce que vous préparez, c'est une dictature, celle du prolétariat. »

La tension devenait à la longue périlleuse, car l'attitude des socialistes provoquait la colère des éléments conservateurs et « vieille Autriche » de la coalition gouvernementale. Dollfuss éprouvait quelque peine à calmer l'ardeur combative de certains de ses collaborateurs, qui rêvaient de jeter les Rouges hors de l'Hôtel de Ville, au besoin par la force.

Déjà Ernst-Rudiger de Starhemberg avait publiquement proféré des menaces, aussitôt exploitées à l'étranger contre lui par les socialistes et leurs amis. Mais le jeune prince avait confiance dans le chancelier et n'aurait jamais passé outre à son avis. L'homme dangereux du *Heimatschutz*, c'était le ministre de l'Intérieur, le major Emil Fey, dont le visage anguleux et dur révélait un tempérament autoritaire et violent. Cet ancien officier de l'armée impériale et royale avait gagné au cours de la guerre la croix de l'Ordre de Marie-Thérèse, la plus haute distinction militaire autrichienne. Elle n'était décernée que pour une action d'éclat, accomplie sur la seule initiative du combattant, même en infraction d'un ordre reçu. Je ne sais quelle avait été la citation du major Fey. Son courage physique semblait indéniable. Ses aptitudes politiques l'étaient moins. Le chancelier m'avait dit un jour de lui : « *Er ist nicht begabt für Problematik.* » (Il n'est pas doué pour l'art de trouver rapidement la solution d'un problème difficile.) Dollfuss devait en faire lui-même tragiquement l'expérience, le 25 juillet 1934.

Fey commandait les milices heimwehriennes de Vienne et, manifestement, était impatient d'en découdre avec les troupes socialistes. Le *Schutzbund*, légalement dissous par un arrêté du 31 mars 1933, n'en continuait pas moins son entraînement clandestin, se préparant à l'insurrection dont Bauer et Deutsch envisageaient froidement l'éventualité.

Les socialistes autrichiens avaient décidé de tenir en septembre 1933, à Vienne, un Congrès et d'y inviter diverses personnalités de la Deuxième Internationale. Fey avait manifesté l'intention d'interdire la réunion. Dollfuss ne sanctionna pas son veto et le concile rouge se tint à Vienne à la date prévue. M. Léon Blum y représentait le socialisme français. Il me pria d'intervenir auprès du chancelier, afin que les congressistes fussent autorisés à tenir une réunion hors de la présence du commissaire de police qui, selon la loi fédérale, devait assister à toute manifestation publique. Dollfuss se prêta de bonne grâce à ce désir, persuadé qu'il lui serait aisé de connaître par d'autres moyens les décisions du Congrès. Celles qui furent prises présentaient un caractère d'une gravité exceptionnelle. Les socialistes autrichiens, forts de l'appui moral que leur avaient promis en la circonstance leurs coreligionnaires français et anglais, s'étaient résolus à décréter une grève générale insurrectionnelle, appuyée par les troupes de la milice rouge, dans l'éventualité d'une mesure de dissolution atteignant soit le parti, soit la municipalité socialiste de Vienne, soit les syndicats ouvriers.

Le chancelier n'avait aucun désir d'engager la lutte contre le prolétariat. Son seul vœu était de réunir tous les Autrichiens dans un mouvement

de défense contre le péril hitlérien. Il avait constitué dans ce but un front « patriotique » largement ouvert à tous. Il chargea un de ses collaborateurs de prendre contact avec l'un des dirigeants socialistes qu'il savait d'esprit large, M. Schneidemadl, député au Landtag de Basse-Autriche, et de lui faire la proposition suivante : à défaut du parti lui-même, le Front patriotique accueillerait les syndicats ouvriers socialistes qui y conserveraient leur entière autonomie. Ainsi seraient représentés et défendus, au sein même du Mouvement patriotique, les intérêts de la classe ouvrière. Le projet ne déplut pas aux modérés, mais les extrémistes l'écartèrent.

Devant ce refus, le major Fey triomphait : il se répandit en propos acerbes et comminatoires. Les chefs socialistes alertèrent M. Léon Blum et leurs amis de Paris. Le 2 février au soir, je fus appelé au téléphone par M. Daladier. Le président du Conseil me demanda s'il était exact que l'Hôtel de Ville eût été occupé par les troupes de Fey. Il me priait d'intervenir d'urgence auprès du chancelier, afin que celui-ci usât de ménagements vis-à-vis des socialistes. « Demandez-lui, me dit-il, de ne pas me créer de difficultés... » Bien que ce fût là une intervention dans la politique intérieure autrichienne peu conforme aux usages diplomatiques, mes relations avec Engelbert Dollfuss me permettaient de tenter une telle démarche. Le chancelier m'écouta attentivement : il me dit qu'il savait et appréciait les services que M. Daladier avait personnellement rendus à la cause de l'indépendance autrichienne ; il me demande vingt-quatre heures de réflexion.

Quand je revins le lendemain au Ballplatz, je vis sortir du cabinet de Dollfuss le major Fey ; son visage crispé portait les signes d'une irritation mal contenue : il traversa le salon d'un pas rapide, me saluant sans s'arrêter d'un bref signe de tête. Je savais ainsi, avant de voir le chancelier, quelle serait sa réponse. Il me pria, comme je m'y attendais, de faire savoir au président du Conseil français que rien ne serait entrepris ni contre le parti socialiste, ni contre la municipalité de Vienne, ni contre les syndicats. Le Gouvernement fédéral était décidé à demeurer sur une stricte défensive, malgré les préparatifs militaires du parti. Des armes en provenance de la Tchécoslovaquie avaient été saisies le 24 janvier. Des dépôts clandestins de grenades et d'explosifs venaient d'être découverts à Vienne et dans la banlieue, à Schwechat. C'est afin de mettre fin à ce réarmement clandestin du *Schutzbund* que le Gouvernement fédéral se décida à assumer lui-même la responsabilité de la sécurité à Vienne ; une disposition constitutionnelle lui permettait, en effet, de dessaisir dans l'intérêt de l'ordre public les gouvernements provinciaux de leurs pouvoirs de police [1]. Cette mesure, parfaitement légale, laissait intact le mandat de M. Seitz et de la majorité socialiste du Conseil municipal.

1. La ville de Vienne était assimilée, dans la Constitution fédérale, aux provinces.

Je transmis la réponse du chancelier à Paris. J'espérais qu'ainsi serait évitée la guerre civile.

Dans un livre intitulé *Suicide de l'Autriche*, un journaliste britannique, lié d'amitié avec quelques chefs socialistes, M. G.E.R. Gedye, a prétendu que, le 11 février, le major Fey avait annoncé pour le lendemain un coup de force contre le parti socialiste. Il ne précise pas sa source. Je doute que le ministre de l'Intérieur ait pu envisager de passer outre aux ordres du chancelier. Celui qui était alors secrétaire d'État à la Sûreté publique, le baron Karwinsky, m'a assuré, depuis lors, que la police, la gendarmerie et l'armée auraient obéi à Dollfuss et non à Fey. Aucune instruction d'attaque n'avait été donnée aux Heimwehren pour la journée du lendemain, alors que du côté socialiste tout était prêt pour la bataille. M. Gedye raconte lui-même comment son ami Oscar Pollak vint lui demander conseil sur l'opportunité de l'insurrection préventive préparée par le parti. Le journaliste anglais lui en fit valoir les inconvénients du point de vue de l'opinion européenne. Le coup n'en devait pas moins se déclencher sur l'initiative des socialistes de Linz, qui n'auraient pas reçu, dit M. Gedye, le contre-ordre envoyé de Vienne. Le Comité central du parti porte en tout état de cause la responsabilité d'avoir mis en mouvement le mécanisme qu'il avait monté, alors qu'aucune des trois éventualités prévues par le Congrès de l'année précédente ne s'était réalisée [1].

Le 12 février au matin, M. Van Vassenhove, correspondant à Vienne de l'Agence Havas, me téléphona que la police de Linz, ayant reçu l'ordre de faire une perquisition dans un hôtel où se réunissait le parti socialiste, avait été reçue à coups de fusil. Dans la nuit, un poste de police avait déjà été attaqué. Quelques instants plus tard, une autre voix m'appelait à l'appareil ; c'était celle de M. Zwiedenek Fierlinger, ministre de Tchécoslovaquie : elle avait un accent de triomphe. « Le parti socialiste vient, me dit-il, de décider la grève générale. »

Ce matin même devait être célébré à la cathédrale Saint-Étienne une messe pour le couronnement du Pape. Le corps diplomatique avait pris place dans les stalles du chœur. Je voyais en face de moi le chancelier, grave, figé dans une soucieuse immobilité. Le cardinal Innitzer officiait. A onze heures trente, les lampes électriques s'éteignirent, se rallumèrent, puis s'éteignirent trois fois en l'espace de quelques secondes. La haute nef s'obscurcit ; les cierges éclairaient faiblement le chœur. Le signal de la grève insurrectionnelle venait d'être donné. La lumière industrielle avait obéi aux ordres des chefs marxistes. Sur l'autel brûlaient toujours les cires médiévales de l'Autriche catholique. Qui l'emporterait ?

1. Selon une confidence faite à M. Marcel Dunan par un journaliste anglais, Otto Bauer aurait revendiqué l'initiative de l'agression. « Si nous n'avions pas agi, disait-il, maintenant, alors qu'on nous désarmait peu à peu et que la social-démocratie s'était effondrée en Allemagne sans résistance, nous ne serions jamais revenus, tandis que tombant les armes à la main, nous reviendrons. » (Cahiers du Redressement français, 2e série, n° 13, p. 65.)

Le plan socialiste était de paralyser par la grève générale la vie du pays, de réduire ainsi le Gouvernement à l'impuissance et de le contraindre à capituler. La milice rouge, mobilisée, était chargée d'occuper les grands immeubles d'habitation construits par la municipalité sur la périphérie de la ville dont elles commandaient les accès. Tout échoua parce que l'ordre de grève générale ne fut pas suivi. Dès trois heures de l'après-midi, l'électricité fonctionnait à nouveau. Les chemins de fer ne furent pas un instant arrêtés. Le ravitaillement de la ville fut normalement assuré. Dans son immense majorité, la classe ouvrière ne suivit pas Otto Bauer et Julius Deutsch. Les provinces ne bougèrent pas, si ce n'est en Styrie où quelques échauffourées troublèrent l'ordre à Steyr et à Bruck. Dans les troupes du *Schutzbund* les défections furent nombreuses. Des groupements entiers dans divers quartiers de Vienne refusèrent de prendre les armes. Il n'y eut pas de barricades ni de combats de rues : la lutte, qui dura quatre jours, fut circonscrite autour de quelques immeubles municipaux. On a discuté sur le point de savoir si ces bâtiments avaient été conçus et armés comme des forteresses. J'ai vu dans les caves des embrasures au ras du sol qui affectaient la forme de meurtrières de mitrailleuse et dont le champ de tir commandait les accès de l'immeuble. J'ai vu un stand installé dans un sous-sol ; les silhouettes des cibles portaient les casquettes des agents de police. J'ai vu les cloisons abattues derrière lesquelles étaient dissimulées les armes [1]. Il ne faut pas s'imaginer que les maisons ouvrières aient été défendues par leurs habitants soulevés dans un mouvement de révolte ; les troupes qui y prirent position venaient d'autres quartiers ; elles déballèrent les armes dont les locataires eux-mêmes ignoraient la cachette, et elles ouvrirent les premières le feu sur les forces de police.

Le 13 février, comme la lutte se poursuivait, je pris l'initiative de faire une démarche auprès du chancelier pour lui demander de mener le combat et la répression avec modération. Il me répondit : « *Ich bin kein brutaler Mensch* » (Je ne suis pas une brute) et me donna l'assurance qu'il s'efforcerait de rétablir l'ordre aux moindres frais. De fait, il fit proclamer que les combattants, à la seule exception des chefs responsables, ne seraient l'objet d'aucune sanction s'ils déposaient les armes. Quand au troisième jour, pour vaincre les dernières résistances, il fit donner le canon, ce ne fut que dans un but d'intimidation. L'artillerie tira avec des obus d'exercice. J'ai visité le *Karl Marx Hof* au lendemain de la lutte. Quelques cloisons étaient percées de trous ronds, mais, en dehors de la trajectoire, tout était demeuré intact. Sur la foi d'une propagande intéressée, l'Europe a imaginé des destructions tragiques, des incendies néroniens, des monceaux de ruines, alors que dans toute la ville les pompiers eurent à peine une heure de travail pour éteindre un unique feu

1. Le *Schutzbund* disposait de deux cents mitrailleuses. L'armée fédérale n'en avait que cent cinquante.

et que seules souffrirent quelques façades. En peu de mois il ne restait plus aucune trace de ces blessures. Même exagération dans l'évaluation des pertes : « des milliers » télégraphièrent les correspondants anglo-saxons. Le nombre des victimes fut à peu près égal de part et d'autre : cent vingt-huit morts et quatre cents blessés côté gouvernemental : cent quatre-vingt-treize morts et trois cents blessés chez les insurgés. La répression judiciaire paraît modérée quand on la compare aux « purges » et aux « liquidations » que l'Europe a depuis lors connues : huit exécutions capitales à Vienne, une à Gratz. Seuls furent condamnés à mort les chefs pris les armes à la main, après avoir sans provocation donné l'ordre de tirer sur la police : ils revendiquèrent eux-mêmes courageusement leur responsabilité. Otto Bauer et Julius Deutsch, celui-ci légèrement blessé, réussirent à s'enfuir en Tchécoslovaquie. Renner et Seitz furent arrêtés ; traités avec égard, ils furent bientôt relâchés. L'état de siège fut levé dès le 22 février. Des grâces et des amnisties successives ouvrirent les portes des prisons.

Vienne fit aux « défenseurs de l'ordre » de pompeuses funérailles. Les cercueils étaient alignés devant le *Rathaus :* le cortège prit le chemin du cimetière entre les deux haies d'une foule recueillie. Aux fenêtres des maisons brûlaient des bougies. Sous la loggia de l'Opéra, les *Philharmoniker* jouaient la marche funèbre de l'*Eroica.* Le major Fey chevauchait en tête, le sabre à la main. Sous le casque d'acier, les traits durs trahissaient l'orgueil du vainqueur. Une large écharpe de crêpe noir barrait sa poitrine. Je songeais au chevalier d'Albrecht Dürer, *Ritter, Tod und Teufel.* J'imaginais, encadrant le visage de Fey, la grimace du Démon, et la Mort hideuse tendant le sablier. Les jours du major n'étaient-ils pas comptés ?

Le parti socialiste fut dissous. Les militants rentrèrent dans l'ombre ; ils ne se rallièrent pas au gouvernement Dollfuss et conservèrent une attitude de silencieuse neutralité ; le parti national-socialiste ne fit aucune recrue dans les milieux ouvriers. Les droits des cotisants et des déposants des organisations bancaires et coopératives du parti social-démocrate furent sauvegardés et la législation d'assistance sociale maintenue. Les journées de février valurent à Dollfuss l'hostilité du marxisme international, mais en Autriche il n'eut plus à se battre que sur un front.

Ces événements marquèrent la fin du régime parlementaire. Le 1er mai 1934 fut promulguée une nouvelle Constitution, celle du *Christliche Ständestaat,* l'État corporatif chrétien. Ce régime, qui comportait un président plébiscité, de multiples Conseils spécialisés réunis parfois en une Diète et le recours au referendum, a été souvent stigmatisé du nom d'austrofascisme. A la vérité, il ne se réclamait ni des thèses de Georges Sorel sur l'emploi de la violence, ni d'une mystérieuse synarchie, ni du racisme hitlérien, ni de l'impérialisme mussolinien : c'était un essai d'application de la sociologie chrétienne telle que l'avait conçue en Autriche Vogelsang, en France La Tour du Pin. Il est difficile de porter sur cette expérience un jugement, car elle a été trop courte et surtout elle

a été viciée par le climat d'incertitude et d'angoisse que faisait peser sur la petite République le voisin allemand.

Les Nazis tournèrent en dérision le corporatisme de Dollfuss et entreprirent dans le pays une campagne faite de bravades et de mauvais coups : croix gammées peintes sur les maisons, les routes et les rochers, pétards plus ou moins inoffensifs, boules méphitiques jetées dans les salles de théâtre. Il s'agissait plus d'énervantes gamineries que de menaces dangereuses pour l'ordre public. Le chancelier, par l'armée, la gendarmerie, la police et les milices heimwehriennes, était pratiquement maître du pays. Les voyages qu'il fit à travers les provinces furent l'occasion de manifestations enthousiastes. Dans la paysannerie autrichienne, jamais homme ne fut plus populaire que Dollfuss.

La partie, à l'intérieur, pouvait être tenue pour gagnée. A l'extérieur, la défense de l'indépendance autrichienne se trouvait assurée par le crédit de confiance que Dollfuss avait su s'acquérir dans les capitales de l'Occident et que les journées de février n'avaient atteint que dans les milieux socialistes. Le sourire du petit homme avait eu son succès habituel à Paris, à Londres et à Rome. Le 7 août 1933, les Gouvernements français et britannique avaient déjà fait une démarche concertée à Berlin pour marquer l'intérêt qu'ils portaient à la préservation de l'indépendance de la République fédérale. Le 17 février 1934, une déclaration commune de la France, de l'Angleterre et de l'Italie avait souligné la nécessité du maintien de l'indépendance et de l'intégrité de l'Autriche. Le 17 mars, un accord politique et économique était signé à Rome entre l'Italie, l'Autriche et la Hongrie. En ce temps, Mussolini n'avait pas encore subi l'ascendant de Hitler. La première entrevue eut lieu à Venise, le 14 juin 1934. Le Führer ne laissa pas parler le Duce. Son éloquence de frère prêcheur déplut à Mussolini, qui déclara : « C'est un capucin ». Hitler avait franchi les Alpes en avion ; il affirma à son hôte que cette vue à vol d'oiseau l'avait convaincu que la frontière de l'Italie était au Brenner. L'Italien ne mordit pas à l'hameçon. Il ne lui suffisait pas d'avoir l'assurance que le Tyrol méridional ne lui était pas contesté : il ne souhaitait pas que la Reichswehr vînt s'aligner sur son *limes*. Tout ceci fut connu de Dollfuss. Le chancelier avait fait le voyage de Rome. Affectueusement reçu au Vatican, il y signa un concordat et communia le jour de Pâques des mains du Pape. Mussolini l'emmena à la plage de Riccione et lui donna le spectacle de ses prouesses de nageur.

L'intimité austro-italienne, tout autant que la résurrection d'un patriotisme autrichien d'inspiration catholique et historique, éveillèrent les défiances des États héritiers de la monarchie. A Prague, à Belgrade et même à Bucarest, l'Autriche de Dollfuss n'avait pas bonne presse. Ce chancelier aux initiatives hardies et inattendues ne serait-il pas le fourrier d'une restauration monarchique? Cette attitude de la Petite Entente n'était pas sans impressionner le Quai d'Orsay. Je m'en aperçus lorsque Louis Barthou se décida à faire une tournée de visites dans les capitales

amies. Le chemin de Belgrade et de Bucarest passait par Vienne. Notre ministre des Affaires étrangères craignit, en y faisant étape, de mécontenter les Yougoslaves et les Roumains. Je m'en ouvris au chancelier, qui trouva lui-même la solution. L'Orient-Express traversant Vienne, il irait saluer le ministre français à la gare de l'Ouest et monterait dans son wagon jusqu'à la gare de l'Est. Le contact serait ainsi pris sans qu'il y eût, à proprement parler, visite officielle. Ce programme s'accomplit le 19 juin. La conversation du Béarnais et du paysan de la Basse-Autriche fut cordiale : les deux hommes appartenaient à l'espèce des gouvernants souriants et familiers. On se sépara bons amis à l'*Ostbahnhof*. Quand le train s'ébranla, Barthou lança à haute voix, en manière d'au revoir, un aimable «*auf Wiedersehen*». Rendez-vous dans l'au-delà : les deux hommes étaient destinés à périr avant l'automne, assassinés.

Dollfuss ignorait la peur. Il avait, le 30 octobre 1933, essuyé le feu d'un fanatique, jadis d'obédience socialiste, à l'esprit quelque peu dérangé. Légèrement blessé, il put, avec la mentalité du combattant, se croire « verni ». Si la police montait la garde autour de lui, il ne prenait lui-même aucune précaution de sécurité. Nul cependant n'était plus que lui désigné comme victime d'un assassinat politique. Il incarnait l'indépendance autrichienne : il était l'animateur, le chef aimé, le négociateur habile dans les capitales d'Occident. Hitler devait voir en lui l'obstacle à abattre, car, dans le duel qui s'était engagé, l'Autrichien avait jusqu'alors gagné à tous les coups.

Je vis pour la dernière fois Engelbert Dollfuss dans les premiers jours de juillet. Tout était calme en Autriche. Je m'apprêtais à partir pour la montagne. Mes collègues anglais et italien m'avaient déjà précédé en vacances. Le chancelier me fit prendre place auprès de lui sur un canapé Marie-Thérèse ; il se disait satisfait des résultats jusqu'ici obtenus et confiant dans l'avenir. Il s'apprêtait à aller voir Mussolini à Riccione, où madame Dollfuss et ses enfants devaient le précéder.

***

L'histoire de la tragédie du 28 juillet 1934, cette irruption dans le Ballplatz d'une bande de Nazis camouflés en soldats de la garde, a été déjà plus d'une fois écrite, mais bien des points restent dans l'ombre [1] : sur certaines complicités le rideau paraît avoir été tiré ; dans la police,

1. Le *Juliputsch*, minutieusement organisé par le parti national-socialiste, avait prévu l'occupation simultanée du bureau de la T.S.F. (R.A.V.A.G.) et de la Chancellerie fédérale. Les Nazis réussirent tout d'abord à s'emparer par surprise du poste émetteur et annoncèrent par la voie des ondes que Dollfuss avait démissionné et que Anton von Rintelen, ministre d'Autriche auprès du Quirinal, le remplaçait. Mais la police les délogea aussitôt par la force. Au Ballplatz, où se trouvaient encore réunis, à l'issue du Conseil des ministres, le chancelier, le ministre de l'Intérieur et le secrétaire d'Etat à la Sûreté publique, cent cinquante-quatre Nazis, costumés en soldats de la garde, pénétrèrent en camions dans la

plus d'un jouait sur deux tableaux. Le rôle du major Fey demeure suspect. Il se trouva enfermé au Ballplatz avec le chancelier et c'est lui qui négocia du haut d'un balcon la reddition des insurgés. Il vit Dollfuss blessé, mais ne fit rien pour sauver la vie du chancelier, auquel furent refusés prêtre et médecin et qui mourut d'une hémorragie qu'il eût été possible d'arrêter. Le major Fey devait poursuivre sa carrière politique jusqu'en mars 1938. Dans les jours qui suivirent l'occupation de Vienne par les Allemands, on le trouva dans son appartement, étendu sans vie auprès des cadavres de sa femme et de son fils. Suicide ou assassinat? Remords ou règlement de comptes? Le chevalier de la Mort avait achevé sa course.

J'étais dans les Alpes quand j'appris le coup de force de Vienne. Dès mon retour, je vis le président Miklas, qui avait fait preuve, dans le drame, du plus grand sang-froid. Il venait de confier la Chancellerie à Kurt von Schuschnigg, que Dollfuss considérait comme son éventuel successeur. Le prince de Starhemberg avait pris le commandement du *Heimatschutz*, tout entier mobilisé. Les tentatives insurrectionnelles des Nazis en province avaient été ainsi rapidement réprimées. Dollfuss, mort, triomphait de Hitler, qui dut désavouer les auteurs du crime et rappeler son ministre, M. Kurt Rieth, qui était maladroitement intervenu en leur faveur. Comme je quittais le cabinet du président, un fonctionnaire de la Chancellerie offrit de me conduire jusqu'au salon où Dollfuss était mort. Je reconnus le canapé taché de sang sur lequel il avait agonisé: c'était celui de notre dernier entretien.

Mussolini avait eu la douloureuse mission d'avertir madame Dollfuss, qui venait d'arriver à Riccione. Il ressentit lui-même cet assassinat comme un deuil et une offense et donna l'ordre de porter soixante mille hommes à la frontière autrichienne. L'année suivante, il devait conclure avec la France et l'Angleterre le pacte de Stresa pour la défense de l'Autriche et le compléter par l'accord d'état-major Badoglio-Gamelin. Puis il prit une autre route.

Quand en février 1938, au lendemain de l'entrevue de Berchtesgaden, le sort de l'Autriche fut en suspens, ma pensée se reporta au temps de l'été 1934. Mussolini avait-il oublié le sourire de Dollfuss? Un dernier appel ne pourrait-il être tenté auprès de lui par celle à qui il avait annoncé qu'elle était veuve? Le directeur politique du Ballplatz, M. Théodore

cour et, après avoir fermé les portes, firent prisonniers tous les fonctionnaires. Le chancelier, surpris au moment où il quittait son bureau, reçut, sans sommations, deux balles au cou et à l'épaule, tirées à bout portant par un nommé Planetta, ex-sous-officier de l'armée fédérale. Le chef des insurgés essaya en vain d'obtenir de Dollfuss mourant qu'il désignât comme son successeur Rintelen. Celui-ci, qui avait jusqu'alors milité activement dans le parti chrétien-social, semble avoir été mû par une ambition jalouse qui en fit le jouet des conjurés. Il se trouvait alors à Vienne et fut arrêté; une tentative de suicide permit de l'interner dans un hôpital. Des forces armées entourèrent le Ballplatz et les insurgés durent se rendre, après avoir demandé l'intervention du ministre d'Allemagne.

Von Hornbostel, avec qui j'étais lié d'amitié, avait eu la même idée. A notre demande, madame Dollfuss accepta de partir pour Rome. Elle fut de retour à Vienne le jour de l'ultimatum allemand et vint me voir à la légation. Mussolini lui avait déclaré qu'il ne pouvait plus rien pour l'Autriche et lui avait conseillé de quitter immédiatement le pays. Elle s'apprêtait à partir pour la Suisse. Je l'avertis que les Allemands seraient avant elle à Linz, Salzbourg et Innsbrück et lui conseillai de gagner sans tarder Bratislava. Je lui offris ma voiture, où elle prit place avec ses deux enfants. Un des secrétaires de la légation, le comte Pierre de Leusse, l'accompagna et réussit à lui faire passer la frontière tchécoslovaque une heure avant que la Gestapo y eût installé son contrôle.

Selon l'un des biographes de Dollfuss [1], celui-ci aimait à dire qu'il avait appris, dès son enfance, au catéchisme, l'art de gouverner, tout entier contenu dans le commandement : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu et ton prochain comme toi-même. » Ce credo explique toute une vie, sans doute difficile à comprendre pour ceux qui sont fermés à la mystique chrétienne. Ce mélange d'humilité et d'assurance, tant d'ardeur jointe à tant de sérénité, cette foi invincible du combattant dans la cause pour laquelle il meurt et ce pardon de l'agonisant à ses meurtriers [2], de tels contrastes ne peuvent naître que dans une âme imprégnée des leçons de l'Évangile.

GABRIEL PUAUX,
Ambassadeur de France.

1. Hans Maurer : *Vie et Mort de Dollfuss.*
2. « Je n'ai jamais voulu que la paix... que le Seigneur leur pardonne. » (Dernières paroles de Dollfuss.)

UNE

CORRESPONDANCE INÉDITE DE GEORGE SAND

LES lettres qu'on va lire, adressées par George Sand à l'éditeur P.-J. Hetzel, font entrer dans l'intimité de l'illustre romancière. Hetzel fut pendant des années son confident ; elle ne lui cachait rien de ses sentiments, de ses idées, de ses travaux, de la vie menée à Nohant, et elle lui parlait fréquemment et sans fard des gens qui l'entouraient.

Sur les débuts de cette amitié nous sommes réduits aux conjectures. Toutefois, les premières lettres d'une volumineuse correspondance, qui s'étend de 1841 *à* 1872 *et dont nous ne publions aujourd'hui qu'une partie, donnent à penser que c'est Balzac qui mit en rapport George Sand et Hetzel.*

En 1841, *la romancière n'est pas encore la « bonne dame de Nohant ». Mais, installée en châtelaine dans son domaine du Berry, entre ses enfants grandissants et le fragile Chopin qu'elle soigne sans beaucoup d'illusions, elle a trouvé une relative quiétude.*

P.-J. Hetzel, alors âgé de vingt-huit ans, n'est, lui, qu'un jeune éditeur en proie à toutes les affres d'un début difficile. Répandu dans les milieux littéraires et habitué des bals de l'Opéra, institution en pleine vogue, où sa haute taille, son immense nez, sa crinière fauve et une inépuisable gentillesse coupée parfois de violents éclats le rendent très populaire, il est lié avec tout ce que l'époque compte de jeunes écrivains, comme lui plus riches d'ardeurs, d'idées et de talent que d'argent.

C'est ainsi qu'employé, puis associé de Paulin, il met en chantier à la fois la grande édition de la Comédie humaine, *pour laquelle il a dû s'adjoindre deux confrères plus puissants, Dubochet et Furne, et un autre ouvrage d'importance :* les Scènes de la Vie privée et publique des Animaux, *illustrées par Grandville, qui parut en livraisons de* 1841 *à la fin de* 1842. *Cet ouvrage se composait de récits d'auteurs contemporains notoires, dont chacun formait un tout indépendant et l'ensemble un tableau satirique des mœurs de l'époque.*

Ce fut un de ces récits qu'il demanda à George Sand. Celle-ci accepta la proposition, mais sans enthousiasme, n'ayant, disait-elle, « ni temps, ni liberté d'esprit pour écrire trois lignes en dehors d'un interminable roman », dont elle « voudrait pourtant bien voir la fin ». Elle se déclarait, en outre, « maladroite dans les choses de court résumé plus qu'en toutes autres choses et la volonté ne donne pas l'inspiration ». « Cependant, mandait-elle peu après à l'éditeur, je ferai mon possible pour vous satisfaire. »

En fait, elle ne remit jamais son manuscrit. Ou plutôt le texte qu'elle envoya à Hetzel n'était pas d'elle, mais de Balzac. C'est ce que nous révèle la lettre qu'on va lire. Par amitié, Balzac, qui avait déjà envoyé à Hetzel un conte signé de lui : les Peines de Cœur d'une Chatte anglaise, *écrivit pour George Sand* le Moineau de Paris, *qui fut présenté au public comme une œuvre de la romancière.*

J'ai mille remerciements à vous adresser, monsieur, pour les charmants dessins que vous voulez bien m'envoyer. Je ne méritais rien de semblable et c'est moi qui devais à vous tous, et à Balzac en particulier, des remerciements pour m'avoir gratifiée vis-à-vis du public d'un conte aussi charmant que celui du *Moineau de Paris*. A l'égard de deux ou trois amis intimes, je n'ai vraiment pas pu accepter les éloges qu'ils m'adressaient après avoir lu l'épreuve qui est chez moi. Mais je ne pense pas qu'ils aient abusé de mes confidences et que je doive les accuser de l'indiscrétion qui a été commise, je ne sais par qui. Au reste, si la vérité venait à se savoir, il y aurait peu d'inconvénients. Ce serait un attrait de curiosité de plus pour vos lecteurs et quant à ce que les légitimistes de notre ami Balzac pourraient lui reprocher, il serait toujours libre de dire que j'ai revu, augmenté et corrigé son croquis. Pour qu'il y ait à sa justification un fond de vérité, j'ai ajouté à la fin quelques lignes qui complètent ma pensée sur la république idéale des bêtes. Je ne me serais pas permis de rien retroucher du reste à ce petit chef-d'œuvre, dont je puis bien dire : « *Je voudrais l'avoir fait !...* »

George SAND.

Deux années passent. Après les Scènes de la vie privée et publique des Animaux *et* le Voyage où il vous plaira *dont il a écrit la partie en prose, l'essentielle, Hetzel, tout en continuant à faire paraître, tome après tome,* la Comédie humaine *(c'est lui qui a conseillé à Balzac d'ajouter à cette œuvre colossale un avant-propos qui en expose le sens profond), Hetzel prépare une nouvelle publication collective,* le Diable à Paris. *En même temps qu'à ses premiers collaborateurs, il s'est adressé de nouveau à G. Sand. De Nohant, elle lui répond, le* 24 *octobre* 1844 *:* « *Dites-moi donc clairement si vous voulez un article* non nouvelle *tout de suite, ou si vous voulez attendre pour avoir une nouvelle à coup sûr. Et moi aussi j'aimerais mieux faire une nouvelle.* » *Mais ses traités ne lui permettent pas de publier, jusqu'au* 30 *avril suivant, des manuscrits de ce genre ailleurs que dans* le Constitutionnel. *Hetzel peut-il attendre jusque-là ?*

Hetzel ne le peut pas. Il est pressé et propose à George d'écrire une étude : Coup d'œil général sur Paris. *Elle demande à réfléchir.*

Mon cher monsieur Hetzel, je vous remercie de votre confiant et obligeant envoi. Je n'en ferai usage pourtant que lorsque je pourrai vous dire : « J'accepte avec la certitude de ne pas vous envoyer une brioche sans valeur. » Donnez-moi deux ou trois jours pour penser à ce que je vais faire pour vous. Votre *Paris* me désespère, c'est l'endroit du monde que je connais le moins et où j'ai le moins *vécu*, quoique j'y aie passé bien des années. Si vous faisiez *le Diable aux champs*, je ne serais point embarrassée. Enfin j'y pense, je ne pense qu'à cela et si, dans huit jours, vous ne recevez pas l'article, je serai bien étonnée. Mon traité avec M. Véron [1] peut être rompu d'un moment à l'autre, si nous transigeons ; cela dépend de lui. Dans ce cas-là, j'aimerais mieux vous donner une nouvelle. Mais

1. Directeur du *Constitutionnel*.

comme je ne puis ni assigner le terme des négociations d'accommodement, ni celui d'un procès possible et probable, je me vois dans la nécessité de ne point violer encore les conditions auxquelles j'ai souscrites, bien qu'il les ait violées de son côté. Préférez-vous attendre? Je ne crois pas. En ce cas, il faut que je vous donne un travail qui ne soit pas une nouvelle, je voudrais trouver un moyen pour que c'en fût une sans en avoir le titre ni l'apparence. Je vais essayer, et quant à vos conditions je les accepte sans les discuter...

Finalement George Sand envoie l'article souhaité. Son travail, bien qu'elle le juge sévèrement, est remarquable : Coup d'œil général sur Paris *est un des beaux chapitres du* Diable.

Dès cette époque, George Sand considère Hetzel comme un ami. Elle a discerné en lui, sous cette aimable bonhomie qui le rendait si cher à son entourage, un caractère ferme et indépendant qui ne pliera devant rien lorsqu'il s'agira de soutenir ses amis ou ses idées, une sincérité absolue, un esprit compréhensif bien que pondéré qui font de lui un conseiller sûr et secourable ; elle l'emploie à placer ses romans, à défendre ses intérêts et elle lui ouvre peu à peu son cœur. Déjà le « Monsieur » tout court a cédé au « Cher monsieur Hetzel », avant de devenir « Mon brave Hetzel », « Mon cher vieux ». Cette progression se retrouve d'ailleurs chez tous ceux qui ont fréquenté Hetzel, de Musset à Hugo, de Théophile Gautier à Balzac.

« Encore quelque chose que je vous prie de faire pour moi, mande George Sand à Hetzel le 26 juillet 1846 : c'est de me trouver le plus vite possible un éditeur pour Lucrezia Floriani, *roman que j'ai vendu au* Courrier français *et dont le premier volume est déjà publié par ledit journal. » Giroux et Vialat, qui devaient éditer ce volume, ne peuvent remplir leurs engagements. Or, elle se trouve dans une situation difficile, elle vit au jour le jour. Elle a donc « besoin de vendre cette édition ».*

... Lorsqu'il faut, dit-elle, se remuer pour *placer* un ouvrage, je ne suis bonne à rien. Que ne peut-on vivre sans gagner d'argent! Quel bonheur inappréciable ce serait pour un artiste d'avoir des rentes proportionnées à ses devoirs et de pouvoir se livrer à son art sans y mêler les soucis du nécessaire! Que de belles et bonnes choses il y aurait à faire alors pour relever la dignité de la presse et la franchise du commerce des idées. Mais tout est mal arrangé pour tout le monde n'est-ce pas?

Que devenez-vous, mon brave Hetzel? Courez-vous le monde, desséchez-vous à Paris? Avez-vous le cerveau et le cœur en bonne santé? En résumé, vous sentez-vous du courage? Car je ne vois pas qu'il y ait d'autres succès réels dans les actes de la vie que ceux qu'on remporte sur soi-même. Moi je suis toujours le calme incarné pour ne pas dire le *parti pris pétrifié*. Je dois être fort ennuyeuse car je ne m'ennuie plus...

Tout à vous de cœur,

26 juillet 46. George SAND.

Le 23 août, elle se plaint encore des Giroux et Valat qui lui avaient acheté la Mare au Diable *et* Isidora.

« Je ne sais pas si ces messieurs sont ruinés ou morts. Ce serait dommage. » Ils avaient, en outre, acquis Antoine *il y a de cela trois mois. Pas plus d'*Antoine *que de beurre. « Informez-vous, demande-t-elle, et dites-moi, si l'on en sait quelque*

chose. » La situation d'Hetzel n'est pas brillante non plus. « J'ai la confiance, lui avoue-t-elle, que vous trouverez toujours des créanciers honnêtes dans leurs relations avec vous, puisque l'on vous doit à vous cette confiance et ces égards. Il y a des jours où je me prends à envier les riches quand je songe combien de torts de l'ingrate fortune on pourrait réparer, à combien de gens laborieux et délicats on pourrait rendre le repos d'esprit... »

D'un article de Stahl[1] *destiné au* Diable à Paris *et sans doute soumis au jugement de la châtelaine de Nohant, une phrase a retenu l'attention de cette dernière. Elle félicite l'auteur, mais l'engage à développer la pensée : « Il n'y a de sage que l'amour de la mort », pensée qui, telle qu'elle est exprimée, lui paraît avoir allure de paradoxe. C'est vraiment l'âme de G. Sand que révèle la lettre ci-dessous :*

Mon cher Hetzel, vos pages sont très belles, tellement belles que j'en suis très frappée. Ne prenez pas ceci pour une impertinence. Je ne suis pas étonnée que vous ayez eu assez de talent pour les écrire, mais que vous ayez assez vécu pour les sentir.

Vous avez touché là une grande vérité et résumé ce que j'ai délayé dans tous mes romans et souffert à toutes les heures de mon existence. Mais ce dernier point *entre nous*. On n'a pas besoin que tout le monde sache ce que l'écrivain pense derrière son écritoire. Je voudrais que votre petit écrit, qui renferme une si grande pensée, fît le tour du monde tiré à des milliards d'exemplaires.

Pour qu'il soit parfait, revoyez ce passage : « Il n'y a de sage que l'amour de la mort. » Cette pensée demanderait un développement ; autrement, elle est jetée là un peu comme une métaphore ou comme un paradoxe. Je l'entends, mais tout le monde ne l'entendrait pas. Si vous ne trouvez pas de place pour le développement nécessaire, retranchez-la. Mais peut-être qu'avec deux lignes sur ce mystère de la mort, où nous rêvons par le désir et l'espoir une perfection inconnue, vous compléteriez votre pensée.

Courage et vivat. Écrivez!

Tout à vous, George SAND.

Et voici encore une confession littéraire d'une portée très générale.

Oui, j'aimerais assez à faire un roman de longue haleine, maintenant que je viens d'en faire une série de courts. Mais voici la difficulté. Vous savez que je vis au jour le jour, satisfaisant à toutes mes charges, à mesure que je gagne quelque argent. Mon revenu n'est pas suffisant, à beaucoup près, pour tous les devoirs que je m'impose, mais avec les romans cela s'arrange avec assez d'ordre. Cet ordre ne va pourtant pas jusqu'à pouvoir mettre en avant de moi quelques billets de banque et si j'entreprends un ouvrage en dix volumes, qui durera peut-être six mois et peut-être

1. C'est sous ce pseudonyme que Hetzel avait collaboré aux *Scènes de la Vie privée et publique des Animaux* et au *Diable à Paris*. Il devait, par la suite, écrire de nombreux ouvrages sous ce nom.

un an à écrire, de quoi vivrai-je pendant un an ou seulement pendant six mois ? Voilà le hic. Il me faut 2 000 francs par mois pour faire marcher ma vie telle qu'elle est posée. Je ne *veux* pas emprunter à mes amis. Je ne *peux* pas emprunter à un banquier à cause de ma qualité de *mineure*, c'est-à-dire de femme mariée. Voyez quel arrangement vous pouvez faire pour moi avec M. votre associé, s'il tient à ce roman. Je suis toujours sûre, en livrant des romans de peu d'étendue à Pierre ou à Paul, de me tenir au courant. Mais entreprendre une grande besogne et rester un certain temps sans rien toucher m'est impossible. Vous me direz peut-être que l'on peut me payer à mesure que je livrerai un volume. Je ne peux plus travailler ainsi. Pour faire quelque chose qui ait le sens commun, il faut que je ne me sépare pas de mon manuscrit avant qu'il soit complet ou du moins assez avancé pour ne plus me laisser d'incertitudes. J'ai un travail irrésolu quant aux détails. Je me prends de dégoût pour certaines parties que je supprime en les lisant à tête reposée. Enfin, ma conscience d'écrivain me gêne, mais elle est impitoyable et je ne veux jamais m'ôter le droit de corriger mon œuvre, jour par jour, jusqu'à ce que j'en sois contente.

Voyez et réfléchissez. Si j'accepte des avances je serai inquiète et tourmentée. J'aurai peur d'être malade et peur de mourir avant d'avoir fourni ma tâche. Est-ce que vous ne pouvez pas trouver sur mes anciens romans, sur cette masse du passé qui pourrait être productive en de bonnes mains, une combinaison qui me procure quelque aisance pour le moment et qui me permette de vous écrire un bon et long roman sans faire courir de risques à personne ?

G. SAND.

Dans une autre lettre (12 *novembre* 1846), *G. Sand parle du roman qu'elle vient d'achever, roman intitulé d'abord* Valdemona, *puis* le Capitaine de Piccino *et finalement* le Piccinino. *C'est l'histoire d'un capitaine de bandits, l'action se passe en Sicile. « Le Gouvernement napolitain, dit l'auteur, y est traité en ennemi mais sans aucun fait historique. Tout y est fantaisie ou supposition. Je crois que je n'ai jamais fait un roman plus absurde. Sans doute il aura plus de succès que s'il était meilleur. » Combien fera-t-il de lignes imprimées ? Elle l'ignore : « Je ne sais pas compter comme M. de Balzac, déclare-t-elle. Mais il sera long. » Elle est en pourparlers avec plusieurs directeurs de journaux ; ils lui font des offres qu'elle juge insuffisantes ; on veut lui faire « prendre des vessies pour des lanternes... Ce n'est pas Balzac qui donnerait là-dedans ». Elle ajoute : « Que c'est embêtant de s'occuper de pareilles affaires et de s'interrompre au milieu d'un roman où le monde et la vie s'arrangent comme on veut et comme on le souhaite, pour se débattre pour quelques centaines de francs de plus ou de moins contre de petites finasseries. » Elle a des remords d'ennuyer Hetzel, qui a déjà tant d'ennuis personnels. « Faites donc mes éditions vous-même et demandez-les-moi à bon marché. J'aurai au moins le plaisir d'être utile à quelqu'un qui en vaille la peine... »*

Le roman est écrit. G. Sand s'apprête à envoyer le manuscrit à Hetzel. Elle ne pense pas que le sujet soit du goût de M. Bertin, directeur du Journal des Débats. *Elle avoue aussi n'être pas faite pour écrire des romans historiques ; il lui faut la rêverie, la fantaisie. Oui, elle aimait en tout suivre son imagination, n'écouter*

que son cœur, comme elle se laissait, en politique, conduire par ses seuls sentiments. Elle était pour la résurrection des nationalités sans soupçonner, ainsi que tous les généreux esprits qui partageaient ses idées, ce qui, pour notre pays, pourrait résulter de ces résurrections.

Mon cher Hetzel, je ne crois pas que mon roman puisse lui aller, à M. Bertin. Il n'y a pas un souverain de nommé, ni un ministre, ni une seule personne existante ou ayant existé. Ce n'est pas un roman historique puisque aucune époque ne lui est assignée et qu'aucun fait politique ne s'y trouve. Je n'aime pas à faire des romans historiques. Cela donnerait trop de travail à ma mémoire des faits et des dates, qui est chez moi une faculté à l'état de crétinisme. Mon roman n'est donc qu'une fantaisie, avec *couleur locale*, comme on dit. Mais cette couleur locale est du temps présent. Je n'aime guère à peindre que le temps où je vis. Autre genre d'impuissance et de paresse. Or quelle est la couleur locale de la Sicile depuis vingt-cinq ans ? La misère la plus affreuse pour le peuple, le plus obstiné despotisme de la part du Gouvernement, la ruine et la persécution pour le parti national, beaucoup de bassesse de la part des familles siciliennes ralliées et corrompues, des bandits qui font leurs affaires avec un certain air de patriotisme, c'est-à-dire le capitaine Piccinino, que je crois être un type assez sicilien et assez moderne, vanité nobiliaire, instincts de vengeance, de ruse, de grandeur et de méchanceté. Enfin que vous dirai-je ? C'est une guerre entre une nation conquise et opprimée et un gouvernement étranger, sans entrailles et sans pudeur. Pourtant, il n'y a point là le langage de la haine contre les personnes et le roi Louis-Philippe sait mieux que moi que sa famille napolitaine allait déjà beaucoup trop loin, à l'époque de son mariage avec Marie-Amélie, puisque je lis, dans un ancien article fort modéré de *la Revue des Deux Mondes* sur la Sicile, que le *duc d'Orléans* fit à cette époque des représentations qui ne furent point écoutées. Mais, en somme, mon *roman fait des vœux* pour une guerre nationale et pour la liberté de ce pays malheureux, voilà tout. Je ne tiens pas plus à la Sicile qu'à l'Islande, à la Pologne, à la Bohême, que j'ai chantées autrefois. Je tiens à toutes ces résurrections à la fois ; mais il m'est impossible de changer le lieu de ma scène et de faire de mes personnages des hommes d'avant la révolution.

Le 29 avril 1847, George Sand mande à Hetzel :

Cher ami, apprêtez 4 000 francs que vous m'enverrez *courrier par courrier* en recevant mon roman de *Celio* que je mets à la poste demain soir, *après-demain soir, tout au plus tard*... Mon enfant, il me les faut tout de suite, car je n'ai pas le sou, et il faut que je puisse partir avec des *sous* le 6 au plus tard pour Nérac où je vais voir mon tendre époux et marier ma fille à la municipalité. Nous serons de retour le 20 à Nohant pour la marier dans l'église rustique où elle a été baptisée. Elle n'épouse plus le naïf jeune homme qu'elle aimait ici l'an dernier. La volage et l'orgueilleuse en aime mieux un autre aujourd'hui. Elle épouse Clésinger, sculpteur

qui a beaucoup de talent, de succès et d'argent. Artiste enragé, fin et têtu, qui l'a fascinée en un clin d'œil et qui ne se laisse pas manquer de parole, car il nous mène comme la foudre. J'ai quitté Paris en lui disant *non*. Je trouvais que c'était trop tôt danser sur un mort. Il est venu à cheval tout botté et le fouet à la main, comme Louis XIV. Il a été déjà chez le père Dudevant, il y a fait aller Maurice qu'il a fasciné aussi. Il est déjà revenu ici, il est déjà reparti pour Paris et dans quinze jours ils seront mariés. Ma fille est une diablesse de même trempe. Je ne sais pas lequel dévorera l'autre ou si ces deux natures si semblables, ayant les mêmes grandeurs et les mêmes misères, engrèneront les dents de leurs rouages de fer. Dieu veuille! Il faut bien que j'aime celui que ma fille aime, je ne demande pas mieux, mais c'est un rude attelage à gouverner [1]. J'ai monté des chevaux bien méchants, mais les chevaux sont bêtes au fond, et les humains ont la bouche plus dure. Au moins, n'ai-je pas la responsabilité de ceci, car ils m'ont fait un rôle tout passif et si j'avais voulu résister ils auraient fait pis... Personne ne sait cela encore, je n'en ai rien écrit à personne. Je n'ai pas eu le temps... Quant au mariage, vous l'apprendrez par la voix publique... Je suis fort excitée, fatiguée, surmenée comme un vieux bon cheval dont on abuse. Mais je ne suis pas pourtant ni triste, ni accablée. Je suis assez dans ces sortes de choses comme Pylade qui s'écrie : « Enlevons Hermione... » Je comprends que Méphisto (c'est le surnom que j'avais donné d'avance à ce grand diable noir) ait assez de *montant* pour griser une jeune tête. Mais il me semble qu'une femme tendre et douce aurait tiré de lui ce qu'il y a vraiment d'excellent. Je crains le contact de deux bouteilles que le flot pousse irrésistiblement l'une vers l'autre. Écrivez-moi, car vous m'avez tout à fait délaissée depuis mon départ et je ne vous ai pas serré la main en partant. Envoyez-moi de l'argent. Il le faut. Je ne puis attendre, vous voyez!...

A ce Clésinger, la Femme piquée par un Serpent, *statue exposée au Salon de cette année-là et moulée, disait-on, sur le corps d'une femme connue, venait de donner soudainement la célébrité.*

Le 1er *mai suivant, ce n'est pas seulement du sculpteur et de Solange qu'il est question, mais de Chopin, que George Sand soigne comme s'il était son enfant. Une fois de plus, grâce à elle, il a échappé à la mort.*

Je ne suis plus si triste, Chopin est sauvé pour cette fois encore ; mais chaque crise le détériore beaucoup et mon avenir est tout noir, de ce côté-là. Il y a sept ans que je porte en moi cette certitude de ne pas vieillir avec lui à mes côtés, mais on ne s'habitue pas à ces certitudes désespérées,

1. George Sand et Clésinger ne s'entendirent pas longtemps. Elle lui en voulut bientôt d'avoir arraché Solange à sa tendresse. Le sculpteur ayant fait irruption à Nohant en parlant en maître, elle lui ôta l'envie d'y remettre les pieds : « J'ai envoyé à ma fille pour étrennes, mandait-elle à Hetzel au début de 1848, le premier terme de la rente de 50 000 francs que je placerai pour elle dans le courant de l'année. Loin de m'en savoir gré, elle trouvera fort mauvais que je ne lui donne pas la somme à dépenser. Elle m'écrit toujours froidement. Je m'y habitue. » Solange en arrivera à ne plus donner signe de vie à sa mère.

et la douleur va son train. Il m'a fait tant de mal, *avec son mal*, que j'ai espéré longtemps mourir avant lui, mais je suis si fortement trempée que je ne pourrai jamais. Il faudra que je me tue et ce serait la seule chose sensée que j'aurais faite en ma vie. Du moins, elle se présentera ainsi à mes yeux quand j'aurai rempli tous mes devoirs — et cela s'avance — lui fermer les yeux et marier mes deux filles! Solange est au septième ciel maintenant et je me rassure chaque jour sur son compte. Son diable l'aime à la folie et il a dans l'âme un sentiment de grandeur exaltée qui ne lui permettra jamais de faire les sottises d'un homme médiocre. Et puis, il a déjà pris sur elle un empire que, jusqu'ici, elle avait toujours exercé sur les autres et elle devient bonne. C'est tout!

Le reste est un inconnu inévitable sous quelque forme qu'il se manifeste. La misère me paraît pourtant la plus évitable des mauvaises chances quant à elle. J'ai 600 000 francs de fortune au moins, bien que par des combinaisons bêtes, auxquelles ma mort la soustraira, je n'aie pas 6 000 francs de revenu net. M. Dudevant [1] a 600 000 francs aussi et ne vieillira pas. Il ne lui donne rien, c'est vrai, mais il lui laissera et quatre mots de précaution dans le contrat de mariage assurent à nos enfants une fortune aussi solide... que l'état social, ce qui n'est peut-être pas beaucoup dire. Mais, en cas de bouleversement de ce genre, ils ont une ressource quelconque, Maurice dans son travail, *elle* dans celui de son mari. Il y a des temps où l'on doit se contenter de pain et je ne puis les mettre à l'abri de la douleur que peut causer la privation de brioche qu'en leur prêchant ma philosophie qui est grande de ce côté-là. Qu'on serait heureux d'avoir toutes ses affaires réglées, tous ses devoirs remplis, à la condition de ne manger que du pain de seigle le reste de ses jours, n'est-ce pas? Hélas! c'est l'argent qui nous rend misérables.

... C'est un grand malheur que nous nous soyons connus si tard! Avec la famille que j'ai et le cœur que vous avez, nous nous serions accrochés par *mes branches* et vous ne seriez pas dans l'orage multiple où l'anachronisme du sort vous a jeté. Enfin! c'est ainsi, et il faut marcher avec son fardeau.

Bonsoir, ami, de l'argent! Et un peu de causerie aussi. J'en ai besoin.

Hetzel avait envisagé une collaboration de George Sand au journal le Soleil. *A sa proposition, la romancière répond par un refus. Elle est pourtant accablée de soucis : elle ne s'entend plus avec son gendre ; la nature emportée de celui-ci, son dédain des obligations sociales, les comédies qu'il lui a jouées l'ont révoltée. Ah ! elle s'était bien trompée sur son compte. Du silence de sa fille, elle souffre aussi.*

Mon cher ami, j'ai mis aujourd'hui à la diligence dans une assez grande caisse (pour qu'elle fût moins facile à égarer) *François le Champi* à votre adresse, rue de Ménars. Cet envoi doit vous parvenir demain 18, dans la journée. Faites-le réclamer aux Messageries Royales et à Laffitte et Caillard si vous ne le voyez pas arriver. Je suis sous l'influence d'une si

1. Le mari de G. Sand.

mauvaise étoile, cette année, que je suis inquiète de tout et m'attends à tout.

Ce que vous me dites de Clésinger ne me console guère, mon ami. J'espérais, je croyais qu'il y avait du bon, du très bon en lui. Il s'est conduit avec moi comme une bête et comme un fou, plus que comme un méchant homme et si je n'ai trouvé en lui aucun des principes généraux auxquels j'ai foi, je n'ai point vu rupture avec les sentiments de l'honneur officiel et vulgairement nécessaire. Quoi qu'il en soit, en réalité, il m'a bien trompée et l'inclination de ma fille m'y a aidée, poussée, entraînée comme une fatalité. Il m'a joué de mauvais tours auxquels je ne m'attendais guère après l'affection qu'il m'avait montrée. Mais, enfin, je suis la belle-mère et ce n'est pas voler que de tirer ce qu'on peut de ses parents. Ce n'est ni bien fier, ni bien délicat de la manière qu'il l'a voulu faire, mais enfin, ce ne sont pas ce qu'on appelle des lâchetés. S'il en a commis dans sa vie, mon malheur est complet, et je ne puis imaginer quel sera l'avenir de ma pauvre fille avec le caractère à la fois inerte et indomptable que je lui connais à elle. Pourquoi est-elle si terrible et si dure que je ne puisse la sauver? Mais elle a toujours rendu, elle rendra toujours ma tâche impossible et mes désespoirs inutiles...

Bonsoir, mon cher enfant. Dieu vous assiste et vous donne le courage aussi, à vous!

18 octobre 47.

C'est encore Clésinger qui est sur le tapis, le 1er *février* 1848 :

... A propos de Clésinger, je vous ferais mille questions si Maurice [1] n'allait pas être là pour me dire ce qui en est. Figurez-vous que depuis un mois je ne sais pas où est ma fille. Elle ne daigne même pas m'accuser réception de l'argent que je lui envoie. Quant à *lui*, peu m'importe où il soit. Le mieux serait qu'il fût au diable. Mais soyez sûr que s'il est mauvais, il est encore plus fou et qu'il n'a pas conscience de ce qu'il fait. C'est un animal dont il faut se préserver mais qu'on ne peut se donner la peine de haïr. Imaginez que pendant qu'il doit 600 francs à son portier, il voyage seul en calèche de poste pour faire deux cents lieues et aller voir sa femme dans le Midi. Ce monsieur est de trop haute condition pour aller en diligence et il faut qu'il dépense 1 000 francs là où les autres en dépenseraient 100. Quel moyen a-t-il, après cela, pour qu'il ait jamais de quoi vivre? Vous voyez bien qu'il ne manque pas de gens de cet acabit qui vont se divertir pendant que ceux qui les ont obligés et sauvés vont à l'hôpital ou sont empoignés à leur place par les gardes du commerce. Voilà un Gavarni que vous avez assez aimé, assez estimé pour lui avancer 39 000 francs. Si vous aviez eu une fille à marier, vous la lui eussiez peut-être donnée avec confiance et il vous fait de ces jolis tours-là. Disons

1. Le fils de G. Sand.

donc que nous sommes tous de malheureuses dupes pour peu que nous ayons un peu de cœur et que le monde se partage en *jobards* et en *blagueurs*, comme dit très bien M. de Rémusat...

Hetzel avait, en effet, à se plaindre de Gavarni, un des illustrateurs du Diable à Paris, *de qui il avait publié plusieurs albums de dessins.*

Le 24 *février de cette année* 1848, *la révolution éclatait. L'éditeur, membre actif du parti républicain, joua un rôle important dans cette révolution. Lamartine le prit pour chef de cabinet, poste qu'il occupa, au Ministère des Affaires étrangères, jusqu'à l'installation du prince Louis-Napoléon à la présidence de la République.*

Au lendemain des journées de juin, pour défendre le Gouvernement provisoire violemment attaqué, Hetzel fondait le Spectateur républicain. *Il sollicita le concours de G. Sand qui, le* 29 *juillet* 1848, *demanda des précisions sur la feuille en préparation.*

Ce Spectateur, *lorsqu'elle en eut un numéro entre les mains, ne lui parut pas suffisamment audacieux. Certes, c'était un bon journal, mais trop pâle. Le temps était venu de se montrer hardi. Cependant, elle y exposerait volontiers ses idées sur la propriété et sa conception du communisme. Dans une lettre attachante, elle en donne un résumé après avoir parlé de sa santé, de* la Petite Fadette *et de Balzac.*

Nohant, mardi.

Cher vieux, je suis malade depuis trois jours, mais malade comme un vrai chien. J'ai eu des crampes d'estomac et presque des convulsions. Je vais bien aujourd'hui, mais je suis à bas et je ne pourrai travailler que demain. Ne vous inquiétez pourtant pas. J'arriverai dans huit à dix jours à terminer ce petit roman qui avançait déjà pas mal et qui déjà faisait pleurer le *potu*. Il est vrai que le *potu* a le cœur très sensible et les larmes faciles. Mais je sais que vous êtes presque aussi bête que lui et pourvu que vous soyez contents tous les deux, le public, qui est généralement encore plus bête que nous trois, le sera probablement.

Il s'agit aujourd'hui de vous envoyer un titre. Vous savez que c'est là où l'auteur s'embarrasse le plus. Le vrai titre serait : *les Bessons*. C'est un mot berrichon, tout aussi bon français ancien que *le Champi*. *Bessons* signifie *jumeaux qui se ressemblent*, mais je crains ce mot pour les oreilles parisiennes, bien qu'il soit en usage dans les trois quarts de la France. S'il ne vous va pas, n'y substituez pas *les Jumeaux*, car c'est trop dire son sujet d'avance. On pourrait donner alors le nom de l'héroïne qui s'appelle *la petite Fadette*. Fadette est le diminutif de *fade*, *fée*, le féminin de *fadet*, *farfadet*, etc... C'est *français* aussi, bien que berrichon, et *parce que* berrichon, qui est selon moi la vraie langue.

Voyez et décidez. Mon sujet est si simple et si nu que je ne vois guère moyen de chercher midi à quatorze heures pour un titre...

... En bonne logique, je mérite mieux que Balzac. Non que j'aie autant de talent, mais parce que j'ai mieux *ménagé* le mien et que la marchandise est moins vulgarisée et plus soignée quant à l'étiquette. Je n'ai jamais été poussée comme lui au gaspillage de mon cerveau par des nécessités de position, et jusqu'ici j'ai toujours été payée plus cher. Mais il en

sera ce que vous déciderez. Un peu plus ou un peu moins de malaise en ce moment m'importe peu, pourvu que cela ne fasse pas règle pour l'avenir. Je vous ai laissé arbitre. Si c'était vous que cela regarde, je ne vous ferais même pas cette objection. Je reçois votre *Spectateur*. Il est *bon*, mais pâle. Voulez-vous que, quand il me viendra une idée de *conciliation*, je vous l'envoie pour le corps du journal, gratis bien entendu? Vous seriez maître de me renvoyer l'article s'il ne vous convenait pas. Mais non de le laisser corriger sans ma participation et je signerais. Quelquefois il vous vient une bonne explication d'un fait ou d'une idée qui tourmente et bouleverse bien des têtes et où le calme et la bonne foi d'un absent apportent une solution bien simple que tout le monde s'étonne ensuite de n'avoir pas trouvée. Par exemple, en ce moment, je suis impatientée de voir que personne ne s'avise d'une distinction bien simple à faire et qui pourtant, si elle était établie et acceptée sincèrement, mettrait fin à bien des fureurs et à bien des terreurs. C'est cette distinction de la propriété *commune, sociale* et de la propriété *particulière, individuelle* que, dans les deux camps, on nie d'une manière absurde. C'est pourtant simple comme bonjour. Il y a les instruments de travail qui sont de domaine public, que toutes les sociétés ont reconnu en principe et que les spéculations du dernier règne ont *volé*. C'est en ce sens que Proudhon aurait raison d'appeler la propriété un vol. Mais Proudhon lui-même, avec toute sa subtilité, n'a point trouvé le moyen de sortir d'un axiome sophistique qu'il regrette d'avoir lancé à la légère. Il a erré autrement mais tout autant que les communistes absolus qui ne veulent pas reconnaître la propriété particulière, laquelle est inhérente à notre nature humaine et indestructible. Une société équitable et durable sera celle où la propriété particulière retiendra la propriété commune et sociale. Cet équilibre a été progressivement détruit par le génie et la fièvre de la spéculation, de là le mal que nous souffrons et la misère croissante au milieu du progrès des richesses. Établir cet équilibre, c'est être communiste comme la raison permet de l'être. Le détruire de plus en plus, en absorbant la propriété individuelle dans la propriété sociale, c'est l'être follement. Mais cet excès de l'imagination s'explique par l'excès contraire qui devait le provoquer. C'est l'éternelle histoire du genre humain. Voyez si vous voulez que je démontre cela : ou bien, si vous doutez de ma prudence, donnez ce thème à qui vous voudrez. Il est bon c'est toute la question *palpitante* dans l'univers et en France particulièrement. Un journal *fort* sur cette idée aurait fait faire un grand pas à l'opinion, se serait assigné une place à part et au-dessus de tous les autres, et aurait apporté la lumière dans les ténébreuses discussions de toutes les écoles politiques. C'est toujours la chose la plus niaise dont on s'avise le moins. *Le National* aurait triomphé dix fois de tous ses concurrents s'il avait dit cela une seule fois clairement. Mais que de paroles vaines et de phrases perdues dans ce qu'on écrit depuis dix ans!

Bonjour, vieux, à vous, venez donc nous voir. G. SAND.

Dans le courant de l'année 1949, *George Sand apprend la mort de Marie Dorval :*

Voilà ma pauvre Dorval morte et morte si douloureusement : la meilleure des femmes, mon ami, et une des plus bonnes âmes *quoi qu'on en ait dit*. Cette nouvelle m'est arrivée comme je croyais mourir moi-même, tant je souffrais. Je ne suis pas encore capable d'écrire une lettre. Mais bien d'en lire une de vous si vous m'écrivez. Parlez-moi donc de vous, mon vieux, et aimez-moi toujours un peu...

De la grande comédienne romantique qui créa Kitty Bell (Chatterton) *et Marion Delorme et qui inspira* la Colère de Samson, *George Sand disait à Hetzel trois ans plus tôt* (28 *août* 1846) :

Madame Dorval? Je persisterai toujours à croire qu'il y a là une âme admirable. Les fautes de goût et de tenue m'importent peu. Je n'en veux rien savoir. C'est la boue où le pied se pose. Mais ce que je sais d'elle, c'est le cœur et l'intelligence. Dieu qui voit tout et juge se moque bien des jugements de ceux qui ne la valent pas.

La mort de Chopin, le 17 *octobre de cette année* 1849, *donne à la romancière une cruelle émotion. Depuis leur rupture, envenimée par l'intervention de Solange qui, pensait la mère, s'était trop et mal intéressée au musicien, bien des événements ont occupé son esprit et son cœur ; mais elle n'a point oublié et elle est sans haine.*

J'ai perdu ma bonne santé, je suis malade. Cette mort m'a affectée profondément. Oui, il eût fallu que de bonnes paroles eussent été dites à son chevet. Là-haut ou là-bas (je ne sais où nous allons, mais c'est quelque part où l'on est mieux et où l'on voit plus clair), il se souviendra que je l'ai soigné neuf ans comme à peine on soigne son propre fils ; que j'ai sacrifié d'excellentes affections et d'honnêtes relations à ses jalousies, à son caprice ; que j'ai souffert moralement enfin pour l'amour de lui, dans ces neuf ans, plus qu'il n'a souffert physiquement durant toute sa vie et pourtant ce n'est pas peu dire pour lui, le pauvre enfant!...

Mais, au lieu de ces bonnes paroles que vous auriez voulu dire, au lieu de ces bonnes pensées que vous auriez su inspirer, un être qui serait d'une atroce noirceur s'il n'était pas plutôt, je l'espère, d'une insigne déraison, a enfoncé le poignard dans son cœur, j'en suis certaine, et lui a versé le fiel de sa déplorable imagination. Cet être, c'est ma fille. Jugez si je suis heureuse et bien portante!...

Le coup d'Etat du 2 *décembre suivant va transformer la vie de P.-J. Hetzel. Sur l'ordre impératif de M. de Morny, il devra prendre le chemin de l'exil. Il s'arrêtera d'abord à Strasbourg, chez des cousins ; puis, au lieu d'aller se fixer en Prusse, résidence désignée sur son passeport, il gagnera la Belgique où se trouvent déjà la plupart de ses amis politiques. A Strasbourg vint le toucher la lettre ci-dessous, partie de Nohant le* 12 *décembre* 1851.

Ah! mon ami, que j'ai été inquiète de vous! Enfin, aujourd'hui, je reçois votre lettre du 11, dans laquelle vous me dites : *je pars ce soir*. Oui, tant

mieux que vous partiez, car il y a tant de méprises et de précipitations fâcheuses dans ces moments de crise! Mais vous ne pouvez pas, vous ne devez pas rester longtemps absent. Aussitôt le calme rétabli, il vous faut faire faire ou laisser faire à vos amis des démarches pour que vous puissiez revenir. Vous ne pouvez pas laisser votre femme malade privée de vos soins et vos pauvres enfants privés du fruit de votre travail. D'ailleurs, vous êtes engagé envers moi et je crois que moi, qui ne puis me passer de vous pour mes affaires, car votre absence est ma ruine, j'ai le droit d'agir, fût-ce malgré vous. Je ne sais comment les choses se passent en pareil cas ; je m'en instruirai et j'irai à Paris, s'il le faut, pour obtenir le passeport qui doit vous faire rentrer. Ce temps d'émotion et de suspicion ne peut durer et j'ai trop bonne opinion de certaines personnes avec qui j'ai eu des relations d'amitié en d'autres temps pour qu'elles laissent paralyser mon industrie personnelle, à moi, si complètement étrangère aux événements, par une simple suspicion de police. Si on faisait, de votre parole d'honneur d'y rester étranger comme moi, une condition de votre retour, c'est à moi que vous seriez bien obligé de la donner. Ceci n'est pas de la politique, mon ami, c'est une question de probité commerciale, et vous le savez. J'ai pris des engagements pour notre édition, que je me vois dans l'impossibilité de remplir si vous tuez l'édition par votre absence.

Hetzel ne s'abaissera pas à solliciter la grâce de rentrer dans sa patrie. Il s'installera à Bruxelles où il créera une nouvelle maison d'édition largement ouverte aux écrivains proscrits ; il publiera les Châtiments, les Contemplations, la Légende des Siècles, *en éditions clandestines pour la plupart, qui entreront en France aux risques et périls de leurs introducteurs. C'étaient de petits volumes in-*32 *faciles à dissimuler.*

Une abondante correspondance entretenue avec Hugo, qui avait dû quitter Bruxelles pour Jersey et Guernesey, décrit les difficultés pécuniaires et politiques créées par ces activités clandestines.

Le travail d'éditeur d'Hetzel se poursuivit également en publications internationales, mais « interdites pour la France » ; elles sont peut-être à l'origine de la croisade entreprise par lui, plus tard, en faveur du droit d'auteur. En même temps, il surveillait de loin les intérêts de G. Sand et répondait inlassablement non *à toutes les tentatives que, non moins inlassablement, avec une amitié et un dévouement fidèles, la romancière faisait pour obtenir qu'il lui permît de demander son retour en France.*

Il ne rentra à Paris qu'après l'amnistie de 1859, *qui rouvrait nos frontières à tous les proscrits du* 2 *décembre. A cette époque, Emile Aucante s'occupe des affaires de George Sand. Hetzel, obligé de reconstituer sa maison d'édition, l'oriente dans une tout autre direction, celle de la littérature enfantine, pour laquelle la romancière lui a déjà donné en* 1850 *ce petit chef-d'œuvre méconnu qu'est* l'Histoire du véritable Gribouille.

Leurs vies littéraires vont diverger. Mais entre les deux vieux amis, la correspondance se continuera au fil des jours.

A. PARMÉNIE ET C. BONNIER DE LA CHAPELLE

LE MÈRE-MICHEL

A Jean Mazereau.

FRISÉ, reléché, suave comme sa pochette, le poil bien trié, bien tiré sur la nuque, Michel Lemaire, bedeau et secrétaire de mairie, boitillait dans la poussière chaude de la route.

Une curieuse allégresse précipitait son pouls, s'étendait, se ramifiait dans ses veines. Il l'avait bien eue, la mère Julie! Son tympan vibrait encore des laudes qu'elle lui avait chantées : « Mon bon Michel, si je ne vous avais pas! Si les malheureux du bourg ne vous avaient pas! » Le bancal revoyait ces yeux rongés par la blépharite, ces yeux juteux d'où dégoulinait une répugnante gratitude. Certes, non, ce n'était pas pour jouir de cette glaireuse reconnaissance qu'il avait, apparemment confus d'une si petite charité, aplati sur la table un billet de 300 francs — du reste fourni par la caisse de secours de la commune. La mère Julie avait horreur des rats. Elle le lui avait confié lors de son dernier passage : « Ces bêtes-là, mon Mère-Michel, ça me retourne. Quand j'avais mes jambes, je pouvais me réfugier sous la table. Maintenant, dès que j'en entends chicoter une, je deviens folle. » Eh bien, elle l'avait, son rat; elle l'avait pour 300 francs! Pourrait-elle se douter que son visiteur — lui, si délicat, si propret — avait tendu des pièges durant un mois pour se procurer le rat, qu'il avait eu le courage de le glisser dans sa poche avant de le laisser tomber dans la ruelle du lit... Elle hurlerait, la vieille, elle ameuterait tout le quartier, elle trouverait peut-être un reste de vigueur pour se hisser, haletante, sur sa table. Rien de meilleur que ces émotions pour guérir les paralytiques.

— Bien joué! jubila le bancal, en boitant plus vite.

Michel détestait Julie. D'abord parce qu'elle ne marchait plus : cette infirmité totale osait envier son infirmité partielle. Ensuite parce qu'elle lui cornait souvent aux oreilles ce surnom de Mère-Michel, sobriquet facile tiré de son patronyme et popularisé par tous les vauriens du village, à cause des chats. Enfin, il la détestait parce qu'elle était une femme. Michel abhorrait toutes les femmes; elles appartenaient à un sexe qu'il convenait de persécuter puisqu'il n'avait pas voulu de lui. D'ailleurs, il détestait le genre humain, embranchement privilégié du règne animal, et tout ce règne animal, encore qu'il appartînt à la Société

protectrice des Animaux, au bénéfice des félins de petite taille. Seuls, en effet, les chats trouvaient grâce devant lui. Du chat, il avait lui-même le caractère renfermé, l'allure honnête et la secrète hargne. Comme les chats, il savait rentrer la griffe, cacher ses méfaits, se frotter à tous les coins de porte. Du maire au curé, de la crémière au boulanger, nul qui ne le tînt pour inoffensif, qui ne fût assuré de sa complaisance et de sa bonne humeur ; nul qui ne lui fût redevable d'un sourire, d'un propos édifiant, d'un service, d'un petit don. Ce malveillant soignait une réputation de bonhomie, voire de philanthropie. Pour mieux dire, la bonté était pour lui un prétexte, une coquetterie, une excuse, une compensation préalable offerte à celui qu'il entendait honorer de sa méchanceté. Pendant des semaines, parfois, Michel s'ingéniait à trouver la gentillesse qui l'autoriserait à jouer quelque tour pendable, à porter la dent là où il venait de passer la langue. Michel connaissait son humanité, Michel n'attendait de reconnaissance de personne et, pour être plus sûr de ne conserver aucun obligé, se payait lui-même, « rétablissait l'équilibre » secrètement.

Cependant, talonnant ferme, Michel remontait la grande rue. Il venait de dépasser la maison du jardinier Paulat, un bon ami dont il tenait bénévolement les comptes, un camarade de classe qui jadis courait si bien le cent mètres, un malchanceux dont les laitues retenaient l'attention de tous les escargots du pays. D'un rapide coup d'œil, jeté par-dessus la haie, Michel constata les ravages et sourit. Il était louable, il était providentiel que les animaux les plus lents de la terre rabatissent le caquet d'un coureur. Autre animal lent et qu'offusquait encore l'ancienne pointe de vitesse dudit coureur, Michel sourit de plus belle. Il savait, cet hilare, que les escargots, plus facilement que les rats, peuvent jaillir des poches d'un bancal... Le sourire, soudain, explosa dans un éternuement. Ah, ah! Une fois les escargots étaient farcis. Oui, farcis. Il faut de temps en temps donner sa chance à la bêtise humaine. Où serait l'intérêt du jeu si l'on ne se créait parfois de petites difficultés, de petits périls ? Farcis ! Mais Paulat n'avait pas compris la farce.

Le sourire s'était émietté. Il reparut tandis que s'épanouissait l'oreille de Lemaire : des fenêtres de la maison Huart, qu'il était en train de longer, fusaient le plus bel assortiment d'invectives conjugales et les plus beaux aigus que puisse rendre une glotte de fille rossée. La jambe trop longue du bedeau — car il s'agissait d'une jambe trop longue, selon lui, et non d'une jambe trop courte — la jambe trop longue hésita. Mais la jambe normale repartit aussitôt : il faut savoir s'effacer devant ses satisfactions. Michel n'ignorait point pourquoi le torchon brûlait dans la maison Huart ; Michel connaissait bien Marie Huart, qu'il avait gâtée au temps des cartes de pain. D'ailleurs, un secrétaire de mairie sait beaucoup de choses, et quand ce secrétaire de mairie a la réputation de ne jamais rien répéter parce qu'il ne répète effectivement rien par la bouche, quand il ne sollicite pas les confidences et se contente de les

attirer en ayant l'air de les subir comme le miel subit les mouches, c'est fou ce qu'une telle discrétion peut engluer de secrets. Le secret de Marie Huart, pécheresse prudente, n'était pas à la merci de toutes les pies, mais il avait fini par tomber entre les pattes d'un corbeau. Sacré facteur, bien complaisant, qui distribue n'importe quoi, venu de n'importe qui! Toujours souriant, toujours boitillant, n'importe qui éternua pour la seconde fois. Affaire classée. Marie Huart, rossée par procuration, paierait sa peau, cette peau lisse, cette peau lissée par d'autres, cette peau...

Mais Michel venait d'arriver chez lui, et sa main ne put lisser que l'échine de son chat préféré. Blanc, eunuque énorme qui l'attendait le long de la grille, figé au garde à vous des chats, c'est-à-dire les quatre pattes soudées, étirées, perpendiculaires à la moustache, le dos rond, si rond qu'il simulait un havresac, et la queue dressée sur le tout en plumet de grenadier.

— Vous avez bien dormi, monsieur? s'enquit le bedeau, en lui grattant le cou avec déférence.

Un peu plus loin, dans le jardinet, Roux, Noir, Gris, Bleu, Tigré déambulaient avec des mines d'ambassadeur qui passent en revue des compagnies d'honneur, et les troupes — salades, fraisiers — les regardaient passer, bien alignées, compactes, encore qu'un peu décimées par le ver blanc. Mais quoi! Quelle était cette silhouette mince et nerveuse, quelle était cette efflanquée rôdeuse?

— Pcchhhu, pchhhhhuu! cracha Lemaire, indigné.

La chatte du voisin déboula, traversa en flèche un fragile carré de petits pois, arriva en une seconde à la murette et, des quatre griffes narguant la pesanteur et le bedeau, coiffa la crête, disparut.

— Que vient-elle faire ici, messieurs? grognait encore Michel.

Une chatte n'avait rien à faire chez lui. Nulle femme, nulle chatte. Ses six chats étaient des chats *coupés*, qui ne se frottaient point à des galeuses. Ses chats étaient des chats de velours, secouant les pattes à chaque pas, miaulant leurs précieuses faims et leurs précieux besoins, des chats de race, des chats nobles nés dans la société féline à un échelon bien plus élevé que lui, Michel Lemaire, dans la société humaine. Fort honoré de cette intimité et nourrissant des idées définitives sur la nécessité des classes sociales, le secrétaire de mairie les traitait poliment, les appelait « messieurs », mais ne leur permettait point de s'encanailler.

Hostile, Michel s'approcha de la murette, examina le domaine de son voisin Rafoix. La chatte, réfugiée au sommet d'un pommier, ne craignait plus rien du bedeau et braquait sur lui le diaphragme ultra-rétréci de ses prunelles vertes. Deux ou trois hélianthes répliquaient au soleil, du tac au tac. Des tomates brasillaient et les quatre ruches avaient l'air de fumer, tant il en sortait d'abeilles. L'une d'elles, rayant l'air chaud à quelques centimètres du nez de Michel, vint s'abattre sur une touffe de mélisse. Sur *sa* mélisse.

— Tiens, tiens! Je n'y avais pas pensé, murmura le philanthrope.

Les Six le virent s'éloigner vers la remise aux outils. Ils suivirent, le derrière haut, la queue enroulée. Mais déjà leur maître ressortait, brandissant ce soufflet d'horticulteur qui lui servait à distribuer, selon les saisons, la fleur de soufre ou le D.D.T. C'était bien de D.D.T. qu'il s'agissait cette fois, bien que nul doryphore ne semblât troubler la quiétude des fanes de pommes de terre. Michel pencha la tête de côté, considéra sa mélisse avec amitié, et lui envoya soudain un petit nuage de poudre blanche. Puis il fit quatre pas. « Phh, phh », répéta le soufflet, poudrant à frimas une clématite chevelue. « Phh, phh », insista-t-il en s'intéressant à la pommette d'une rose. Michel longeait la murette, précédé par un brouillard sec qui se dispersait sur les moindres plantes et tout particulièrement sur les fleurs réputées mellifères. Luzerne, trèfle et mélilot seraient demain un cimetière d'abeilles... Oh, Michel n'avait rien contre Rafoix! Il avait toujours fait assaut avec lui de courtoisie mitoyenne : je te prête mon pulvérisateur et je te remercie bien de ton plant de betteraves!... Non, Rafoix ne lui avait rien fait, sauf quelque bien. Raison de plus : il lui ferait sans doute quelque mal, un de ces jours. Mieux vaut prévenir que guérir, prêter que rendre. Phh, phh, voilà pour les ruches.

Ainsi fraternisant, dédétisant, Michel arrivait au bout du jardin, de l'autre côté de la maison, sous les noisetiers qui bordaient le chemin vicinal et dont les gamins lui pillaient chaque année les noisettes (problème insoluble : Lemaire avait bien essayé de passer chaque noisette à la teinture d'aloès que le pharmacien vend aux rongeurs d'ongles, mais le travail était trop minutieux et le résultat incertain). Là, dans l'ombre et la fraîcheur, venaient s'isoler ses chats. Un mètre de sable fin offrait à leur pudeur l'élément idéal pour fouir et enfouir. Roux, qui avait devancé son maître, était précisément en train de s'efforcer avec cette dignité solennelle qui n'appartient qu'à sa race. Les yeux fixes, il frémissait impatiemment du croupion, tandis que sa queue nouait et dénouait au-dessus de lui des points d'interrogation. Michel fronça un sourcil.

— Roux, fit-il sévèrement, si vous êtes constipé, vous n'avez aucune excuse. J'ai mis partout de l'herbe purgative.

Roux bougea une oreille, se retourna pour humer et ratisser, tandis que l'autre sourcil de Michel se contractait. L'assiette... On avait déplacé l'assiette dans laquelle ses chats en promenade trouvaient toujours un petit en-cas. Le secrétaire, en effet, n'aimait guère laisser ses bêtes à la maison quand il était de service et leur servait dehors, dans cette assiette, quelque tranche de foie ou quelque tendre escalope, toutes viandes de choix, bien cuites et coupées en petits morceaux, comme il convenait aux crocs des chats Lemaire, qui n'étaient pas de menus fauves intéressés par le mou sanguinolent. Que l'assiette fût tout à fait vide, cela pouvait se comprendre : les Six avaient un appétit de pan-

thère. Mais qu'elle ne fût pas à sa place exacte, voilà qui était insolite. A un centimètre près, Michel savait où il mettait toute chose, et l'assiette avait bougé d'au moins trois pas. En fait de pas, au surplus, il voyait bien les traces laissées sur le sable par une espadrille usée. Michel, homme convenable, ne portait jamais que des souliers. La pointure, au demeurant, était inférieure à la sienne. Du 38 au plus. Une pointure de femme : seule, une femme a le pied et le cerveau aussi mesquins. Cependant, ces empreintes pouvaient aussi être celles d'un très petit homme, et Rafoix était un très petit homme. Et Rafoix portait aussi des espadrilles. Et Rafoix avait une chatte que pouvait intéresser cette viande. Certes, la chatte pouvait se servir elle-même, mais Rafoix, homme de peu de goût, avait encore un chien. Décidément, Michel connaissait bien l'humanité, son intuition ne le trompait jamais. Tout à l'heure, il croyait prendre les devants, alors que cette intuition devinait la nécessité d'une riposte.

On-avait-volé-la-viande-des-chats! Michel en restait médusé. On avait osé s'attaquer à lui, bienfaiteur communal. On avait osé s'attaquer à lui, Carabosse mâle, spécialiste du tour de cochon. Les deux Michel se trouvaient offensés. Quelle belle occasion de sévir! L'indignation du bedeau était proche de l'enthousiasme. Il n'avait jamais été aussi intéressé, même par le pillage des troncs de l'église, la vente des fausses cartes ou le viol de la fillette du cantonnier, affaires excitantes, à l'occasion desquelles son zèle anonyme avait proposé au moins trente coupables, tous bien inconsidérément mis hors de cause par la maréchaussée. On avait volé la viande des chats, une livre d'excellent foie de veau? Bien. Très bien. Le Mère-Michel livrerait le fiel, en sus.

***

La livraison de ce fiel ne pouvait se faire qu'au détail. Une petite éponge, trempée dans le sang d'un lapin, puis jetée sous le nez de la chatte des Rafoix, aurait suffi à liquider la bête. A la réflexion, Michel ne put s'y résigner. Mais Rafoix, lui, ne fut pas épargné. Son puits, journellement gratifié d'une livre de terreau, ne fournit plus qu'une eau imbuvable. A vrai dire, Michel se servait aussi de ce puits : cela même empêchait de le soupçonner et le secrétaire n'était pas homme à reculer devant une lointaine corvée de seaux pour le seul plaisir de l'imposer à l'ennemi. Vingt autres malchances accablèrent le voisin. Les pneus de son vélo rencontrèrent des aiguilles ; des pierres furent lancées, la nuit, dans ses châssis ; ses ruches cessèrent de bourdonner ; son chien revint d'une escapade avec un œil crevé et une patte cassée ; ses topinambours se flétrirent et séchèrent sur pied, comme l'herbe des allées quand on l'arrose au chlorate...

Cependant, Lemaire n'était pas satisfait. Sûr de son affaire et pensant que toute justice reste juste, même quand elle se trompe, puisqu'aussi

bien elle ne saurait frapper un véritable innocent, puisque tout homme a été, est ou sera capable du fait dont on l'accuse, Michel tenait à la preuve, cherchait un flagrant délit. Or, le larron semblait aussi patient, aussi rusé, aussi têtu que lui. A dix reprises, il avait répété son geste. Impossible d'en douter : par acquit de conscience, Michel enfermait ses chats et ratissait le sable tous les soirs. Dix fois, il avait retrouvé l'assiette vide, changée de place, entourée d'empreintes. Un système de fils noirs, invisibles et judicieusement disposés, lui avait permis de repérer le passage qu'empruntait le voleur : un trou dans la haie. Ce voleur volait à peu près n'importe quoi. A titre expérimental, Michel avait varié le menu. Pain, viande hachée, poisson, pommes de terre bouillies, compote de rhubarbe, tout disparaissait, et ceci semblait bien prouver que l'on volait pour l'art, pour le plaisir d'enquiquiner le bedeau. On volait enfin avec beaucoup d'à-propos et d'astuce. En semaine, l'assiette était nettoyée l'après-midi pendant que Michel était de service à la mairie. Le samedi, jour de repos, on laissait l'assiette intacte. Le dimanche, une fois sur deux, on passait pendant la grand-messe... une fois sur deux, car le curé, chargé d'une autre paroisse, chantait alternativement sa grand-messe dans l'une ou l'autre commune.

Tendre un piège à loups... Michel y avait bien pensé. Mais les chats pourraient s'y prendre, si d'aventure il oubliait de le détendre chaque soir, et le procédé risquait d'indisposer les âmes tendres qui lui prêtaient de la mansuétude. Il était également regrettable de ne pouvoir installer quelque mouchard électrique, capable de déclencher automatiquement l'obturateur d'un appareil et d'identifier le coupable selon les recettes de haute police qu'emploient les infaillibles inspecteurs de la Collection jaune. Un tel cliché devenait le rêve du bedeau, qui se voyait déjà distribuant l'épreuve à tout le village en minaudant : « Non, mes amis, la charité chrétienne m'interdit de porter plainte. » Faute de grands moyens, il fallait se rabattre sur un vieux Brownie-caisse et sur l'observation directe, qui jusqu'alors n'avait rien donné parce que le misérable connaissait son horaire. Mais pourrait-il deviner, ce trop bien renseigné, que Michel avait obtenu du maire un lundi de liberté, qu'après avoir fait mine de partir à son travail comme d'habitude, il était rentré par derrière et s'était enfermé dans sa chambre? Pourrait-il deviner que Michel et son Brownie l'attendaient derrière la vitre, l'un perché sur sa meilleure jambe et l'autre sur son pied à coulisse, tous deux raides comme la justice, patients comme le héron?

— Nous l'aurons ce soir! répétait inlassablement le secrétaire, le nez collé au rideau de fausse dentelle qu'il comptait soulever au dernier moment.

Il n'osait bouger de son observatoire, il n'avait même pas déjeuné, il donnait à peine un coup d'œil aux Six, sauf à Blanc, étalé entre ses souliers et qui faisait entendre toutes les cinq minutes cet « iaou » dépourvu d'm, ce miaulement incomplet du chat qui ne demande rien de précis,

qui se rappelle seulement à votre bienveillance et vous prodigue apparemment la sienne. Une écrasante lumière torréfiait l'horizon, rissolait les légumes du jardin, arrosait de feu les salades. Michel n'en avait cure, ne voyait qu'une seule chose : l'assiette, éblouissante, où boucanait un entrecôte. Étonnés de son indifférence, les chats avaient pris possession de la pièce. Roux, aplati sur le marbre de la cheminée, en savourait la fraîcheur. Gris avait choisi la commode, et Tigré, en équilibre sur le dossier d'une chaise, trouvait moyen de compliquer ce tour de force en distribuant des coups de patte aux mouches. Les autres, immobiles, tassés sur le parquet, attisaient leurs prunelles et faisaient office de brûle-parfums. Leur odeur, concentrée par la chaleur, épaississait l'air. Douze autres chats, empaillés, à première vue difficiles à reconnaître de leurs successeurs, encombraient la chambre, et la pestilence des vivants rendait la vie à ces morts qui ne fleuraient pourtant plus que l'antimites. Les fleurs elles-mêmes, disposées sur un guéridon, sentaient le chat et dédiaient un curieux cocktail d'effluves aux saints dont les chromos garnissaient les cloisons sous la présidence d'un engageant et mordoré Sacré-Cœur (à l'exclusion de toute sainte : leurs fantaisies féminines, selon Michel, gâchaient les grâces).

— Nous l'aurons ce soir! assura Michel pour la vingtième fois.

Comme il disait ces mots, la lumière perdit de son intensité : l'ombre d'un cumulus passait sur le village.

— Zut, grogna le bedeau, j'ai réglé mon appareil sur le cinquantième de seconde. Il faut que je rectifie.

Avec d'infinies précautions, Michel déplaça l'index et l'amena sur le chiffre 20. Mais l'opération était à peine terminée que le soleil reparut, plus intense que jamais. « Sainte Mère de Dieu! » jura le bedeau (car, dans la bouche de ce misogyne, l'invocation servait de blasphème). En rectifiant pour la seconde fois son temps de pose, il fit bouger l'appareil. « Ça, c'est un comble, rugit-il. Nous serions frais, si l'autre arrivait! »

La phrase s'éteignit dans sa gorge, se prolongea en une sorte de gémissement furieux. L'autre arrivait, évidemment. Deux mains écartaient les noisetiers, et Michel, perdant tout son sang-froid, ne songeait plus à régler l'appareil, bien qu'il en eût le temps. Impossible de coller l'œil au viseur. La vitre entière n'était pas assez grande pour ses prunelles dilatées. La tête, la tête! Quelle tête allait suivre ces mains courtes, sales, dépourvues d'alliance, et par là même proclamant qu'elles n'appartenaient pas au voisin?

Cependant apparaissait un paquet de cheveux gras, une masse de crin grisâtre sous laquelle se boursouflait un visage violacé.

— La Graillée! balbutia Michel.

Comment n'y avait-il pas pensé? La Graillée! La Graillée, cette rôdeuse, à peine mendiante, vaguement chiffonnière, ramasseuse d'escargots ou de muguet, mais surtout petite pillarde, clocharde de village, c'est-à-dire à demi-clocharde et traînant une misère épaisse, gélatineuse,

croulante, puante, nourrie un jour de détritus et le lendemain de volaille volée.

— La Graillée! Quel dommage, messieurs! fit encore Michel, prenant à témoin l'indifférence des Six.

La vieille avait passé la haie avec une agilité flasque et, sans prendre aucune précaution, s'était accroupie dans ses hardes auprès de l'assiette. De la main gauche, dont le médius s'ornait d'une verrue énorme disposée comme un chaton de bague, elle avait saisi l'entrecôte desséché par le soleil et sur laquelle ses chicots s'exténuaient déjà.

Michel ne bougeait pas. Il était vexé. Il était déçu. Le voisin faisait bien mieux son affaire, le voisin faisait un bien plus scandaleux coupable. Michel était aussi ennuyé. La Graillée, jusqu'alors, lui était plutôt sympathique : ses menus larcins irritaient le village, sa vue effarouchait les enfants, sa seule présence offusquait les narines. Michel n'avait pas été loin de lui vouer quelque estime le jour où il l'avait surprise en train de noyer un rat pris au piège pour le compte d'une commère sensible. La Graillée, poussant des grognements de plaisir, prolongeait l'exécution, plongeait la ratière dans le ruisseau, centimètre par centimètre, l'en retirait dès que le rongeur commençait à pâmer, pour le replonger dès qu'il reprenait ses sens. Oui, La Graillée, bien que femme (mais si peu), était un être selon son cœur. Elle avait la vocation. Mais on la disait capable de confondre le chat et le lapin. Si, au lieu de jeter son dévolu sur l'assiette, la vieille empoignait l'un des Six! Il fallait, il fallait...

Michel ne savait que faire. Ouvrir la fenêtre, crier, ce n'était point suffisant. La Graillée ne reviendrait plus : piètre vengeance. L'accuser, clamer son indignation à tout le village... peuh! L'honorable Rafoix pouvait tenir à sa réputation. Celle de La Graillée était faite. Les gens auraient sottement pitié d'une misérable réduite à la pitance — trop somptueuse — d'un chat. Quant à lui jouer quelque tour, ce n'était pas facile : les grandes misères sont insensibles aux petites. La prison même eût été pour La Graillée une villégiature. Au-dessous d'une certaine gueuserie, on ne peut rien contre un être.

— C'est à voir, murmura Michel, doucereux et songeur.

Il n'avait toujours pas bougé, pas tendu la main vers l'espagnolette. Il ne regardait même plus La Graillée qui se relevait et, furtive, repassait la haie. Ses prunelles, aussi propres que la vitre et faites de la même matière dure, translucide, coupante, ne réfléchissaient plus qu'une singulière satisfaction, un intérêt aigu : celui que porte un homme intelligent à la solution, purement spéculative, d'un problème. Ses traits s'étaient détendus, restaient simplement sérieux, presque graves. Trahissant la tension intérieure qu'il subissait, des gouttes de sueur perlèrent sur son front, se rassemblèrent, suivirent lentement la ravine qui descendait de la tempe et traversait la joue. « Tout de même! » répondit-il

à une proposition secrète, informulée. Puis, soudain, il se secoua, s'étonna à haute voix :

— Tiens, mais elle est partie!

Alors il se retourna, considéra longuement, avec une tendresse froide, ses chats vivants et ses chats morts, tous assoupis, réfugiés sous leurs paupières et ne communiquant plus avec le monde que par les raides et frémissantes antennes de leur moustache :

— Puisqu'elle a si faim, cette pauvre vieille, grinça-t-il, nous allons la gâter, n'est-ce pas?

***

La Graillée fut gâtée, en effet. Pendant près de six mois. Négligeant ses autres « clients », négligeant même son service et trouvant de si fréquents prétextes pour trotter chez lui à certaines heures que maire et curé s'en plaignirent, Michel comblait La Graillée d'attentions. Avec une ampleur jamais atteinte et qui laissait présager de terribles représailles, il appliquait son principe des compensations. Pendant toute la fin de l'été et durant l'automne, en plus du plat quotidien théoriquement offert aux chats, mais peu à peu devenu un bon petit plat mitonné pour chrétienne, le secrétaire de mairie se mit à oublier auprès de l'assiette des fruits, des légumes, fraîchement cueillis, disposés dans un petit panier. La Graillée ne se fit point faute d'y puiser, et la prestesse avec laquelle elle enfouissait cela sous sa robe faisait l'admiration de Michel, embusqué derrière sa vitre. L'habitude aidant, la vieille devint presque imprudente, se permit de prélever une dîme sur la treille en choisissant les plus belles grappes, abritées des mouches par un sachet de cellophane. Elle devenait aussi exigeante, comme le deviennent rapidement les indigents bien nourris des asiles. Elle grognait des injures à l'adresse du bedeau lorsque le contenu de l'assiette ne lui convenait pas. Il est vrai qu'elle grognait également de hargneuses appréciations quand il s'agissait d'un excellent bœuf mode. Michel, qui lui aussi s'enhardissait et n'avait pas craint de transporter son observatoire dans le cagibi aux outils, à quelques mètres de la visiteuse, souriait aux anges en l'entendant cracher : « Quel salaud! Donner ça à des chats, pendant que moi, je la saute! » Cependant, la vieille s'étonnait et s'indignait de moins en moins. Les facilités qui lui étaient laissées et le caractère, vraiment peu félin, du menu lui mettaient sans doute la puce à l'oreille. Elle avait parfois un regard circulaire, un sourire entendu, presque déférent, comme si elle soupçonnait un comble de pudeur dans cette charité qui se laissait faire violence et fournissait à son obligée la satisfaction de prendre en lui épargnant l'humiliation de recevoir. Alors, par prudence, Michel offrait de temps en temps à son invitée du mou et des rognures. La vieille ne se décourageait pas, revenait au plus tard le surlendemain. Bien entendu, les voisins avaient fini par l'apercevoir. Un soir, Rafoix crut devoir avertir Lemaire, qui rentrait de la mairie.

— Je vois trop souvent La Graillée dans le petit chemin. Mon chien veille. Mais ça ne m'étonnerait pas qu'elle profitât de votre absence. Faites attention à vos fruits... et à vos chats!

— Bah, bah, répliqua Michel, mes chats sont enfermés. Quant au reste, mon Dieu, j'ai un peu plus que le nécessaire.

Charitables, indulgentes, ses paupières tombaient sur ses pommettes.

— Après tout, reprit-il, La Graillée ne me croquera jamais autant de pommes que les loirs. J'en suis infesté et je vais être obligé d'acheter quelque drogue pour me débarrasser de cette vermine. En avez-vous, Rafoix?

— Hum, fit l'autre, indécis, c'est possible. Voilà une semaine que je trouve des fruits rongés sous mes arbres.

— Vous voyez, vous voyez! gloussa Michel, admirablement sincère et jetant un coup d'œil feutré du côté de son clapier, dont les lapins, nourris depuis huit jours de reinettes et de calvilles, lui fournissaient une grande provision de trognons.

Avec l'hiver, la tactique de Michel évolua. Sachant que la vieille ne pouvait plus rien trouver dans les champs et qu'elle dépendait plus étroitement de lui, il décida de ne plus la nourrir qu'un jour sur deux, puis un jour sur trois, enfin un jour sur quatre. Il n'alla pas plus loin : il ne fallait pas éloigner sa proie. Bien au chaud dans sa cuisine, il grelottait de joie en apercevant La Graillée qui grelottait de froid et cherchait à tâtons dans la neige l'assiette pleine de flocons. « Oh, sifflait-il entre ses dents, il t'a oubliée, le Mère-Michel! ». Le quatrième jour, il ne lésinait pas, il remplissait l'assiette d'un bon hachis Parmentier, il résistait à la tentation d'y jeter une poignée de sel. Mais il souriait de biais, il soupirait en constatant l'énorme satisfaction de l'affamée qui mâchait bruyamment et rotait haut. Il rotait, lui, de consolantes menaces : « Bâfre, ma grosse! Tu verras le bon réveillon que nous te ferons faire à Noël, Majuscule et moi. »

***

A vrai dire, ce « réveillon », qui devait endormir La Graillée du sommeil éternel, ne pouvait avoir lieu immédiatement après l'heure que la chanson répute solennelle et qui vit pour la dernière fois fonctionner le bedeau, dans toute sa pompe, en l'honneur de la Majuscule incarnée cette nuit-là dans la minuscule humaine (Michel, qui surnommait ainsi le Seigneur, connaissait bien l'orthographe des pronoms divins, tels que les présente le petit paroissien des fidèles). Noël tombait un jeudi, et le réveillon était prévu pour le lendemain, vendredi, que Michel avait décidé de chômer sous n'importe quel prétexte.

Ce vendredi matin, sur le coup de dix heures, Michel entra dans la chambre des chats. Il était déjà rasé, pomponné, cravaté, vêtu de son plus beau costume, sur lequel il avait enfilé provisoirement sa blouse grise

de bureau. Un peu blanc, visiblement fatigué par des insomnies et un rhume tenaces, il éternua avant de nasiller :

— Grande fête, messieurs!

Il ouvrit aussitôt les volets de la pièce réservée à ses chats, espèce de nursery féline complètement démeublée dont les plinthes et le parquet étaient signés d'innombrables coups de griffes. Puis il referma la fenêtre malgré l'odeur qui atteignait ici son paroxysme, surtout à proximité de certaine caisse pleine de cendres fines. Les chats, qui se prélassaient encore sur leurs coussins respectifs — de couleur assortie à celle de leur fourrure — soulevèrent une paupière, allongèrent du velours, puis écartèrent le bout de leurs pattes d'où jaillirent cinq crochets flexibles qui, une fois de plus, maltraitèrent le plancher. Enfin, du fond de leurs bâillantes et rebâillantes gueules, peuplées de râpes roses et d'ivoires aigus, monta le feulement mineur, la réclamation matinale de faims civilisées.

— Grande fête, hululait toujours Michel. Qui aura son canari? Je dis bien : son canari-ri-ri!

A ce mot, tout ce poil s'électrisa, bondit, tourbillonna : tout ce poil s'empressa, s'affola, exigeant sur l'heure la rarissime aubaine de plume chaude offerte aux seules grandes dates du calendrier : Noël, Pâques et l'Assomption (cette dernière considérée, grâce à un pitoyable jeu de mots, comme la fête nationale des chats, parce qu'elle tombe à la mi-août). La veille, précisément, le patron avait ouvert la cage où il entretenait à longueur d'année une demi-douzaine de fifis, non pour le plaisir de les entendre siffloter leurs rengaines, mais dans le seul but de faire briller les prunelles des Six, de maintenir chez ces gros et gras un reste d'élégante sauvagerie. Pendant un temps, il s'était contenté de souris blanches. Mais ces apprivoisées aux yeux rouges se laissaient gober avec une facilité dérisoire et ne savaient même pas jouer à je m'enfuis-pour-rire. Un serin tenait mieux. Lâché dans la chambre des chats, toute nue, dépourvue de lustre, donc de perchoir, il ne pouvait s'accrocher à rien, même pas aux murs peints, trop lisses. Il volait d'une cloison à l'autre, dans tous les sens, jusqu'à épuisement. Il se précipitait contre la vitre, s'assommait à moitié, glissait presque à portée de griffe, se relevait dans un battement d'ailes désespéré, essayait de se poser sur la poignée de l'espagnolette, seul havre possible, mais combien précaire et d'où le chassait très vite un bond de Tigré, champion de saut et d'escalade. C'est là généralement que le même Tigré parvenait à le happer et l'étouffait d'un coup de gueule si sec qu'on entendait craquer les osselets ; c'est là aussi qu'il le dévorait, bec et rémiges compris, tandis que ses rivaux moins élastiques grondaient de dépit et que Michel, réfugié dans un coin, arborait son plus délicieux sourire..

— Du calme, messieurs! Vous me fatiguez. Le canari, ce sera pour ce soir, si toutefois...

Michel battit en retraite, serré de près par l'enthousiasme des siens

qui s'apaisa dans la cuisine autour d'un plat de harengs. Le vendredi, les Six faisaient abstinence, comme leur maître. Une abstinence confortable : les harengs étaient soigneusement cuits, sautés au beurre, étêtés et au surplus dépouillés de leurs inconvenantes laites, indignes d'un appétit de castrats.

Tandis que les Six, disposés en étoile autour du plat, liquidaient leur poisson en dodelinant du chef et en mâchouillant de côté avec un léger bruit de hache-paille, Michel s'affairait. Déjà, le charbon pétillait dans la cuisinière, la flamme ternissait ce miroir d'acier entretenu à l'émeri fin, l'air chaud montait en spirale autour du tuyau passé à l'Argentil. Lemaire ouvrit son livre de cuisine, lut la recette 835, relut, approuva du menton, revint au fourneau et mit la cocotte en place. Un gros morceau de beurre y fondit bientôt, que rejoignirent les oignons rituels, finement hachés.

— *Faire revenir à feu vif*, récitait lentement Michel en reniflant ses larmes et son rhume. *Laisser dorer. Entreprendre un roux brun. Y jeter le lapin, préalablement détaillé... Bouquet garni. Mouiller de vin rouge.*

Ses gestes suivaient ses phrases, avec une onction sacramentelle. L'odeur monta bientôt comme un encens, et les Six, intéressés, abandonnèrent leur plat dix fois reléché, commencèrent à s'enrouler autour des chevilles du patron.

— Non, messieurs, leur confia celui-ci d'une voix aigrelette. On ne mange pas de civet le vendredi. Mais La Graillée, cette païenne, s'en moque.

Un mince ricanement acheva sa pensée : La Graillée serait en état de péché mortel. Suprême raffinement : à peine liquidée sur la terre, elle serait liquidée dans les cieux. Michel se moucha, se remoucha, cracha dans le civet, puis annonça très vite, sur un ton si pointu qu'il concurrençait la petite flûte :

— Maintenant, je poivre.

Hésitante, sa main s'allongea vers l'étagère, atteignit certain sac de papier bulle, orné d'une bande rouge où se détachaient alternativement le mot POISON et une tête de mort entre deux tibias. Une étiquette verte, encadrée de noir, complétait l'avertissement : RONGICIDE, *pour la destruction des taupes, loirs, mulots, campagnols... A mélanger aux appâts. Très toxique : manier prudemment.* Mais Michel, par bravade, prit une pincée de cette poudre grisâtre, la déposa sur l'extrême pointe de sa langue :

— Aucun goût, fit-il. D'ailleurs, j'ai forcé sur l'ail et sur le thym.

Il cracha toutefois, se rinça la bouche, recracha. Le paquet tremblait un peu dans sa main. Les Six, plus encombrants que jamais, lui dédiaient des prunelles et des narines passionnées. Blanc gronda, et Michel, mal à l'aise, interpréta ce reproche à sa façon :

— Eh bien, quoi, protesta-t-il faiblement, je vous sauve!

Son autre main, plus molle encore que la première, rafla sur la table une cuillère de bois.. Une cuillerée... non, c'était insuffisant. Deux, c'était mieux. Trois, ce serait parfait. Les trois cuillerées de l'étrange condiment vinrent épaissir la sauce, que le cuisinier de onze heures se mit à touiller avec une conviction blême. Il flageolait un peu sur ses jambes inégales, il bafouillait à mi-voix le reste de la recette :

— *Piler le foie et l'ajouter, ainsi que le sang*... Non, surtout pas de sang!... *Faire mijoter durant une heure*... Mijoti, mijota, mijotons pour l'éternité!

Enfin, il abandonna la cuillère, régla le tirage et, boitant plus bas que d'habitude, se dirigea vers son fauteuil où il s'écroula. Son rhume, quinze jours d'insomnies et surtout ce petit geste — une, deux, trois — l'avaient exténué. Ses paupières papillotaient. Il bâilla, d'oreille en oreille, immensément. Dans leur cage, les canaris économisaient leur mil et leurs fausses notes, rentraient le bec sous une aile fripée. De grosses bulles, soulevant la sauce du civet, crevaient doucement, se transformaient en pustules grasses d'où fusait l'arôme du bouquet garni. Les chats, dépités, s'étaient glissés sous le fourneau, à proximité de la chaleur et du parfum.

— Je vais me reposer un peu, leur annonça Michel. Dans un quart d'heure, je rechargerai le feu.

A ce moment, les muscles de son cou s'amollirent, son nez piqua vers son gilet. « Ça, non, pas de ronflette, ce n'est pas le moment », protesta-t-il. Les muscles coupables se contractèrent, relevèrent le nez, le maintinrent haut, pointé dans la direction du jardin. Mais ils se relâchèrent insidieusement, et Michel, qui faisait confiance à leur énergie, ne s'en aperçut pas. Il se sentait bien. Il voyait seulement un peu trouble. Plus exactement, les objets perdaient de leur relief, se nimbaient de gris. Pourtant, l'assiette de La Graillée restait bien visible, bien nette, à travers la vitre. Elle s'élargissait, elle prenait une importance insolite. Ultra-présente et par là même autorisant Michel à se croire bien éveillé, l'assiette, l'assiette, lune de ses insomnies, l'empêchait de comprendre qu'il sombrait dans l'inconscience. Cette assiette se remplit tout à coup d'un civet magique, jusqu'aux bords, et Michel, que le rêve emportait, ne réagit point. Il trouva tout à fait normal de voir apparaître La Graillée marchant sur des mocassins faits de peau de chat. Il trouva normal de l'entendre psalmodier sur le rythme du *Parce populo* cette supplique solennelle : « Puis-je manger, Seigneur ? » et il l'encouragea vivement du menton, sans se douter que ce menton cédait en réalité à la pesanteur du sommeil et s'effondrait sur sa cravate.

Un quart d'heure plus tard, le feu ne fut pas rechargé. Une respiration difficile d'enrhumé meublait le silence d'un grésillement régulier, tandis que s'affaiblissait celui de la cocotte. Un chat sortit de dessous le fourneau, puis un autre...

***

Vers midi, Michel se réveilla comme il s'était endormi : insensiblement, à la manière d'un brouillard qui se dissipe. La première chose qu'il entrevit fut encore l'assiette, bien vide, blanche, luisante. Puis les noisetiers se dégagèrent : leurs branches défeuillées fouettaient un ciel grumeleux, piqueté de noir comme la mousse de savon qu'abandonne le rasoir.

— Mon fourneau! grommela Michel, sans conviction, à seule fin de briser cette espèce de coquille, cette torpeur qui l'enveloppait encore.

En fait de coquille, il sortait sans doute d'un œuf pourri. Réveillé par son nez plus que par ses yeux, le bedeau renifla. Quelle était cette odeur? Il ne s'agissait pas du tenace relent habituel, ni de la puanteur hypocrite qui sort d'un dessous d'armoire où un chat s'est oublié, ni même de l'infection flagrante de la colique féline. L'odeur avait quelque chose de livide... Alors, soudain, l'inquiétude le fit sursauter, le fit pivoter dans la direction de la cuisinière.

— Messieurs! hurla-t-il.

Ce fut tout. Plus un cri ne sortit de sa bouche. Son visage n'exprima rien, se figea comme celui d'un guillotiné. Il ne se leva même pas. Mais ses yeux se mirent à rouler dans tous les sens, chacun pour leur compte, jetant sur le désastre ce regard particulier de la folie ou des grandes tendresses foudroyées, qui semblent ne plus voir avec les prunelles, mais avec la sclérotique... Roux, qui devait avoir sauté le premier sur la cuisinière éteinte, était déjà raide, parallèle à la barre chromée du fourneau. Noir, Bleu et Gris, encore mous, gisaient autour de la cocotte, dans des flaques de sauce, de fiente et de vomissement. Blanc, le préféré, agonisait au pied de la cuisinière : une écume rose lui sortait de la gueule, ainsi qu'un faible gargouillement. Le bout de ses pattes, étirées à l'extrême, frémissait un peu. Tigré ne figurait pas au tableau, mais un œil de Michel le découvrit bientôt : fidèle à son tempérament, il était allé crever sur le haut de l'étagère, entre le faitout et la boîte de biscottes.

— Hui, huihuihui, hui! chanta soudain un canari, bien réveillé et qui s'épouillait à plein bec.

Le bancal passa brusquement du blanc céruse au violet vinaigre et, d'une secousse, réussit à se mettre debout.

— Vous n'échapperez pas pour autant, vociféra-t-il. Ni vous, ni elle.

Ses doigts se crispaient, son pouce esquissa le joli geste qui permet d'étouffer les pigeonnaux. Mais les pattes de Blanc cessèrent de frémir, et la mauvaise jambe de Michel — qui décidément était bien une jambe trop courte — se déroba sous lui. Il retomba lourdement sur son siège, et, sans regarder le crucifix suspendu pour la forme entre un romarin desséché et le calendrier annuel des P.T.T., lui fit son compliment :

— Vous aussi, vous vous y connaissez en fait de compensation!

Ce fut sa dernière phrase sensée, sa dernière lueur de raison. Le mal qui le rongeait secrètement depuis des années s'empara tout à fait de lui. Les deux Michel s'annulèrent. Leur commun visage parut se fendre en deux, dans le prolongement de la raie soigneuse qui divisait toujours les cheveux, coagulés par la sueur et la brillantine. Du plus profond d'une gorge éraillée, une première voix gémit la vieille rengaine :

— C'est le Mère-Michel qui a perdu...

Puis une seconde voix éructa :

— La garce!

La complainte reprit, s'éternisa, entrelacée d'injures. Le temps ne comptait plus ; le cartel de cuisine instituait un concours de vitesse entre la grande et la petite aiguille. Les chats se gonflaient et le rictus des cadavres leur déchaussait progressivement les crocs. Michel n'était plus rien qu'un bancal anonyme, inerte, égaré, vaguement ventriloque et ne parvenant pas à trouver quelque salive dans cette bouche désséchée qui répétait de plus en plus faiblement :

— C'est le Mère-Michel...

Il n'avait pas bougé, il fredonnait encore d'une voix à peine perceptible, quand ses voisins alarmés forcèrent sa porte, quand vint le chercher la capitonnée de l'asile de Saint-Dizier, où il mourut six mois plus tard en exhalant une dernière chuintante qui pouvait être le mot « chat ».

HERVÉ BAZIN

CARNETS DE L'ÉQUATEUR

30 *octobre. En avion.* — Départ de Dakar à six heures par DC 3 pour Bamako.

Onze voyageurs : un noir avec une grande guitare, un autre (complet gris clair, cravate rose, souliers jaune d'œuf) que sa femme en pagne embrassait tendrement au moment du départ, cinq Syriens, deux Français moyens (accent de la Garonne, velus des jambes aux limites de la fourrure), un jeune sergent tout frais arrivé de France, courant de hublot en hublot pour apercevoir des éléphants, des hippopotames, des antilopes-cheval ; il est au comble de l'enthousiasme. « Tenez! s'écrie-t-il, en voilà un troupeau, on voit les petits qui tètent leurs mères. — Les petits quoi? lui dis-je. — Mais les petits éléphants! » Nous volons à quinze cents mètres au-dessus d'une forêt de plus en plus épaisse. En vain je tente de lui enlever ses illusions. « Pardon, pardon, dit-il, c'est marqué sur ma carte Michelin : voyez là, entre Koussanar et Tambacounda : *Éléphant, Bubale, Lion, Phacochère...* » Ce garçon est de ces élus qui voient ce que leurs yeux ne voient pas ; je le laisse à son enthousiasme.

Plaisir de survoler pendant des heures un pays sans routes, sans villages, sans P.T.T., sans Bottin, sans banquets-avec-discours, sans défilés à pancartes, sans rien de ce qui rappelle à l'homme qu'il est embrigadé, classé, numéroté. Quoi qu'on dise de l'organisation des territoires d'outre-mer, c'est bien là que l'amateur d'indépendance peut trouver refuge : il y a encore des possibilités de robinson-crusoïsme sur la petite terre. Pas pour longtemps.

Je me livre à ces considération naïves, assis auprès du pilote Augoyard, dans la cabine d'où il m'est aisé de fouiller du regard « la forêt, la forêt toujours recommencée ». Entre Tambacounda et la rivière Bafing, affluent du Sénégal, sur des centaines de kilomètres, je me penche sur l'empire de la liane et du serpent, sur la jungle des singes, des moustiques, des papillons et des lézards, sur le grouillement de la vie dans son innocence première et je demande à tous ces êtres livrés à leur destin sans histoire de pardonner aux hommes qui tôt ou tard introduiront l'histoire dans leur destin.

A dix heures apparaît, dans une savane chauve, le Niger. Puis dans un moutonnement de verdure, Bamako.

30 *octobre. Bamako.* — Dès que sont terminés les salamalecs de l'arrivée et les installations dans la case des hôtes du gouverneur, je cours au Niger. C'est déjà un grand fleuve inhumain, hors de portée du cœur. Que doit-ce être vers son embouchure lorsqu'il arrive à quatre mille kilomètres de ses sources! Je cherche, venant de lui, cet écho sentimental que m'ont rendu tant de grands fleuves dont j'ai caressé les eaux; de la Loire à moi c'est un échange sans fin de tendres messages; le Nil m'a touché par le souvenir de l'antique Égypte, le Mississipi par celui de Chateaubriand y buvant à pleines paumes; le Parana même, dans sa glissante course à travers les pampas, m'a ému par la belle histoire des *conquistadores*.

Ce fleuve-ci coule une eau pour moi sans langage.

Assis sur sa rive droite à l'ombre d'un arbre sans nom, j'oriente ma méditation vers l'arrivée de René Caillé à Tombouctou, vers le souvenir de ceux qui, les premiers, à travers mille traquenards de la nature et violences des hommes en reconnurent le cours. Comme moi, ont-il été déçus de ne point retrouver dans le réel ce qu'ils avaient entrevu dans l'imaginaire? Ils étaient des hommes d'action; je ne suis qu'un rêveur à la recherche des images de son rêve.

Ah! tant pis pour le Niger! Qu'il mène la masse de ses eaux sans chanson vers l'arc de sa grande boucle, vers Gao, vers Niamey; ma pensée l'abandonne. Avant de m'éloigner, je jette dans son cours un morceau de bois qui traîne là : cette épave de ma déception mettra plus d'un an à s'aller perdre dans l'Océan.

Plaisir de Bamako! Belles avenues dans l'ombre des manguiers et des flamboyants. Des noirs y pédalent sur des bicyclettes aux nickels éblouissants; parfois leur jeune femme a pris place sur le cadre arrière; eux sont en short et chemise blanche, elles sont drapées de pagnes fleuris de vives couleurs. Par le nombre de ses cyclistes, Bamako est le Copenhague de l'Afrique noire.

La maison que j'occupe est assise au bord d'une de ces avenues d'active circulation; elle est de ce style à ogives étroites qui vient de Tombouctou et qui donne à Bamako son air d'élégance. Le boy qui me sert est le même Mahmadou Djané qui servit de cuisinier à André Gide en 1938 lors d'un voyage en Guinée.

Je dis aux amis qui me reçoivent la déception que le Niger m'a donnée. « Ah! me disent-ils, quand vous aurez vu les rapides de Sotuba, vous reviendrez de votre mauvaise impression. »

Je saute en voiture et je me fais conduire à Sotuba, à quelques kilomètres en aval. Le Niger s'y fraie un chemin bouillonnant à travers un jeu de roches noires polies par le courant. Une sorte de voie de passage, dite « Chaussée submersible », permet de gagner l'autre rive aux basses eaux. Pour le moment elle est en partie submergée. Je m'engage sur le tronçon affleurant; je gagne quelques rochers entre lesquels se faufile la majesté du fleuve et que je partage avec de blancs échassiers occupés de

pêche. Le Niger est ici bordé de hautes falaises noires qui lui ont, par leurs éboulements, fourni les éléments d'une certaine fantaisie ; mais j'ai beau user mon enthousiasme à ces roches en chaos comme une allumette sur le frottoir, il ne s'enflamme pas.

Au retour, je me perds avec délices dans la foule des noirs où je retrouve la beauté que vainement j'ai cherchée dans la nature. Quelle grâce dans les façons ! Quelle clarté dans le sourire ! Je ne sais au juste à qui j'ai affaire. Celui-là est-il un Foulbé avec son nez fin, sa peau couleur de praliné ? Cet autre, est-ce un Mandingue dans son bronze poli ? Qu'importe ! Ils passent, ils sont beaux, ils disparaissent fixant dans mon souvenir l'image furtive que laissent les pur sang dans la fuite d'une course.

Nuit soudanaise. Il tombe du haut des étoiles des ondées de chaleur. Je m'y abandonne comme je faisais en Finlande à la vapeur de la *sauna*. C'est dans les ténèbres que l'Afrique s'éveille ; les tam-tams des hommes frappent de toute part leurs pulsations de fièvre ; les grelots des grillons atteignent au tintamarre ; les hyènes jettent autour des charognes de longs cris de liesse.

Heure après heure, étendu au pied d'un arbre de mon jardin, je bois à pleine coupe les philtres de la nuit. Mais

L'insidieuse nuit m'a grisé trop longtemps.

Il faut que ce vers de Moréas me monte à la mémoire pour que je me décide à gagner ma couche sans grand espoir d'y trouver le sommeil.

31 *octobre. Bamako.* — Allé et venu toute la journée sous les ombrages de Bamako dont je ne me lasse pas de goûter le charme brûlant.

Le marché surtout me retient. Autant de marchandes d'ignames, de piments, de poissons, autant d'échantillons, non pas tous ravissants, mais tous fort acceptables de l'espèce humaine ; moyenne de beautés bien supérieure à celle de n'importe quel marché de n'importe quelle ville d'Europe, et même je me demande si j'ai jamais rencontré sur aucun de ces marchés une seule créature qui pût être comparée à la moins réussie de ces beautés noires. Je parle des traits du visage, cela va de soi, car, pour le corps, s'il est fait à ravir chez les jeunes, il se détériore vite avec l'âge.

Qu'est-ce qui pourra jamais prouver que l'humanité à son aurore n'était pas noire et que les blancs et les jaunes ne sont rien autre que des formes aberrantes de cette humanité-là ?

Amusant de me poser cette question et de la noter sur mon carnet alors qu'assis, le dos contre un manguier de la place du marché, je suis entouré de noirs qui me prennent peut-être pour quelque agent du fisc ou tel autre personnage intéressé à mettre son nez dans leurs activités marchandes.

Pénétré dans une boutique de Syrien pour y acheter des lames de rasoir. J'eusse demandé un frigidaire qu'on me l'eût procuré sur l'heure. Dans ces baraques de peu d'apparence et parfois sordides où les Syriens

tiennent comptoir au Sénégal et au Soudan, le chaland est assuré de trouver l'introuvable. Cet introuvable est tiré d'un cartonnage poussiéreux, d'un ballot mal ficelé, d'où il sort tout frais, tout neuf. Surprenante variété des marchandises! En son étroit domaine le Syrien tient commerce de quincaillerie, parfumerie, bonneterie, papeterie, bijouterie, photographie, confiserie, horlogerie, cordonnerie ; il vend des bicyclettes et des machines à coudre, des complets pour hommes, des pagnes pour

dames, la Tour Eiffel en métal doré et le dernier parfum du grand couturier parisien. C'est le bazar du monde.

Ai parlé en plein air dans le jardin du Cercle du Soudan devant les blancs de Bamako et de très nombreux noirs ; accompagnement des roulements de tonnerre d'une tornade qui s'abat sur les hauteurs de Sotuba. Bientôt la pluie est sur nous ; tout le monde, évêque, gouverneur, militaires, députés noirs et foule des deux couleurs, se réfugie sur la vaste véranda du cercle où je continue à parler dans les fracas de la bour-

rasque et les fulgurances des éclairs. Auditoire électrisé, orateur entraîné par les violences du ciel : curieuse action des éléments sur la sensibilité.

Du coup, Bamako rafraîchi et lavé prend un air de jardin d'Allah. Ah! les parfums qui s'élèvent de cette terre ivre d'eau.

Dîné chez le gouverneur Geay au palais de Koulouba, grand bâtiment de style arabo-persan aux spacieux salons, aux larges vérandas, haut perché sur la colline dominant le Niger. Dans la chaleur de la nuit, au grondement des orages de toute part en action, plaisir d'échanger des propos ailés avec ces hommes, ces femmes qui maintiennent ici la bonne grâce française. Il y a un héroïsme du sourire et de la belle humeur sous les tropiques et qui est monnaie courante chez tous les Français que j'ai rencontrés jusqu'ici sur mes routes africaines.

1er *novembre. En avion.* — Départ vers Abidjan dès l'aurore.

La savane sèche, rousse, désolée, désolante.

Parmi les passagers un jeune ménage avec cinq enfants se suivant à un an. La jeune femme, pâle et jolie, a des nausées; le mari, grand, mince, visage d'adolescent, dur avec ses enfants, dur avec sa femme, change les couches du dernier-né d'un air rageur.

Le ciel est sans nuages ; l'avion danse la danse verticale des moustiques aux beaux soirs d'été.

Après deux heures de cet exercice, arrivée à Bobo-Dioulasso dans un bien triste bled où j'imagine avec peine que des êtres humains puissent goûter dans leur minimum les plaisirs de la vie. Petite aérogare qui fait ce qu'elle peut pour être fraîche et accueillante aux voyageurs d'escale et nourrissante, car le repas qu'on nous y sert est succulent : poisson de la Volta Noire cuit sur le gril, poulet de Bobo un peu maigre, mais de peau dorée et croustillante.

L'avion met le cap sur le Sud et, laissant à ses sécheresses et à ses roussissures la savane soudanaise, aborde la Côte d'Ivoire par la vallée de la Comoé. Le sol verdoie, l'arbre se fait moins rare, les villages sont plus nombreux.

Et c'est bientôt la forêt avec ses cimes tantôt bouillonnantes en choux-fleurs, tantôt ouvertes en ombrelles. Des marigots d'eaux pourrissantes crèvent la monotonie de cette verdure illimitée ; par-ci par-là une clairière ouverte par les feux de défrichement ou bien le fil d'une rivière jetant à travers les branches de ternes reflets de plomb : impression de voler par les airs d'un enfer mou...

Que parlais-je d'enfer il y a une heure? Encore sous l'influence de la morose chaleur de Bobo-Dioulasso, étais-je porté vers des images d'enfers mols et ternes?

Apparaît à mes yeux l'image même des paradis tropicaux ; chante en moi le Duparc de *l'Invitation au voyage* ; m'enveloppe le cœur, le cerveau, la peau toute une littérature de forêt vierge, et quand j'aperçois glissant

sur les lagunes les longues et fines pirogues des noirs d'Abidjan, je ne doute pas que l'avion archangélique ne me dépose dans un instant en un lieu de tout agrément.

Abidjan. — Quinze kilomètres de route. Me voici à Abidjan, logé dans le vaste palais du gouverneur Péchoux, dominant de toute part la lagune. Terrasse sur l'eau et la forêt. Quelle beauté! Un grand jardin à la française développe ses perspectives géométriques sous les baies de mon appartement. De lourds nuages noirs roulant dans le ciel. Mille hirondelles font des ballets. Chants d'oiseaux inconnus. Parfums d'ylang-ylang montant jusqu'à moi venus de quelque coin du parc. Roucoulements étouffés de tourterelles, d'un rythme différent de celui des tourterelles de nos bois. L'air est lourd et léger à la fois. Des bambous gigantesques balancent jusqu'à hauteur de la terrasse leur feuillage murmurant. Des piroguiers sur la lagune chantent de bouleversantes choses, du jamais entendu venu d'un monde délicieux inconnu des blancs.

C'est la Toussaint en Côte d'Ivoire.

2 *novembre. Abidjan.* — Tous les tonnerres des dieux noirs tonnent cette nuit sur la forêt. Ah! je songe bien à dormir! Sur ma terrasse, à la lueur ininterrompue des éclairs, je trace ces mots que je voudrais écrire en lettres fluorescentes. L'orage tropical, une agression du ciel contre la terre ; il y a dans ce harcèlement de la foudre un caractère de sauvagerie, d'aveugle cruauté qui rappelle les bombardements de la guerre des hommes. A la lumière froide de la foudre j'assiste à l'affolement des arbres pris dans le feu et la bourrasque ; ils se tordent, ils gesticulent, s'inclinent et parfois s'abattent comme des misérables qu'on aurait enchaînés au sol avant de les mettre à mort.

Ce matin, une lourde vapeur baigne toute chose comme pour apaiser les terreurs nées des tornades de la nuit.

Sur la lagune argentée les palmiers se penchent ; l'air sent la fougère, l'écorce humide, l'ylang-ylang ; les tourterelles font des roucoulements de velours. Et je songe aux corons du bassin de Lens sous la pluie, je me dessine l'image d'une ruelle de Longwy où traînent les fumées jaunes des hauts fourneaux. Se peut-il, se peut-il?...

Oui, se peut-il qu'il y ait des êtres humains dans les corons, dans la ruelle, et aussi dans les ténèbres de la mine, et aussi devant le trou de coulée du four à fonte, et qu'il y en ait là, en bas, qui vont chantant dans la pirogue sur l'eau d'argent de la lagune, vers les palmiers, vers les parfums, vers l'insouciance de l'instant? Cela se peut puisque cela est. Et l'espèce de bonheur qui était près de m'engourdir s'éloigne de moi et me laisse seul avec mes amères pensées.

Ai gagné la forêt le cœur battant d'impatience. Pour qui, depuis l'enfance, rêve à la forêt vierge, c'est un grand jour que celui où pour la première fois il pénètre dans la forêt tropicale.

Seul avec mon émoi, je suis là dans un sentier usé par les pieds de noirs. A ma droite, à ma gauche, une tenture de feuillages comme tissée sur la trame des lianes. Feuilles, toutes d'un vert sombre, gorgées de chlorophylle, bâties pour recueillir les moindres touches de lumière indispensable à leur respiration dans cette lourde pénombre. Feuilles gigantesques collées au flanc de la forêt comme des écus de boucliers ; feuilles semblables à des mains à longs doigts et dont la paume est dessinée de belles lignes de vie ; feuilles en éventails, en soucoupes, en peignes, en as de pique, en lames de sabres, en tire-bouchon, en lacets de souliers, en plats à barbe, ou simplement en feuilles de fougères.

Et les fleurs ?

Les fleurs ? Quelles fleurs ? Au premier regard, il n'y a pas de fleurs dans la forêt tropicale. En cherchant bien, en fouillant les enchevêtrements de la verdure, en levant le nez, je finis par apercevoir quelques cloches jaunes suspendues aux rubans d'une liane, quelques étoiles d'un blanc de cire piquées aux rameaux d'un arbuste.

Les fleurs de la forêt, les fleurs aux tons éclatants, aux pétales frémissants, ce sont les papillons. C'est dans les étroits couloirs d'air des pistes qu'il faut chercher les mille jeux de couleur qui font l'enchantement de nos sous-bois et de nos prés ; mais ici c'est sur des ailes velouteuses qu'ils se donnent libre cours.

Je tente de pénétrer dans l'épaisseur de la verdure. Patiente conquête qui, après une demi-heure d'efforts, m'a amené à trois mètres de mon point de départ. J'ai dû écarter des lianes, dont certaines plus grosses que le bras, déjouer leurs nœuds coulants et leurs lacets perfides. J'ai reçu au visage la cinglade des tiges élastiques, les griffures des rameaux à dents, à crochets, à harpons. Surtout, je me suis battu contre les feuilles, les feuilles qui se plaquent contre les yeux, qui se glissent entre les lèvres, qui giflent les oreilles. L'horizon ne s'ouvre jamais à plus de quelques centimètres du regard. Il me faudrait une hache, une machette.

Je m'extrais tant bien que mal de ce fouillis hostile. Je reprends ma flânerie sur la piste, escorté de larges papillons noirs à bandes bleues. Cris d'oiseaux : bêlements, croassements, sanglots ; point de chants. Nombreux touracos dans les hautes branches ; ils gémissent et leur plainte emplit la forêt. Curieux ces oiseaux qui semblent ne pouvoir exprimer qu'angoisse et désespoir.

Soudain, comme par le sifflement d'un jet de vapeur issu des vertes ténèbres, je suis assailli par le vacarme stridulé d'un peuple de cigales, bien groupé, bien ramassé dans un invisible canton. Plus loin, même assaut — mais de flûtes grelottantes — venu d'un peuple de grillons installé entre les racines arc-boutantes d'un énorme meleba. Avec une grâce altière, un long serpent en cotte d'écailles jaune et noire traverse la piste et disparaît, seul animal habile à se mouvoir en ces entrelacs, ces frettes et ces tresses de lianes.

Difficile d'apercevoir la tête des arbres gigantesques qui dominent

la foule, qui coiffent les masses. Leur tronc s'épanouit à la base en contreforts : je me tiens à l'aise au creux formé entre ces puissants tendons. Le fût est chargé d'épiphytes qui pullulent aux aisselles des grosses branches, trouvant là support et humus.

Je voudrais m'asseoir au pied de l'un d'eux : on ne peut s'asseoir au pied d'un arbre en forêt tropicale à cause des fourmis, des araignées, des serpents, surtout des fourmis plus redoutables dans leur menuité que les visibles serpents. J'ai plongé mon bras nu dans la verdure pour cueillir une aroïdée qui m'a paru singulière ; aussitôt vingt, trente *manians* m'envahissent le bras, mordent à belles mandibules dans ma chair et j'ai le plus grand mal à m'en débarrasser ; je dois fuir au plus vite le lieu de l'offensive.

Comme je suis seul ! Comme je suis bien ! Tout frêle parmi ces géants, ces *meleba*, ces *azobe*, ces *ovala*, arbres à l'échelle de l'Afrique, inhumains comme le Niger. Mais, à leur pied, que de plantes au feuillage exquis, dentelé, festonné, gaufré ! Il en est une dont les feuilles parfaitement rondes et sans pétiole semblent collées au sol ; elles dallent par endroits le bord du sentier. Je m'enivre de botanique. Il faut que je sois ivre pour goûter pareil plaisir au milieu de ce peuple de végétaux dont je suis incapable de nommer aucun.

Vers la fin du jour la forêt s'anime, parle, crie, gémit ; les touracos jettent des cris de plus en plus désespérés ; une troupe de singes mène un tapage de meeting dans les fourrés. Terre vierge, terre sans hommes, terre de la fin du tertiaire. Impression d'être le premier à y jeter un regard humain, à y errer avant que toutes choses aient été nommées.

Quelle ne serait pas ma joie de passer la nuit dans cette épaisse solitude ! Mais il me faut regagner Abidjan où je dois discourir.

Minuit.

Ai donné une conférence dans la grande salle du palais du gouvernement devant un public mêlé de blancs et de noirs.

Après quoi le gouverneur offre un dîner d'apparat où sont invités noirs et blancs. J'ai pour voisine la femme d'un député de la Côte d'Ivoire, douce et jolie Eburnéenne à la peau de châtaigne ; elle est habillée d'une robe du soir de satin bleu ciel dont je ne peux pas dire que le ton soit en harmonie avec la chaleur du teint de la jeune femme. Sa timidité est extrême ; elle picote des dents de sa fourchette les mets qui sont dans son assiette, mais elle n'ose les porter à ses lèvres ; elle ne mange rien de tout le dîner pas plus qu'elle ne dit mot, baissant les yeux en souriant aux propos que je lui tiens et n'y répondant point quoiqu'elle sache le français. Le repas terminé, elle va se blottir au creux d'un profond fauteuil et s'endort, ou feint de dormir, les pieds repliés sous elle.

3 *novembre. Abidjan.* — Toute la journée je me suis réjoui de chaleur, de parfums, de verdure et de ce plomb du ciel dont on ne sait de quoi

il est fait : haleine de la forêt, tapis d'orage, molécules de langueur céleste...

Jardins de Bingerville perdus dans des fouillis de bougainvillées, de lianes-corail, de bambous. Dans l'un d'eux s'ébattent les petites filles du collège des métisses — variété café au lait, souvent ravissante, de la diverse humanité — où je suis reçu par les Drucy, Français de Blois, qui créent sous ce dur climat de Côte d'Ivoire un climat très ligérien de douceur de vivre. Présence française en Afrique : que deviendraient ces filles d'hommes blancs et de femmes noires, fleurs charmantes nées, comme l'aurore, de la rencontre du jour et de la nuit, si nous ne veillions à leur épanouissement dans cette atmosphère d'humaine compréhension ?

D'autres jardins, mordus par la brousse, où se mêlent les fantaisies de l'exotisme aux ordonnances de la tradition européenne, mais la fantaisie l'emporte sur l'ordonnance. Comment la ligne droite tiendrait-elle dans les embrassements de la liane, sous les souples assauts d'une flore rampante, grimpante, convolvulée, toute en spires et en ellipses ? Charme « colonial » de Bingerville, fait de cette mêlée de formes ondulantes où la femme et la plante se confondent en un même rythme de souplesse, où les parfums de l'une et de l'autre ont la même suavité, où chantent en moi les vers de Baudelaire :

J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève,
Se pâment longuement sous l'ardeur des climats...

Puis visité la plantation Girard : c'est de caféiers et de bananiers qu'il s'agit. Hectares sur hectares d'arbustes à café, tout enneigés de fleurs à l'odeur de moka ; pentes couvertes de ces herbes géantes à feuilles de plusieurs mètres, les bananiers, où pendent, comme des épis monstrueux, les régimes.

Passé devant une mare où s'ébattent des enfants, des jeunes filles dans un éclaboussement de joie. De larges papillons planent sur ce parterre de corps en fleurs.

A Yopodoumé, au fond d'une crique de la lagune, un groupe de cases abrite une équipe de jeunes botanistes qui, sous la direction du professeur Mangenot, étudie la flore de la Côte d'Ivoire. Vivre ici ! Mener des travaux de recherche ou d'imagination dans cet enveloppement d'eaux dormantes et de palmes balancées... Je serais bien incapable d'y travailler : la pirogue est là, attachée à un arbre de la rive, tentante, si tentante ! N'est-ce pas, tourterelles des palmiers, n'est-ce pas que Yopodoumé est fait pour qu'on y chante et qu'on y rêve ?

Je me retourne vers une des cases et j'aperçois le studieux visage d'une jeune fille penché sur un microscope.

4 *novembre. En avion.* — Je remonte vers le Nord-Ouest, vers Conakry à douze cents kilomètres d'Abidjan. Dans le DC 3 il y a deux passagers noirs, deux passagers blancs, Georges Monnet, ancien ministre de l'Agriculture du gouvernement Blum, et moi.

Survol des terres de la République de Libéria. C'est une des plus vieilles républiques des temps modernes : elle date de 1822. Son aspect est celui d'une épaisse forêt, une forêt de cent mille kilomètres carrés, une forêt républicaine noire.

— Ne trouvez-vous pas, dis-je à Monnet, qu'on respire ici un air républicain.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Eh quoi, ne sentez-vous pas qu'il y a bien des miasmes dans cet air libre ?

Nous faisons escale à Robertsfield, l'aéroport de Monrovia. Ici c'est de l'air américain que l'on respire. Les boys sont en tous points semblables aux noirs des U.S.A. : chemise de laine à carreaux rouges, à carreaux jaunes, flottant au-dessus de la culotte ; gargouillis de *chewing gum* en accompagnement des réponses données aux questions qu'on leur pose ; réponses faites dans un anglais nasonné, tronçonné, rogné de tout relief. Autour de l'aérogare, semis de boîtes en fer-blanc, boîtes à lait, boîtes à viande, boîtes à bière, béantes sous le soleil d'Afrique qui pompe avec avidité ces reliefs de l'abondance américaine. Est-ce l'influence de ce fer-blanc, du *corned beef*, du coca-cola ? Les Libériens ne m'apparaissent pas comme des noirs mais comme des nègres, des nègres semblables à ceux de Charleston, d'Atlanta, de New-Orleans ; rien d'africain dans leur regard, dans leur sourire ; rien de la distinction des noirs du Sénégal, du Soudan, de la Côte d'Ivoire.

Le survol de la Sierra-Leone révèle l'activité du grand port de Freetown, l'importance de cette ville de près de cent mille habitants, chef-lieu d'une colonie bien étroite sur la carte, assez vaste quand on la traverse en avion, mais en grande partie noyée dans une marmelade de boue jaunâtre où dorment des eaux limoneuses.

Point de délimitation entre ces boues sierra-léonaises et les boues guinéennes de l'arrivée à Conakry. Qui découvrira le moyen pour l'homme de se déplacer sur les boues des côtes du golfe de Guinée, sur celles des deltas des grands fleuves sans y être englouti ? Que j'aimerais voyager à travers ce royaume de la bourbe qui développe sous mes yeux ses provinces de fange ! J'y ferais d'étranges découvertes d'insectes amphibies, de poissons en promenade sur leurs pattes-nageoires ; j'y cueillerais des fleurs sans tige, flottantes et mouvantes, nourries de limon ; j'y connaîtrais les apparences de la terre des premiers âges, de la terre molle d'avant la croûtaison.

— Ceintures ! ordonne le tableau lumineux de la cabine.

Virage sur l'aile. Fin des boues. Terre ferme.

Conakry.

Conakry. — Tout de suite épris de cette vieille cité humide, moisissante, où le tronc et les branches de chacun des énormes manguiers ombrageant

les avenues sont infestés de fougères épiphytes, où l'on s'attend à voir pousser sur sa propre peau des mousses et des orchidées.

Le gouverneur Roland Pré m'y reçoit dans son palais à hauts volets blancs donnant sur la mer, la mer lourde et chaude, grasse, huileuse, qu'on aperçoit à travers les palmes légères des cocotiers. De mon appartement j'ai vue sur de gigantesques fromagers et toute une frondaison d'un vert sombre sous laquelle moisit Conakry.

Impatient, comme partout ailleurs, d'observer ceux dont je suis l'hôte, de lier connaissance avec eux, je me mêle à la foule du marché. Frappé, une fois de plus, par la grâce et la beauté des femmes : les plus jolies sont les Foulas, encore que les Mandingues soient souvent bien belles. Extrême variété des coiffures, des pagnes, des bijoux, nulle monotonie de la mode chez les femmes noires : à chacune sa façon de disposer les tresses de ses cheveux, le drapé de son pagne. Sur le carreau du marché les denrées sont offertes en portions infimes, en petits tas dont je me demande l'usage qu'on en peut faire. Une des marchandes a ouvert une boîte de sauce tomate en conserve et elle la débite cuillerée par cuillerée ; une autre vend des pincées d'épices, c'est-à-dire ce qu'elle en peut saisir entre le pouce, l'index et le médius. Les poivrons, les ignames, les tubercules de manioc sont offerts par deux ou trois à la fois ; de menues bottes d'herbes, de minces bouquets de feuilles sont à vendre et ils trouvent acheteurs.

Fin de journée chez les pêcheuses de requins.

Madame Conti et la comtesse de Quénetain ont monté à Conakry une pêcherie de requins pour l'exploitation de l'huile du foie des squales désormais demandée en place de l'huile de foie de morue. Les voici, brûlées par le sel de la mer et les rayons du ciel, élégantes malgré tout dans leur tenue sommaire de filles de l'Océan, parlant requins-scie et requins-marteau, harponnage et séchage, du même ton qu'elles auraient à Paris pour commenter la dernière pièce d'Anouilh. Leur case, au bord de l'eau, est ornée de trophées de pêche, de « scies » longues d'un mètre, de mâchoires affreusement dentées ; un chimpanzé et un pélican familiers se mêlent à la conversation ; le whisky sorti du frigidaire aide à oublier l'odeur de requin qui se glisse par-ci par-là à travers les propos échangés.

Dîné avec Roland Pré qui m'entretient longuement et précisément de la mine de fer sur laquelle Conakry et son hinterland sont assis. Tonnage reconnu : six cents millions de tonnes de minerai à 50 p. 100 de fer ; tonnage probable : deux milliards de tonnes. Exploitation à ciel ouvert. Énergie électrique venue du Fouta-Djalon, etc.

Encore un heureux coin de la terre qui va vomir ses entrailles dans des tourbillons de fumée et des vacarmes de machines.

5 *novembre. Conakry.* — Pris la route de Coyah dans la voiture du lieutenant Baradur. Traversé une plaine à cocotiers et bananiers au fond

de laquelle se détache, énorme, la masse bleu tendre du mont Kakoulina, premier contrefort du Fouta-Djalon.

Savanes à carités, curieuses plantes à lanières qui rappellent, quoique carrées du bout, les feuilles des fougères scolopendres et qui leur donnent l'aspect de scolopendres arborescentes. Je ne sais trop l'usage qu'on fait de l'huile tirée de leurs fruits ; ce qui m'intéresse, c'est le port singulier de ce végétal qui n'est ni plante ni arbre et qui a l'air d'appartenir au carbonifère.

Villages malingué ; huttes de terre rondes couvertes de roseaux. Partout où il y a de l'eau courante ou stagnante, il y a des femmes qui lavent et des enfants qui se baignent. A Coyah, longuement je me mêle aux noirs, triste de penser que de ces êtres nonchalants et cueilleurs d'instants la Compagnie minière de Conakry va bientôt faire des piqueurs de mines, des coltineurs de minerai.

Gravi les pentes du Kakoulina à travers une brousse de lianes en fleurs où chantent de fraîches cascades. Au replat d'un torrent, dans une alcôve de sombre verdure, une femme malingué agenouillée sur une dalle lave du linge, pendant qu'autour d'elle un essaim de négrillons s'ébat dans les eaux bondissantes : tableau comme on en imagine dans les rêveries que l'on mène autour des mots « tropiques », « forêt vierge », « parfums exotiques », « beautés noires ».

Retour à Conakry. J'y prends la parole devant un public panaché, où les noirs sont venus très nombreux.

Ce soir, je fais un dernier tour sur le rivage pour revoir les îles de Los dans le cadre des cocotiers des bords de l'Océan. Mélancolie de ces « derniers tours » qu'il m'arrive si souvent de faire au cours de ce voyage où, semblable aux oiseaux en migration, je vais tantôt volant tantôt me posant, assez longtemps à terre pour lier amitié avec les gens, avec les choses, puis repartant au moment où cette amitié pousse ses racines dans un moi qui ne sera plus tout à fait le même moi le lendemain.

6 *novembre. En avion.* — Après cette pointe vers la Guinée, je reprends la route du Sud vers la Côte d'Ivoire, où je serai ce soir, et le Togo où j'arriverai demain. Environ mille six cents kilomètres de vol.

Compagnons de voyage, des marchands syriens et un noir en veston gris perle, conseiller du Dahomey à l'Union française, qui se plonge, dès le départ, dans la lecture de *l'Histoire de France*, de Bainville.

Je revois le pays des boues. Le temps est à la tornade, à la violence ; l'avion vole bas, se faufilant entre les épais rouleaux noirs des nuages, David adroit et plein d'astuce parmi ces lourds Goliath.

Arrêt à Robertsfield pour un *american luncheon* fait de viandes, de fer-blanc et d'entremets en chewing gum servi dans une case étouffante. Sur la véranda, une *party* d'Américains se réjouit à coups de whisky et de chants alternés. Une soudaine tornade, bousculant sous ses abats

d'eau la mince couverture de la véranda, inonde les convives qui, dopés par cette douche rafraîchissante, boivent et chantent de plus belle.

Toujours dans les tornades, nous volons à cinq cents mètres au-dessus des côtes du Libéria. La plage étroite dessine sa ligne blanche entre d'épaisses palmeraies et les champs violets de la mer. Au loin, vers l'Est, le mont Bomi qui fait figure de montagne d'altitude avec ses cinq cent soixante-dix mètres.

Dire que Monrovia, vue du haut des airs, a l'aspect d'une capitale, est difficile à avancer. J'aperçois sur le flanc d'une presqu'île une vilaine bourgade d'où n'émergent pas le moindre palais présidentiel ni le moindre de ces bâtiments à visage ministériel qui donnent à toutes les capitales du monde leurs traits de villes capitales. Le nez à mon hublot, je songe à ce que seront les capitales des républiques noires en gestation au sein de l'O.N.U. En peu de temps, elles ne seront plus que l'ombre des grandes cités léguées par les Européens : égouts engorgés, chaussées défoncées, les reliefs ménagers livrés à la fantaisie du vent et du soleil... Les noirs sont trop indifférents (et je songe à *l'Indifférent* de Watteau) pour faire de bons égoutiers, agents-voyers ou boueurs.

De ma lucarne, je découvre, séparés l'un de l'autre par cinquante, soixante kilomètres de forêt côtière, surtout aux embouchures des rivières, de charmants villages libériens où il semble que la vie soit douce : River Cess, par exemple, sur l'estuaire du fleuve Cestos ou Sangwin sur celui du Sangwin. Les cases sont spacieuses, dans un décor de cocotiers et de papayers ; les femmes en pagnes de couleurs vives pilent le manioc ; les enfants nus et d'un joli bronze poussé au noir trottinent autour d'elles.

A dix-huit heures, arrivée à l'aéroport de Grand-Bassam dans les torrents d'eau, les tourbillons et les éclairs d'une furieuse tornade.

Retrouvé avec bonheur Abidjan, sa lagune, la terrasse de mon appartement, le parfum des ylang-ylang, l'accueil si cordial du gouverneur et de madame Péchoux. Dans les ors rouges du soleil couchant, glissent les pirogues. Dans l'une d'elles, des noirs font un chœur en s'accompagnant de frappements de mains sur les flancs de la barque. Les tourterelles dans les bambous soupirent leurs « poupou... poupoupoupou... poupou... poupoupoupou... » Les piroguiers chantent au même rythme : c'est un rythme de la nature. Sur la forêt, les orages passent leurs noires colères. Abidjan, escale de mon cœur.

7 *novembre. En avion.* — Levé à quatre heures.

Le gouverneur, avec l'ancien gouverneur général Barthe, m'accompagne à Grand-Bassam. Il fait nuit ; l'air est parfumé de rosée forestière.

Envol à six heures vers Lomé. Tout de suite au-dessus de la Côte de l'Or, de ce Gold Coast dont l'or véritable est le cacao (quoique les mines d'Obouasi donnent leur quinze à vingt mille kilos d'or bon an mal an). Près de deux millions de quintaux annuels de poudre à chocolat. Mais

l'avion ne me présente que de la forêt, une forêt en terrain accidenté, mamelonné, dont les sommets chevelus sortent d'une mer de brouillard.

A huit heures, pause à Accra, capitale, pour le breakfast. Tout est de bonne tradition anglaise en cet *airport*, les œufs au *bacon*, la marmelade d'oranges, les toasts, le thé, l'ampleur des fauteuils, le service des *boys*, l'ennui qui suinte des murs. Je demande, naturellement, une tasse de chocolat : pas de chocolat. Bien la peine de me trouver au pays qu'on m'affirme être le plus grand producteur de cacao du monde!

Accra, ville en quadrillage, en tôle ondulée, avec essais de pauvres jardins maigrichons, au milieu d'une savane sèche, où n'apparaît pas un arbre, pas un buisson. Une ville de désespoir. D'ailleurs, une ville où les noirs (ils sont soixante-quinze mille) se sont plusieurs fois soulevés. Quadrillage et tôle ondulée, rien de tel pour heurter la sensibilité des noirs.

Trois quarts d'heure plus tard, nous survolons les splendides cocoteraies du Togo et atterrissons à Lomé.

Lomé. — Reçu par le haut-commissaire Cédile, qui me donne tout de suite l'impression d'un homme qui sait ce qu'il veut et ce qu'il fait. Le palais, ancienne demeure du gouverneur allemand, est enveloppé d'un jardin ravissant où Cédile arrive à faire fleurir des roses. Un homme qui réussit ce miracle sous le climat du Togo doit pouvoir tout oser dans d'autres entreprises. De gros badamiers au feuillage épais ombragent les abords du palais ; à leurs branches sont accrochées des légions de grandes chauves-souris roussettes qui pendent parmi les feuilles comme des loques noires et ne cessent de jacasser dans un langage semblable à celui des pies.

Je flâne dans la charmante ville de Lomé, à laquelle, en trente ans, la France a donné la note de grâce et d'élégance qu'elle met partout (sauf à Dakar) où elle apporte sa civilisation. J'arrive à la forêt de cocotiers qui borde l'Océan. Sur le chemin d'Anecho, les cases se succèdent peuplées de Togolais couleur d'encre de Chine, de Togolaises à visage plat, assez épaisses de formes. Les hommes sont des pêcheurs dont je ne me lasse pas d'admirer l'aisance. Les femmes récoltent à terre et entassent les noix de coco. Quand je m'informais auprès des botanistes de Yopodoumé du genre de végétal qu'étaient les cocotiers, ils me répondaient que ces palmiers appartenaient à la tribu des cocoïnées-eucocoïnées. Se promener dans des futaies de cocoïnées! Sveltesse de ces troncs dont certains s'élèvent à plus de vingt mètres. Les cocotiers sont les girafes du monde végétal.

A Anecho, où je me suis rendu pour le plaisir de me mêler à la foule du marché, j'ai été déçu par la rareté des beaux types et surtout par le petit nombre de jolies marchandes de poissons (je me rappelle les jeunes et ravissantes poissardes de Dagana, de Bamako). Ce n'est pas un des moindres charmes de l'Afrique noire que l'extrême variété des types humains : il y a toujours une surprise au tournant de la piste ethnique.

8 *novembre. Palimé-Atakpamé.* — Quitté Lomé ce matin dès l'aurore pour gagner vers le nord du Togo la région d'Atakpamé. J'ai pour compagnons deux hommes à qui rien de ce qui est togolais n'est étranger : le directeur Bonnet et le Guadeloupéen Demonio.

Nous nous dirigeons vers Agou par une route étroite et sableuse, qui file son ruban poussiéreux entre de vertes parois, tantôt d'herbe-à-éléphant (forte graminée de deux à trois mètres de haut), tantôt d'arbustes à fleurs jaunes qui fouettent les flancs de la voiture et jettent sur nos genoux des pluies de pétales d'or. Le long de la piste, file presque ininterrompue de femmes portant sur la tête de lourdes charges de bois, de racines de manioc et, dans d'élégants emballages de feuilles de bananiers, des ignames, des piments, du mil. C'est la vie de la piste ; c'est la bougeotte des noirs. Il y a toujours un marché quelque part dans la brousse qui offre prétexte à commercer, à tenir des palabres.

Apparaît une chaîne de montagnes à l'Ouest : ce sont les hauteurs qui séparent le Togo français du Togo britannique. En avant, solitaire au milieu des nappes de graminées, la montagne d'Agou. Demonio me nomme les accidents de terrain, les plantes, la race des populations qui nous saluent au passage. Il est Guadeloupéen jusqu'à sembler ne pas l'être pour de bon. Gentils ces Antillais, gentils par nature et gentils par désir de plaire ; on ne peut souhaiter plus agréables compagnons de route.

Après Palimé, pullulante bourgade noire où l'instituteur blanc et sa femme nous servent une succulente collation à la fortune du pot, nous abordons la chaîne des hauteurs de Kouma et de Daye par les gorges de la rivière T'si. C'est la route de Dafo vers le Togo britannique et nous la suivrons jusqu'au pont-frontière de Kamé-Tonou. Si belle que j'en suis essoufflé d'enthousiasme. Sans rien de commun avec les rivières encaissées de l'Europe qui s'évertuent entre des parois rocheuses, la T'si mène sa course bondissante dans des abîmes de fougères, des croulements de lataniers et de calladiums, des hérissements de fromagers gigantesques. Des tentures de bégonias roses recouvrent les rochers, pendent dans le vide comme les brocarts que les Espagnols jettent sur leurs balcons les jours de procession. Notre voiture avance mètre par mètre dans ce chaos de roches, de racines et de plantes. Par endroits, nous devons nous frayer un chemin à travers des vols de papillons si denses qu'ils nous cachent la vue : papillons de ton fauve, d'autres noirs à raies bleues, à bandes rouges, toute la papillonnerie papillonnante d'un paradis des papillons. Les noirs rencontrés sont coiffés de feutres tyroliens, de vieux chapeaux de drap gris vert et coniques de forme qui datent du temps des Allemands ; ils nous saluent avec une obséquiosité craintive datant, elle aussi, du temps des Allemands.

A Kamé-Tonou, dans un décor d'eau courante, de palmiers, de lianes, d'arbres géants, nous sommes salués par les douaniers et policiers noirs de la frontière britannique. Désespérant de trouver une douane,

des feuilles de déclaration, un registre de police en ce lieu de beauté et de voluptueux abandon.

Nous reprenons la route vers le Nord. Rencontre de la cascade de Kpimé, tentures d'eau, poudre d'eau tombant avec grâce de cent mètres de hauteur pour atteindre un merveilleux fouillis de bégonias roses, de lianes, d'apocynées aux lourdes fleurs de cire blanche, où des singes font parfois sur les cordes des lianes des jeux de funambules, où nous devons reculer devant une armée de fourmis soudain lancée à l'attaque du sentier qui nous a amenés dans leur espace vital, où nous devons écarter des mains la nuée de papillons bleus qui nous enveloppe et où finalement apparaît un noir, les reins ceinturés d'une peau de léopard, s'appuyant sur sa lance comme un roi sur son sceptre, nous saluant avec la meilleure grâce : le dieu des bois et des eaux.

9 *novembre. Atakpamé.* — Logé dans la « case du gouverneur », au flanc d'une colline verdoyante où, grâce à l'altitude (375 mètres), je passe la première bonne nuit de mon voyage en Afrique. Très dispos ce matin, prêt à escalader tous les monts du Togo.

Assis sur une marche du seuil, j'assiste au va-et-vient d'une corvée de prisonniers — beaux noirs de la race éwé — montrant au dos de leur blouson bleu les lettres P.A., qui signifient probablement Prison d'Atakpamé. Ils portent sur la tête un jerricane qu'ils emplissent d'eau à une citerne voisine et qu'ils vont déverser dans le réservoir qui alimente la maison de Frémolle, commandant de cercle. Un tirailleur les suit, l'arme à la main. Je songe à cette fatalité qui veut qu'il y ait une certaine moyenne de délinquants à Atakpamé, car sans eux comment s'emplirait chaque matin la baignoire du commandant ?

Très bien, ce commandant, de la race des jeunes chefs que je rencontre un peu partout sur mes chemins. Il vit seul ici avec sa femme, ses deux garçons et une poignée d'Européens, au milieu des trente mille noirs de la localité. Il bâtit, il plante, il fait des routes, il assainit, il sourit, il se fâche, il agit.

Assisté à l'assaut de la maison du commandant par une armée de manians. Venue de la brousse voisine, une multitude de fourmis brunes s'est soudain dirigée en trois colonnes sur trois points apparemment faibles du front attaqué. Un des enfants du commandant s'en aperçoit, alerte un tirailleur qui accourt avec des brandons enflammés, attaque par le feu les forces ennemies dont la masse cherche à passer outre avec une bravoure qu'on n'observerait pas chez des hommes pris sous le jet de liquides enflammés. Des centaines de cadavres jonchent le champ de bataille et qu'enjambent les survivantes dans un élan tel que beaucoup atteignent les abords de la maison, y pénètrent en force et sont suivies de tout ce qui a échappé à l'ennemi.

A onze heures, je suis reçu en audience par le « roi » d'Atakpamé. Atchikiti Abassan est le chef indigène de la ville. Lorsque j'arrive à sa résidence,

les personnages de sa suite m'attendent sur le seuil : il sont tous vêtus de longs boubous blancs et coiffés d'une calotte blanche qui fait ressortir le noir de leur visage. La résidence royale est une sorte de village à l'intérieur de la cité : cases de pisé à couverture de palmes ou de tôle ondulée où habitent les femmes d'Atchikiti, d'autres cases pour les serviteurs, les artisans, les poulets.

On m'introduit dans la salle des audiences : c'est une petite pièce rectangulaire, au sol de terre battue et dont les murs sont ornés d'un portrait en chromo du président Lebrun, de quelques vues coloriées du paquebot *Normandie*, de la Tour Eiffel, d'un feu d'artifice de 14 juillet, symboles de la puissance de la France tutélaire.

Paraît le roi. C'est un grand vieillard vêtu d'un boubou blanc qui, vu l'épaisseur du vêtement, recouvre plusieurs autres boubous ; il s'appuie sur une haute canne et il ne manquerait pas d'allure si, pour m'honorer, il ne s'était coiffé d'une charlotte, comme en portaient les grands-mères du temps de la reine Hortense, avec bavolet couvrant drôlement la nuque de ce vieux monsieur noir. Il me prie de m'asseoir, s'assied auprès de moi et, s'exprimant en langue éwé, me demande des nouvelles de ma santé (le tout traduit par un de ses neveux). Des serviteurs apportent une bouteille de champagne, la secouant fortement avant d'en faire sauter le bouchon, manière de tirer le canon en l'honneur de l'hôte blanc, et du coup répandent la moitié du mousseux sur les personnages de la cour, qui paraissent fort sensibles à cette marque d'amitié de leur souverain. Nous levons nos verres, moi à la prospérité d'Atakpamé, lui à je ne sais quoi (car l'interprète invente visiblement tout ce qu'il me rapporte) et une seconde bouteille est débouchée. Atchikiti, avant de se lever et de prendre congé de moi, fait apporter une machine à écrire avec laquelle, sous sa dictée, le neveu tape une déclaration d'amitié que le roi signe de l'empreinte de son pouce préalablement enduit d'encre grasse : champagne, machine à écrire, voilà un « rôi nègre » très moderne. Toutefois, il y a la charlotte à bavolet...

Regagné Lomé par la route de Nuatja et d'Agbelouvé ; traversé de nombreux villages éwé et cabré, au milieu des clameurs des enfants. Les femmes, laides, fument la pipe et, sans marquer la moindre attention à notre passage, jettent de longs jets de salive jaune devant elles. Les hommes, surtout les Cabré, sont apathiques et, quand nous circulons entre les cases escortés d'une cohorte d'enfants, demeurent assis dans la poussière et affectent une parfaite indifférence à notre venue. « Influence de la propagande de l'O.N.U. dans les territoires sous tutelle », me dit-on.

10 *novembre. En avion.* — Retrouvé avec délices le frais repos de l'avion. Pas pour longtemps, hélas ! De Lomé à Cotonou, cent vingt-cinq kilomètres. Le passage du Togo au Dahomey n'offre rien de marquant : c'est, le long du rivage, l'ourlet blanc de la barre et la nappe verte des palmeraies.

Porto-Novo. — Dahomey de mon enfance! Béhanzin, le général Dodds, les Amazones, la prise d'Abomey... Ces récits qui enflammaient nos imaginations de collégiens, comme ils me reviennent à l'esprit au moment où, descendant d'avion, je foule le sol de l'ancien royaume du Danhomé!

Dahomey, pays des dieux de sang, des égorgements rituels, oui..., mais pour l'instant je me trouve à Cotonou, ville de comptoirs où en étalage s'offrent aux dames éwé les parfums des couturiers parisiens, signe à quoi je reconnais que ces petites-filles des épouses égorgées sur la tombe des époux sont peu enclines à suivre l'exemple de leurs grand-mères.

Happé par les officiels qui me mènent à Porto-Novo, capitale administrative du Dahomey, par une autoroute d'une vingtaine de kilomètres.

Porto-Novo, aux belles avenues ombragées de manguiers, de badamiers, de ficus ; un peu le Versailles du Dahomey, dont Cotonou serait le Paris en miniature, cela va de soi ; un air de grandeur et d'abandon au bord d'une dormante lagune envahie de papyrus ; charme des lourdes verdures au sol où glissent les serpents ; des badamiers où claquettent les chauves-souris roussettes. Je loge dans le délicieux pavillon des hôtes du gouverneur ; de la véranda où j'écris ces lignes, je découvre la masse verdoyante des jardins assommés sous le poids d'un ciel de plomb, prostrés dans les vapeurs de la chaleur lagunaire.

11 *novembre. Abomey.* — Dès le matin, comme en France, cérémonies du 11 novembre, défilés de tirailleurs dahoméens, de chars d'assaut, de canons, de vétérans à drapeaux. A Cotonou, précédées de leurs monitrices noires, les écolières éwé, jambes noires, jupettes blanches, bras noirs, blouses blanches, tête noire, font, au pas cadencé, une fresque mouvante se détachant sur l'écume argentée de la barre océane.

A Porto-Novo, les anciens combattants (tous noirs) n'ont pas laissé échapper l'occasion de m'offrir un vin d'honneur dans une case étroite, où ils m'étouffent sous leurs enthousiasmes patriotiques ; je leur fais une harangue à laquelle ils répondent par un véhément *Chant des Allobroges*, dont les paroles ont été mises en accord avec les origines dahoméennes de ceux qui les chantent.

Non, l'Union française n'est pas un vain mot : cette petite cérémonie et celles qui l'ont précédée font très « pompiers de Nanterre », très « *En r'venant d'la revue, j'avais mon pompon* ». A cinq degrés de l'équateur et dans l'étouffoir des palmeraies de la Côte des Esclaves, on ne saurait trouver meilleure preuve de la réussite de la politique d'assimilation.

Après le déjeuner où j'ai avec les députés et conseillers noirs du Dahomey de féconds échanges d'idées que j'espère bien reprendre les jours prochains, je saute dans la voiture qui va me mener à Abomey, par la route d'Allada.

Route sans histoire pendant cent vingt-cinq kilomètres, filant, étroite, poussiéreuse et chaotique, entre des champs de maïs et de mil, des plan-

tations de palmiers à huile, des villages de terre rouge à toits de chaume ; de temps en temps, de très hauts fromagers survivants de la forêt primitive. Devant chaque groupe de cases, petit toit de chaume porté sur quatre pieux et sous lequel une masse de terre rouge, à vague forme humaine, figure le fétiche protecteur du village. Souvent de petits fétiches sculptés dans le bois entourent ce poussah ; ils diffèrent peu des saints locaux naguère honorés dans les campagnes françaises.

Aux abords d'Abomey, campagne cultivée avec un soin presque méticuleux. La piste zigzague à travers des palmeraies dont le sous-bois est tout entier livré à la culture des haricots. Inattendu, le haricot au royaume de Béhanzin! Il est pourtant très recherché des noirs et l'emporte ici sur le manioc. Avec cette manie que nous avons de la couleur locale, je suis presque vexé de trouver ces champs de soissons aux portes de la sanglante capitale des Béhanzin.

Abomey, une ville faite de villages. C'est bien la ville du sang : tout y est rouge, cases, poussière, et surtout les hauts murs de pisé qui entourent le palais des Béhanzin. Trente mille noirs, dix-sept blancs. Cité aux cent détours, creusée de ruelles en chicane, mystérieuse, grouillante d'une humanité dont l'air grave et l'aspect recueilli font contraste avec l'animation des peuples noirs que j'ai jusqu'à présent visités.

Je suis dans la ville sainte d'un peuple très religieux, imprégné du souvenir des rois qui, pendant trois siècles, ont mené ici une existence de sang : sang de la guerre, sang des sacrifices humains, sang des exécutions. Cette rage de sang a disparu avec le dernier Béhanzin. Et pourtant, est-ce à cause du rouge des murailles et du rouge des cases, est-ce plutôt à cause de ce passé récent dont mon enfance a connu le récit? il me semble respirer autour des ruines du palais Béhanzin l'odeur du sang fraîchement répandu.

12 *novembre. Abomey.* — Réveil au doux et triste roucoulement des tourterelles. Il n'y a pas de fraîcheur matinale en Afrique tropicale. A sept heures, il fait chaud comme à midi, comme le soir à l'heure où il faut se glisser sous la moustiquaire.

Passé de longs instants dans les ruines du palais des rois, dans ce qui fut le Louvre des descendants du roi Dako. Rien ne m'ennuie plus que les ruines ; celles-ci m'eussent laissé indifférent si je n'avais vu apparaître soudain, au milieu de ce qui fut la cour d'honneur, un vieillard d'une grande distinction qui, lentement et dignement, s'avançait vers moi pour me saluer. C'était le prince Sagbadjou, seul frère survivant du dernier roi Béhanzin, portant le double titre de « Gardien de la Tradition des Rois » et de « Gardien des Tombeaux ».

Par interprète, nous échangeâmes des propos. Je lui parlai du sacrifice des épouses sur la tombe des rois défunts et lui demandai d'un ton de respect mêlé de discrétion s'il ne jugeait pas que le nombre de femmes

égorgées ou enterrées vives à l'occasion des funérailles du roi son père était excessif.

— Songez, prince, lui dis-je, que trois cents épouses de Sa Majesté le roi votre père eurent la gorge tranchée et que quarante furent enterrées vivantes dans cet enclos que nous voyons ici envahi par les herbes folles. C'est beaucoup.

— Le roi mon père, me dit-il, avait trois mille femmes. Ce que vous appelez beaucoup n'est qu'une faible partie de ces épouses qui, soyez-en sûr, désiraient toutes accompagner le roi dans l'autre vie pour continuer de le servir.

— Oui, évidemment, murmurai-je, 10 p. 100, ce n'est pas énorme...

Nous visitâmes ensuite une sorte de musée Béhanzin installé dans une salle de l'ancien palais remise en état. Ravissante collection de petits autels appelés *assen*, d'une extrême diversité de motifs animaux et végétaux (on les inondait du sang des victimes humaines); trônes royaux à quatre pieds posés sur quatre crânes d'ennemis vaincus ; chasse-mouches faits, eux aussi, de crânes humains ; ensemble assez « Cabaret du Néant » ; mais ici c'est pour de bon.

Après quoi, pour oublier ces crânes et ce sang, visite à Hountondgi, chef du quartier des artisans du cuivre. Dans sa case, on se meut dans un monde de petits personnages graciles, gracieux, fondus à cire perdue, piroguiers, porteurs de tipoyes, acrobates, jongleurs, qui sont bien la marque de la très particulière civilisation des noirs du Dahomey. J'acquiers, entre autres objets, une Amazone portant sur le dos le cadavre décapité d'un ennemi abattu, la tête pendant à la ceinture de la guerrière. Impossible décidément de se dégager de l'obsession des crânes et du sang dans cette ville rouge.

13 *novembre. Adjohon.* — Quitté Porto-Novo de bonne heure pour passer la journée chez Biasini, chef de la subdivision d'Adjohon. En cours de route, visité la nouvelle usine à huile de palme d'Avrankou ; elle gâte l'admirable paysage de la palmeraie, mais que faire pour empêcher l'utile de l'emporter sur l'agréable ?

Nulle palmeraie de nulle des oasis du Sud-Algérien ne peut rivaliser avec celle du Bas-Dahomey. Ce serait le jardin d'Allah s'il n'était peuplé de fétiches.

Traversé de nombreux villages d'une parfaite propreté, toujours sous la protection de petits dieux de terre ou de bois assemblés à l'abri d'un couvert de palmes. Les hommes sont francs d'allure, sains d'aspect, d'un abord cordial ; les femmes, dont beaucoup sont jolies, fument la pipe, font de longs jets de salive pour marquer leur aisance dans l'art de fumer et cultivent avec soin le manioc et le haricot sous les palmiers des plantations.

Biasini, qui m'accompagne, joue au milieu de ce peuple aimable le rôle de conseiller, d'organisateur et d'ami. Et d'abord, il a donné des

soins particuliers aux routes ; celles que nous suivons glissent, poudrées de rouge, entre deux bordures de citronnelle ; tous les cinquante mètres, une grosse pierre blanchie à la chaux borne la chaussée. Ces larges voies sont si élégantes qu'on s'attend qu'elles soient râtissées comme les allées d'un parc d'agrément.

Après trente kilomètres de ravissement, nous arrivons à la résidence de Biasini, belle case assise à l'ombre des badamiers et des iroko, sur la rive gauche de l'Ouémé ; le parfum sucré des frangipaniers nous accueille. Tout est amical à l'homme en ce lieu perdu de la France d'outre-mer ; les habitants sont affables, souriants ; de jolis enfants nous entourent et, parmi eux, des petites filles portant déjà sur la tête de lourds fardeaux, mais rieuses sous le poids des calebasses d'eau qu'elles sont allées emplir au fleuve. On sent ici que le peuple a confiance en son chef : il veille à l'exécution des mesures sanitaires, rend la justice, s'assure que le prix de vente des fruits à huile ne tombe pas au-dessous du cours raisonnable fixé par l'Administration. Bref, il représente l'ordre et la prospérité.

En fin de journée, gagné Cotonou où je parle devant un public mêlé de blancs et de noirs merveilleusement réceptif.

14 *novembre. En avion.* — Quitté Cotonou pour Douala ce matin à onze heures. Dans l'avion se trouve le Dahoméen Hazoumé, conseiller de l'Union française. A l'escale de Lagos, en Nigéria, nous déjeunons ensemble au restaurant très britannique de l'airport. Hazoumé tout bon sens, bonhomie, bonne humeur, bonne santé et, autant que j'en peux juger, toute bonne volonté quand il s'agit de pratiquer la politique d'assimilation. Il me quitte à Lagos pour monter dans l'avion de Paris.

Je survole, sur plus de huit cents kilomètres, une sorte de géhenne des eaux et des boues, une terre pourrie, bourbeuse, vaseuse, fangeuse, où ne saurait se poser nul pied humain, où ne pourrait se mouvoir nulle pirogue.

Des tornades se succèdent, torrents d'eau sur cette noyade universelle. L'avion plonge, se hisse, retombe ; toute cette danse, où le vertical l'emporte sur l'horizontal, s'accomplit au-dessus d'un tapis de plantes aquatiques où grouillent le crocodile, l'hippopotame et le moustique. Par-ci par-là, sur d'étroits îlots, des cases. Vivre là, respirer ça, ne connaître que ça!...

Telles m'apparaissent les bouches du Niger. Curieux, ce fleuve qui, au lieu de se jeter franchement à la mer, hésite, se disperse en bras innombrables, étalant son delta en une monstrueuse éclaboussure de vingt-cinq mille kilomètres carrés, charriant vers l'Océan la gadoue ramassée sur quatre mille kilomètres d'Afrique noire.

Et voici qu'apparaît, sombre, mauvais, enveloppé de nuées sulfureuses, le mont Cameroun, jailli de l'Océan jusqu'à quatre mille mètres de hauteur.

Douala. — A peine le temps de prendre pied sur le sol du Cameroun, de saluer la générale Leclerc venue à Douala avec deux de ses enfants pour inaugurer une statue de son mari, de dîner chez Muller, entrepreneur de routes, et de voir s'abattre dans mon assiette d'énormes coléoptères *Rhinocéros* attirés par les lumières ; à peine le loisir de goûter le bain de chaleur dans lequel l'arrivée à terre m'a soudain plongé, qu'il me faut gagner le train qui, faute d'avion, me mènera à Yaoundé où l'on m'attend pour demain.

Dure existence que celle d'orateur volant!

15 *novembre. Dans le train.* — Parti hier soir à neuf heures dans les violences tumultueuses d'une tornade. Petit train colonial, où s'entassent des noirs tapageurs. A partir de six heures, le jour commence à descendre sur la forêt. Comme le train avance par longs moments au pas d'un homme, j'ai tout le temps de botaniser, de quitter mon compartiment pour cueillir telle plante qui me semble curieuse, de lever le nez vers les géants de la solitude verte. Parasoliers de toute beauté, fromagers hauts de cinquante mètres, fouillis de feuillages fougueux. Et ce parfum de serre chaude décuplé par l'authenticité ; la jungle ruisselle de la sueur des feuilles. Je rafraîchis mes bras à cette rosée bienfaisante. Sur la branche d'un arbuste, un caméléon me regarde de ses yeux divergents ; il est d'un vert doré, je voudrais le mettre en colère pour le faire passer au noir, mais il reste indifférent aux petites tapes que je lui donne sur le dos avec une badine ; d'ailleurs, la locomotive du train m'appelle et je regagne mon tortillard.

Arrivé à Yaoundé à onze heures, après quatorze heures de trajet pour franchir deux cent quatre-vingts kilomètres.

Yaoundé. — Paysage de montagnes forestières. Ville de verdure à sept cent cinquante mètres d'altitude, sur les deux pentes d'un ravin. Il y tonne, il y pleut, il y fait grand désordre de vent. La charmante case où je loge est enveloppée de frangipaniers dont les fleurs ont été jetées sur le sol par la fureur de la tornade : je pénètre dans ma demeure sur un tapis de frangipane.

Sans perdre un instant, je pars pour la forêt dans le pick-up[1] de Binon, directeur de l'Enseignement du Cameroun. Escaladé de rudes pistes dans la direction de Makak. Une nouvelle tornade attaque à feu et à eau les hauteurs qui nous environnent. Quelle beauté! Quelle puissance dans le vacarme et la fulguration! Depuis la Côte d'Ivoire, je ne sors d'un orage que pour entrer dans un autre ; me voilà comblé : j'ai toujours préféré un bel orage à un bel opéra. Dès que les masses d'eau ont cessé de s'abattre sur ce point de la terre, je me donne à la splendeur du moment, à l'apaisement charnel de la forêt : on dirait qu'après l'assaut de la tor-

1. Camionnette américaine.

nade, la nature se reprend, retrouve ses esprits, se refait une beauté. Des écharpes de brouillard se déchirent aux hautes branches des parasoliers et des acajous. Les touracos reprennent leurs cris désespérés qui font écho dans les ravins.

Dans l'épaisseur de la verdure, je vois monter des fumées bleues : ce sont les toits des cases ewondo qui laissent passer à travers leurs nattes de palmiers la fumée du foyer sur lequel les femmes préparent le repas du soir. Les Ewondo que je rencontre sur la piste n'ont ni le maintien superbe des noirs du Soudan, ni la souple grâce des gens de la Guinée, ni même — à défaut de beauté — l'affabilité des Dahoméens ; vêtus de loques européennes, coiffés de feutres crasseux qui datent du temps de la colonisation allemande, ils ont le visage fermé, ils saluent le blanc avec crainte ou hostilité ; leurs femmes sont généralement laides, habillées de misérables cotonnades couleur de crasse.

16 *novembre. Yaoundé.* — Pendant toute la nuit le ciel a grondé ; les éclairs traversaient de leur froide lumière le tulle de ma moustiquaire. Les jeux de la foudre étaient par moment si fantasques que je courais à la véranda pour ne rien perdre de leur extravagance.

Erré le matin sur les pentes de la ville, quartier résidentiel et quartier commercial (autant dire quartier grec). Désolé de la laideur des noirs, des Ewondo comme des Basa. Heureux, au contraire, de rencontrer parmi les blancs des gaillards fort sympathiques : hommes de la forêt, habitués à la vie dure, types de trappeurs, bottés, dépoitraillés, menant au milieu des giclades de la boue leur pick-up aux ailes cabossées. Ai déjeuné dans un restaurant où ils fréquentent. Ils arrivent là coiffés d'un large feutre style Far-West ou d'un casque bossué, s'accoudent au comptoir du bar, avalent le whisky à larges rasades, parlent haut, tutoient tout le monde et jouent aux dés le règlement de la tournée apéritive.

Visites, entre deux dégringolades de pluie, à des marchands grecs, heureux de leur parler de leur pays que j'aime, au directeur des Eaux et Forêts Grandclément que j'accable de questions sur la forêt camerounaise. La forêt est en recul à cause des feux de brousse et des feux de défrichement ; subsistent quelques îlots de forêt datant du tertiaire (dans les trente millions d'années), le reste est forêt secondaire. Arbres exploités : le bongossi pour la charpente, le fromager et le parasolier pour la pâte à papier (projet), le fraké, l'ilomba et l'abel pour le bois déroulé. Le cacao (quarante mille tonnes annuelles) est exploité uniquement par les noirs. Pendant cette conversation, nouvelle tornade d'une telle violence qu'il me faut attendre une demi-heure pour sauter jusqu'à ma voiture stationnée à vingt mètres de là.

Très intéressant entretien avec Binon sur le parler « petit-nègre ». Ici c'est le *pidgin*. Le *pidgin* tend à prendre la place des langues locales. Pour Binon, il y aura bientôt en Afrique noire une langue *pidgin*, contrefaçon du français, comme il y a en France une langue française, contre-

façon du latin. Le *pidgin* en est au stade où était le français au moment du Serment de Strasbourg.

Le soir, grosse difficulté pour le public et pour moi-même à nous rendre au Cercle des Officiers où je dois parler : la route a été emportée par les eaux.

17 *novembre. Yaoundé.* — On me dit que les scènes de nécrophagie seraient fréquentes chez les noirs du Cameroun et à Yaoundé même. Les enfants morts en bas-âge seraient habituellement mangés par les membres de la famille. On ne sait au juste ce que les noirs font de leurs morts : il n'y a pas de cimetières et ce n'est pas la coutume, comme en d'autres régions, d'enterrer les morts dans le sol même de la case ; seuls, les chefs sont ensevelis devant l'entrée de leur case.

Je note la fièvre qui règne à Yaoundé, où les responsables du « territoire sous tutelle » attendent la visite d'une mission de l'O.N.U. Nettoyage de la voirie, astiquage des écoles, remise en état des voies d'accès liquéfiées par les tornades et surtout ceci, qui est très Potemkine : face à la sortie de l'aérodrome s'élèvent quatre cases vermineuses et délabrées habitées par les Basa ; une section de gardes noirs construit en hâte des cases neuves derrière celles-là, qui seront démolies demain avant l'arrivée des O.N.U. et remplacées par des branches d'arbres simulant un riant décor. En somme, la France (ou ceux qui la représentent ici) tremble de déplaire à des investigateurs venus de Lake Success et qui sont un Irakien, chef de la mission, un Chinois, un Mexicain et un Belge.

Regagné Douala en avion.

18 *novembre. Douala.* — Le boy lève les panneaux des volets de la case où je loge. C'est la case Blin, sur la rive gauche du fleuve Wouri. Dès l'aurore — une aurore gris de plomb — règne une lourde et humide chaleur. J'aperçois, perdue dans la brume, la masse énorme du mont Cameroun. Curieux que le nom portugais des crevettes — *camarones* — ait été donné à ce lieu du monde, tragique, livré nuit et jour aux tam-tams du tonnerre, royaume de la filariose et de la bilieuse hématurique, jardin des moustiques maringouins et des lézards margouillats. A mes pieds, les eaux grises du fleuve semblent de la vaseline fondante. Je ruisselle.

Le désir de courir la ville l'emporte sur la sagesse de demeurer inerte dans l'ombre chaude de ma case. Je m'élance. Je veux dire : je me traîne. Douala, ville de chantiers, bien conçue, bien construite, coupée en deux par un ravin : d'un côté, la ville administrative aux beaux jardins, aux verts badamiers noircis de chauves-souris ; de l'autre, la ville du commerce et du plaisir, avec ses boutiques de parfums, de colifichets, ses cinémas, son restaurant des Portiques où chaque jour grand tralala de déjeuners, grand tralala de dîners.

Singulière aventure que l'irruption des blancs dans la vie des noirs! (Attention! je prends le ton de M. Prudhomme : c'est la chaleur qui

me fatigue.) Pendant que je déjeune dans la vaste salle des Portiques, où je suis entouré des soins des maîtres d'hôtel et des boys, où la radio vaporise une musique douce, où le prince noir Douala Bell fait son entrée en compagnie de sa nouvelle épouse — une Foulbé d'une extrême beauté — pendant que la buée enveloppe le verre où je bois un Pouilly glacé, que le boy écarte les arêtes du poisson qu'il s'apprête à me servir, pendant ce temps, à quelque distance de Douala, les Pygmées d'Ebolova, dans les ténèbres de la forêt, font un repas de termites crus et de chenilles grillées, les Ewondo de Yaoundé dévorent peut-être en famille l'enfant que la mort vient de rendre comestible.

Je n'irai pas le crier sur la grand'place de Douala, mais je le confierai à mon petit carnet de route : « Que fais-je ici ? Quel air dois-je avoir devant mon verre de Pouilly et mon poisson sauce Pompadour quand la coutume est de se régaler de termites crus et de chenilles grillées ? »

Le Pouilly et la fatigue aidant, j'imagine les Pygmées installés en Touraine et mangeant des chenilles sous les yeux des Tourangeaux vaincus. « Quoi ! diraient les Tourangeaux, quels sont ces gens qui viennent nous troubler dans nos chères habitudes ? N'auraient-ils pu rester chez eux à croquer leurs chenilles et nous laisser manger en paix nos rillettes ? »

Je suis recru de fatigue. Cela se voit...

19 *novembre. Douala.* — Passé la journée dans ma case, au bord du Wouri, à m'instruire des gens et des choses du Cameroun. Lectures et conversations.

Tambour parlant. Les Ewondo font grand usage du *nku* sonore, creusé dans le tronc d'un *ebe* ou d'un *mboel*, pour communiquer entre eux d'un village à l'autre. Le tambour est horizontal ; une fente court à sa partie supérieure et dans toute sa longueur ; des deux lèvres, écartées de cinq à six centimètres, celle du côté du batteur donne le son aigu, l'autre le ton grave. Les baguettes de battement sont faites d'une liane appelée *mbong*. En principe, on peut tout dire avec le tambour ; en réalité, les Ewondo emploient plusieurs centaines de phrases conventionnelles. Genre de phrases transmises par le *nku :* « Viens que je te parle ; j'ai le ventre plein de palabres ; marche vite : tes amis sont déjà réunis chez moi. » Ou bien : « Venez peiner au travail des blancs ; allons rencontrer la cruauté ; allons affronter une chose prodigieuse (le travail). »

Les noirs, bien avant Chappe et avant Morse, ont connu l'art d'échanger des propos à travers les espaces.

Une jeune assistante sociale, qui a vécu dans le nord du Cameroun, m'affirme qu'il est d'observation courante que, lorsqu'une mère meurt à la naissance d'un bébé, une vieille femme du village donne le sein au nouveau-né et que le lait vient de lui-même. Un zoologiste de l'Université de Bâle, rencontré à Abidjan, m'avait assuré d'avoir vu le lait revenir à de vieilles femmes du Tanganyika à la suite de l'absorption d'un breuvage préparé par les sorciers.

Le long de la terrasse de ma case s'élève une haie de sensitives. Je me livre sur elles à des expériences qui n'ont d'autre résultat que de m'irriter et de me mettre en eau. Quand je souffle doucement sur un rameau, les feuilles se replient sur elles-mêmes dans un mouvement de défensive ou de dégoût ; quand c'est le vent qui les secoue, les feuilles demeurent bel et bien ouvertes. A l'approche de mon doigt, il y en a qui se ferment avant même que je les aie touchées ; lorsqu'un lourd insecte dans son vol vient à les heurter, elles ne bronchent pas. Explication : l'homme est un être dangereux et répugnant. C'est bien ce qu'ont l'air de penser les lézards margouillats qui se tiennent immobiles devant moi et jettent de temps en temps un coup d'œil moqueur sur mes exercices.

21 *novembre. Douala.* — Belle promenade en forêt jusqu'à la scierie de Yansouki, sur la rivière Dibamba. Attristé au spectacle des grands arbres gisant décapités dans la boue, guettés par les mâchoires des *straddle trucks*, par les dents des scies ; horrible fin pour des géants qui défiaient les siècles et le ciel. Rasséréné par la splendeur des fougères *Lepidosporum* épanouies en touffes énormes, par la beauté d'une ochnacée *(Ouratea calantha)* aux grandes feuilles brillantes, ornée à profusion de fleurs jaune citron. Toujours ces larges papillons noirs rayés de bleu déjà rencontrés en Côte d'Ivoire, au Togo, au Dahomey, et dont je ne me lasse pas d'admirer le vol gracieux et nonchalant.

Seule dans un marigot, une jeune fille se baigne. Ces hautes et lourdes plantes d'eau que balancent les ondes nées de ses mouvements, ces ruissellements de chaude lumière sur son corps de bronze humide font chanter en moi les vers de P.-J. Toulet :

Que je t'aime au temps chaud, la sœur et bientôt mûre
D'un fruit couleur de feu sous la verte ramure.

Le soir, visite aux jeunes élèves noires de l'école de New-Bell, cent cinquante pensionnaires venues des cases enfumées de leur forêt pour s'adapter aux alignements des blancs dortoirs, aux blanches chemises de nuit de l'heure du coucher, aux blancs cahiers sur lesquels tracer les signes de l'écriture latine.

Groupées en chœur, elles me chantent à merveille *l'Alphabet* de Mozart et une *Chanson de la Violette* (fleur qu'elles n'ont jamais vue) *et du Rossignol* (qu'elles n'entendront jamais). Pendant ces ébats musicaux, une brutale tornade s'abat sur Douala et c'est dans les éclats de la foudre que d'une voix émue elles me chantent le vieil air écossais du *Chant des Adieux.*

22 *novembre. En avion.* — Quitté le Cameroun à midi pour le Congo. Quel repos! Quelle détente! La cabine du DC 4 est toute parfumée des senteurs d'un bouquet de splendides gardénias *Kalbrieyeri* que des amis m'ont remis au départ. Comme j'aime ces voyages de fraîcheur au-dessus des étuves du sol!

Bonjour, Pygmées d'Ebolowa dont nous survolons en ce moment la forêt sans clairières! Petits hommes, amis de l'ombre, de la solitude et du silence, nourris de racines, de fruits, de champignons, de termites et parfois d'éléphants (mais alors quelles ripailles dans la carcasse de la bête abattue!), petits hommes furtifs, insaisissables, savez-vous qu'avec quelques Indiens d'Amazonie vous êtes sur terre les derniers représentants des libertés humaines, je veux dire du libre comportement dans la libre nature? Évidemment, vous ne le savez pas. Mais qu'il est agréable de le savoir pour vous! Le jour où vous l'apprendrez, gagnez les plus hautes branches des plus hauts arbres de vos forêts : ce sera plus prudent pour votre bonheur à venir.

A quatorze heures vingt-cinq nous passons l'équateur. L'équipage procède au baptême de la Ligne. Il faudra trouver un autre dieu que Neptune pour présider cette cérémonie à six mille pieds dans les airs : sa barbe de dieu marin, sa couronne, son trident font un curieux effet dans le royaume des altitudes.

En bas, le Gabon. Nous coupons de nombreux affluents de l'Ogooué, larges serpents jaunes traînant leurs anneaux à travers l'interminable forêt. Vers Lastoursville, tout change. La terre prend l'aspect d'une passementerie où des milliers de groupes d'arbres fort espacés dessinent des applications à forme tentaculaire sur un fond de savane herbeuse.

Belle arrivée sur le fleuve Congo : les rapides, le Stanley Pool, Brazzaville perdu dans la verdure, Léopoldville avec son gratte ciel, ses usines, son port, ses bateaux à roues et le quadrillé de ses quartiers indigènes. Par le hublot, avant même d'avoir touché terre, je reconnais la Belgique dans la personne de deux fonctionnaires de l'aéroport, dont les silhouettes dessinent sous le ciel des tropiques de solides buveurs de bière, de fidèles amateurs de lard du Brabant et de beurre des Flandres.

C'est ici que le DC 4 atterrira, faute de piste assez spacieuse pour le recevoir à Brazzaville.

23 *novembre. Brazzaville.* — Réveillé au chant des oiseaux, chants nouveaux plus mélodieux que ceux des oiseaux d'A.-O.F. J'habite une charmante résidence, la case Verdier, au milieu d'un jardin de flamboyants en fleurs, de palmiers, de frangipaniers.

Guidé par Bergeaud, chef des Services d'information, j'ai vite fait de me familiariser avec le fracas des rapides du Congo et leurs vagues tumultueuses, avec les quartiers noirs de Bakongo et de Poto-Poto, dont les populations me séduisent plus par leur gaîté, leur joie de vivre que par leur allure et leur beauté.

L'après-midi, fait le tour du Stanley Pool en vedette. Paysage d'eau incomparable. Rives de roseaux où dorment (d'un œil) les crocodiles. Eaux de nacre argentée où dérivent au fil du lent courant des îles flottantes, royaumes mouvants dont on aimerait être le souverain si l'on ne songeait au sort affreux que leur réservent les rapides. Cormorans en vol

rasant. Délices de se sentir les joues caressées par l'air frais de la course. Sans cesse le matelot noir de proue sonde les fonds au moyen d'une longue perche qu'il manie avec la sombre grâce d'un nautonier du Styx.

24 *novembre. Dans le train Congo-Océan.* — Cette alacrité, cette joie de voir, d'entendre, de sentir, de goûter qui m'avaient soutenu jusqu'au Cameroun à travers les épuisants à-coups d'une randonnée assez extravagante, je les retrouve au Congo où, de nouveau, tout m'intéresse et tout m'enchante.

Me voilà dans le wagon spécial du haut-commissaire en A.-E.F., et roulant vers Pointe-Noire, où j'ignorais hier matin que j'aurais à prendre la parole ce soir. J'écris ces lignes dans un spacieux fumoir, tandis que le Congo-Océan s'en va cahin-caha par monts et par vallées, dans les désordres d'une nature foisonnante d'imprévu. Le boy cuisinier, le boy steward et le boy en chef, en me dérangeant constamment, tentent de justifier leur triple présence dans ce wagon où, que ce soit le haut-commissaire ou moi-même, ils n'ont jamais à servir qu'un seul voyageur.

Il est vrai qu'hier soir, au départ de Brazza, je leur ai offert l'occasion de servir un évêque. Voyant sur le quai de la gare monseigneur Biéchy, évêque du Congo, s'apprêter à monter dans un simple wagon, je l'ai invité à partager ma voiture officielle jusqu'à Kikembo, où il allait visiter ses missions. J'appris bien des choses de ce prélat de la brousse qui, pendant vingt ans, évangélisa les noirs du Nigéria avant de venir au Congo. Le petit train avançait à grands échappements de vapeur, durs efforts de bielles et coups de sifflet. La nuit était venue. A chaque arrêt, une foule de noirs courant le long des wagons acclamaient leur évêque. Dans les ténèbres qu'éclairaient par lueurs les lampes-tempête des employés de gares, nous n'apercevions guère que le blanc de leurs dents et la petite flamme de leurs yeux.

Depuis Kikembo je suis seul. Je me suis levé avec le jour. Le train pousse son effort à travers une forêt ruisselante de rosée, où jouent des cascades sous un dôme de fougères arborescentes, de palmiers et de parasoliers. Sur les pistes faufilées à travers les lianes, j'aperçois des femmes, la pipe à la bouche, avec sur le dos une lourde hotte prenant appui par un lien fixé au front ; courbées sous le poids du fardeau, elles avancent lentement, d'un air exténué. Des oiseaux saluent le retour de la lumière par des chants un peu gras, bien roulés ; des singes font de la voltige dans les branches de hauts kapokiers, se rendant par étapes aériennes vers les bananiers qui leur offriront le repas du matin. Ces bananiers forment, par endroits, de véritables forêts où se blottissent les cases des villages, basses huttes au seuil desquelles picorent de maigres poulets. L'air est fleuri de papillons.

Quand le train s'arrête pour laisser à la locomotive le temps de « faire de la pression », je pénètre tant bien que mal dans les grouillements végétaux que traverse la voie. La belle flore! Verveines grimpantes à fleurs

rouges, ochnacées croulantes de fleurs jaunes, strophantus aux pétales panachés de crème et de cramoisi allongés en fines lanières.

Une odeur de fermentation me monte aux narines, une odeur de terre fiévreuse où se mêlent les effluves de la pourriture végétale et les lourds parfums des mousses rampantes. On devine, se mouvant dans ces ténèbres vertes, tout ce qui n'ose se montrer au grand jour : reptiles, crapauds, caméléons, myriapodes d'enfer, araignées de cauchemar. Caché sous les feuilles des lantanas, l'anophèle aiguise sa trompe à malaria ; le maringouin, son cousin plus menu, prépare une active campagne de piqûres ; le serpent-cracheur, embusqué à la fourche d'une branche, guette l'œil d'une des misérables porteuses de fardeaux pour y envoyer son jet de feu.

Gorges du Niari. Forêt de bambous, de bananiers et de fougères. Cascades. Transparence des eaux. Une liane fleurit en étoiles blanches, une autre en cloches jaunes. Des salsepareilles à feuilles en cœur enlacent avec une grâce amoureuse le tronc des acajous.

Animation puérile des foules noires sur le quai des gares. A M'Vouti, grand marché de bananes : les vendeurs courent le long du train, les uns offrant un régime entier, d'autres un fruit, un seul. Rires, tumultes, taquineries. Les femmes portent des pagnes illustrés de palmiers et de rhinocéros, de soleils, de lions. Une vieille, la pipe à la bouche, est enveloppée d'un pagne couvert d'as de cœur.

A partir de Fourastié, en plein pays du Mayombe, la flore change, devient plus somptueuse, plus lourde. Des lantanas à fleurs couleur de feu, des calladiums au feuillage panaché, énormes, gonflés de vigueur tropicale. Tout semble alourdi d'un trop-plein de santé. Les papillons, paresseusement, planent plutôt qu'ils ne volent. Un bébé sur le dos de sa mère s'attaque à une banane plus grosse que son bras.

Enfin, le paysage se dégage en un système de coteaux herbeux où s'élèvent par milliers des termitières en forme de champignons, hautes à peine d'un demi-mètre : difficile de s'expliquer comment l'ombrelle qui les coiffe tient si bien l'équilibre sur la tige. Un pareil système architectural nécessiterait chez les hommes l'usage du béton armé.

Après dix-neuf heures de trajet, arrivée à Pointe-Noire, où m'accueille l'administrateur-chef Dacosta.

Pointe-Noire. — Découverte de cette ville magnifiquement dessinée, élégamment construite, plantée de flamboyants en plein flamboiement, où Dacosta interdit qu'en aucun cas on emploie la tôle ondulée.

Le soir, conférence dans une salle de cinéma comme nous en avons peu en France : luxe, confort, etc. Public de pionniers, d'ingénieurs, de fonctionnaires.

Parcouru au clair de la lune la plage aux sables blancs bordée de cocotiers, goûté le charme atlantique de cette côte sans requins. A cinq degrés

sud de l'équateur, tant de douceur dans l'air, tant de paix dans les eaux du rivage... Mais, à quelque distance de là, un jeune sergent français vient d'être assommé, piétiné, broyé par un éléphant qu'il avait blessé.

25 *novembre. Pointe-Noire.* — Pointe-Noire, coup d'audace du génie français. Il y a un rythme de Pointe-Noire et ce rythme est donné par Dacosta. On le perçoit dans la démarche des blancs comme des noirs, aux chantiers du port et de la ville, dans l'allure des jeeps et des pick-up sur l'avenue Charles-de-Gaulle, dans le langage même des habitants (au fait, comment appeler les habitants de Pointe-Noire?) Un rythme d'allégresse dans le travail, de confiance dans l'entreprise. Logements ouvriers, logements de la garde, logements des officiers, tout est élégant, confortable dans le solide et le trapu. La gare, genre Deauville, étonne celui qui sait que la brousse se replie sur son mystère à deux pas d'ici; et comment mettre en accord le style béton des magasins et des bureaux du port avec celui tout végétal des cases du Mayombe? Comment concilier les hautes flèches de fer des grues avec les fûts des kapokiers couronnés de flocons?

Il le faut bien. Dacosta s'en tire avec le minimum de dégâts et, si la nature par la beauté l'emporte ici sur les chantiers des hommes, du moins le maître d'œuvre veille-t-il à marquer d'élégance les formes artificielles que lui impose la fatalité du progrès humain.

Brazzaville. — En deux petites heures de DC 3, je refais le trajet que j'ai mis dix-neuf heures à accomplir par le Congo-Océan.

Charme de Brazzaville, ce même charme dont j'ai bu les philtres à Bamako, à Conakry, à Abidjan, à Porto-Novo, partout où la France répand ses grâces coloniales, souvent nonchalantes, parfois exaltantes, toujours marquées du sens des affinités.

Charme, grâce... Ces mots qui reviennent constamment sous ma plume, je les trace sur mon carnet pendant qu'assis au seuil de ma case, j'entends le rire et les chants des noirs se mêler au lointain grondement des rapides comme un défi au malheur, comme une affirmation de la joie de vivre en réponse aux avertissements du destin. Les tourterelles inlassables roucoulent presque à murmure; le serpent du soir se glisse entre les touffes de citronnelle.

Sous la lune, je gagne par la ville noire de Bakongo où tonnent les tam-tams, la case de Gaulle, résidence du secrétaire général Grimald. Un architecte d'un goût jamais en défaut, Errel, a élevé sur la haute rive du fleuve cette demeure que de Gaulle habita aux temps épiques de la France libre. Site, dessin architectural, décoration intérieure, tout est heureux ici. Noirs et blancs sont confondus autour de la table où Grimald nous traite à dîner.

26 *novembre. Brazzaville.* — Journée d'amitié congolaise, qui débuta par une visite à la cathédrale Sainte-Anne du Congo, du style ogival le

plus hardi (c'est celui même des cases « obus » du Logone, et ici l'on retrouve encore Errel) et qui se termina par un dîner sur la rive gauche du Djoué, à l'Auberge Gasconne. Ces Français! Où qu'ils soient, il leur faut un climat culinaire, une atmosphère gastronomique qui leur rappelle le bouquet d'écrevisses et la fricassée de poulet des auberges de France. Au bord du Djoué, nous n'eûmes pas d'écrevisses, mais des crevettes de Pointe-Noire grosses comme des langoustines. L'endroit était idyllique ; la lune brillait à travers les branches d'arbres inconnus de moi, mais que j'eusse pu prendre pour des saules ; le concert mêlé des grenouilles et des grillons évoquait assez bien les belles nuits de la France en été. Je quittai mes amis pour flâner le long de la rivière, dont les eaux sautant de roche en roche jetaient de vifs éclats d'argent. Je fus rattrapé par un de mes compagnons qui me mit en garde contre les crocodiles...

On est vite pris par Brazzaville, par sa nonchalance et son activité, par ses jardins à l'abandon et ses chantiers en fièvre. C'est une ville humaine et qui parle au cœur avant qu'à l'esprit. Ici une petite mairie assise à l'ombre de quatre gros arbres, une mairie pour douanier Rousseau ; là l'aérodrome de Maya-Maya qui, dans quelques semaines, avec son confortable « guest house », sera le plus beau port aérien de l'Afrique noire ; ici une station de pousse-pousse, dont les coureurs sommeillant à l'ombre donnent l'exemple de la sagesse tropicale ; là un appontement où abordent les vedettes actives venant de la rive belge du Congo.

Visite à un village de pêcheurs et à un vieux potier noir sur le Pool. Je m'attarde, désespéré à la pensée de les quitter demain, auprès des noirs de la France africaine. Demain, je franchirai le fleuve. Je me lancerai à travers les immensités du Congo belge.

MAURICE BEDEL

Ce titre appelle deux séries d'objections, les unes portant sur le mot *Europe*, les autres sur le mot *culture ;* et ce n'est pas tout : les mots « *et sa* », qui les unissent, ne vont pas de soi, dira-t-on...

Certes, on peut ergoter à l'infini sur les termes d'Europe et de culture. Où commencent, où finissent ces deux réalités ? A la fois dans l'espace et dans le temps, elles sont mouvantes et complexes. (Ce qui peut signifier d'ailleurs qu'elles sont vivantes.) Elles apparaissent en partie problématiques, en partie définies par des caractères permanents. Elles apparaissent, surtout, liées de telle manière que l'on ne peut définir l'une sans supposer l'existence de l'autre.

Le premier caractère permanent de l'Europe est de nature géographique : l'Europe est une presqu'île de l'Asie. Second caractère permanent : elle est nettement divisée en compartiments par des chaînes de montagnes et des fleuves, nettement délimitée de trois côtés par les mers et par l'Océan. Elle rappelle une Grèce agrandie. Mais voici le caractère problématique de cette presqu'île : de même que la Grèce n'a pas de frontière bien marquée vers le Nord, l'Europe s'ouvre vers l'Est par des plaines indéfinies. Ce n'est pas un fait géographique qui marque ses limites vers l'Asie, mais seulement un fait historique, un rapport de forces humaines. La frontière de l'Est sera donc toujours mouvante. Et c'est dans l'affrontement perpétuel avec l'Asie, dans l'effort pour s'en distinguer, pour résister à la réabsorption dans la grande Mère, que la petite Europe, au cours des siècles, a pris conscience d'elle-même et de son unité. Marathon, Salamine, la défense du *limes* romain, les Champs Catalauniques, les Croisades, Nicopolis, Lépante... Noms prestigieux ! Aujourd'hui, la guerre froide, le rideau de fer. Relevons que les poussées de l'Asie par l'Est ont été suivies généralement de périodes sombres, d'épuisement ou de destruction, tandis que les pous-

sées venues du Proche-Orient par la Méditerranée, l'Italie ou l'Afrique ont été assimilées et ont fécondé nos civilisations.

Au fait géographique de la division de l'Europe en compartiments relativement isolés, il faut rattacher les diversités nationales, dont nous avons tiré si grand parti avant que le phénomène de l'étatisme ne les sclérose et ne les rende névrotiques ou même criminelles. Enfin, au fait géographique du découpage des côtes par plusieurs mers, il faut rattacher les approches différentes du monde par les Espagnols et Portugais, les Scandinaves, les Anglais, les Hollandais, les Français, et les diverses formes qu'a revêtues l'impérialisme européen au cours des âges.

La part des déterminations physiques ainsi marquée, nous nous trouvons devant une question nue et simple, sur laquelle notre génération doit concentrer sa réflexion vitale. C'est un fait que la péninsule Europe ne représente qu'à peine 5 p. 100 des terres de la planète. *D'ou vient alors qu'elle ait dominé le monde entier pendant des siècles?*

A l'origine de toute espèce de dynamisme, il y a une tension. A l'origine de la puissance européenne, cas tout à fait exceptionnel de dynamisme collectif, quelles tensions également exceptionnelles pouvons-nous distinguer?

Il serait superflu de chercher ici autre chose que ce que tout le monde sait : la tension fondamentale du monde occidental est, à l'origine, ternaire et non pas bipolaire, de même que la théologie de l'Occident n'est pas dualiste, mais trinitaire. Et de fait, l'Europe n'a pas pris naissance dans le conflit entre l'Est et l'Ouest, conflit qui lui a seulement donné conscience d'elle-même une fois qu'elle existait déjà, mais bien dans le complexe de tensions entrecroisées dont les trois pôles peuvent être appelés symboliquement Athènes, Rome et Jérusalem.

Athènes, c'est la découverte de *l'individu*, de l'homme distingué du troupeau, et prenant mesure de lui-même par une rupture libératrice, mais aussi profanatrice, avec le sacré.

Rome, c'est la création du *citoyen*, c'est-à-dire de l'individu réintégré dans une collectivité d'un nouveau genre, la civitas fondée non plus sur le sacré, mais sur la loi et le contrat.

Jérusalem enfin c'est la révélation de *la personne*, c'est-à-dire de la vocation transcendante et inconditionnelle qui vient donner à chaque humain, indépendamment de toute qualité individuelle, de toute classification légale dans la cité, donc de tout rapport de forces, une valeur absolue, non mesurable.

A partir de ces trois pôles, il est possible d'interpréter les principales structures dynamiques de l'Occident, les conflits fondamentaux qui les sous-tendent et les grandes doctrines de l'homme et de la société qui se sont dégagées peu à peu de ce complexe, d'une manière comparable à celle dont les grandes hérésies se sont définies à partir de la doctrine trinitaire. Après vingt siècles de combinaisons et d'analyse, Athènes,

Rome, et Jérusalem, cela s'appelle aujourd'hui l'*individualisme*, le *collectivisme* et le *personnalisme*.

La lutte que se livrent actuellement ces trois attitudes humaines dans le monde, dans la société et jusque dans nos vies privées, cette lutte est si violente et douloureuse, si concrète qu'on se voit dispensé de toute autre considération philosophique ou historique tendant à prouver qu'entre Athènes, Rome et Jérusalem, il y avait, dès le départ, un drame, ou plutôt trois drames entrecroisés, et leurs combinaisons, et leurs permutations. Dans ce complexe de drames, constitutif de l'Occident, nous trouvons le grand secret de l'homme européen : c'est un homme dialectique, dialogique, ne pouvant espérer d'atteindre à l'équilibre qu'au prix des synthèses les plus difficiles, n'y parvenant que bien rarement, obligé de redresser ses déviations sans cesse renaissantes par des réactions toujours renouvelées, un homme donc condamné au choix perpétuel, et donc à la prise de conscience, et donc d'abord à la mise en question de tous les résultats et de toutes les valeurs. Or ce sont là les conditions par excellence qui provoquent à la création.

Voilà pourquoi cet homme européen s'est révélé, au cours du dernier millénaire, plus créateur qu'aucune espèce d'autre homme produite par les familles connues de la planète. Il ne pouvait faire autrement.

Je parle des derniers mille ans. Mais comment expliquer que l'homme du IVe siècle, par exemple, en qui s'était déjà formée la synthèse hautement instable et créatrice d'Athènes, de Rome et de Jérusalem, n'ait cependant pas présenté certains des caractères les plus marquants de l'homme du XIXe ou du XXe siècle? Cela ne prouve-t-il pas que j'aurais oublié quelques éléments décisifs, qui ne sont nés ni d'Athènes, ni de Rome, ni de Jérusalem, ni de leurs combinaisons?

Il y a d'abord le temps. Un dialogue prend du temps. Le temps de contredire, puis parfois de comprendre, de faire des expériences et d'en tirer les conclusions. Au cours des temps, mille vérités et mille erreurs, nées de nos trois éléments fondamentaux, se sont nouées, combinées et mariées, ont divorcé, ont conclu des alliances. Elles se sont combinées au sens chimique, et non pas seulement mécanique. Ainsi, dans le laboratoire européen, certains produits nouveaux ne sont apparus qu'après des siècles de macération.

Trois idées, devenues de nos jours réalités psychologiques, me paraissent typiquement d'Europe, en ce sens qu'elles ne pouvaient naître que du complexe que je viens de décrire. Ce sont les idées de *révolution*, de *passion* et de *progrès*. Elles sont nées toutes les trois de la révélation chrétienne, analysée et déformée dans le prisme gréco-judéo-romain.

L'idée de révolution est inconcevable pour un Asiatique ou un Noir, s'ils n'ont pas eu de contact avec notre civilisation. Car cette idée, en vérité, est la transposition dans le plan collectif de la conversion chrétienne, du changement d'orientation fondamental et brusque, traduite en termes romains d'institutions, de droit nouveau.

De même, la passion en amour est une transposition de la conversion dans le plan des relations individuelles, disons même individualistes. Elle n'apparaît qu'au XIIe siècle, sous l'influence de l'hérésie manichéenne. Elle suppose la croyance chrétienne, personnaliste, en la valeur infinie d'un individu élu, unique, irremplaçable. Là où cette croyance s'atténue, comme en Amérique (où l'on pense réellement qu'un homme en vaut un autre), on voit aussitôt la passion s'atténuer ou disparaître.

Enfin, l'idée de progrès est de toute évidence d'origine évangélique, ou plus exactement paulinienne, mais combinée avec des notions grecques et romaines de mesure individuelle et d'organisation collective.

Ces trois idées-forces, ces trois ressorts de l'âme occidentale — on en pourrait mentionner d'autres — suffiront à titre d'exemples : elles nous font pressentir la nature et les causes d'une capacité spécifique de l'Européen : celle de *transformer* son milieu et ses données matérielles ou morales, sans se laisser arrêter par des constatations d'intérêt, de bon sens ou de réalisme.

Volonté de conscience, créativité virulente, passion de la transformation, voilà qui définit l'ambition proprement occidentale, par contraste avec d'autres civilisations qui ont cherché le bonheur ou la sagesse, l'ordre statique ou l'immortalité.

Cette inquiétude consciente et créatrice, je l'appellerai tout simplement : notre culture.

Certes, on peut définir la culture tout autrement : comme l'ensemble des disciplines intellectuelles, sociales, artistiques et religieuses d'une société donnée ; ou comme l'ensemble des procédés de création, et leur transmission ; ou encore comme une prise de conscience de la vie, comme une extension progressive de la maîtrise de l'homme sur lui-même et le monde... Toutes ces définitions, et vingt autres possibles, sont à la fois justes et contestables, trop faciles ou trop difficiles. Je me contenterai ici d'une vue globale et d'une constatation simple mais décisive : la culture occidentale, c'est *ce qui a fait de l'Europe autre chose que ce qu'elle est physiquement*, autre chose qu'un petit cap de l'Asie, pour reprendre le mot fameux de Valéry, — le cœur et le cerveau du monde moderne.

A toutes fins utiles, nous savons assez bien de quoi nous parlons, quand nous parlons de l'Europe ou de la culture. Notre tâche est moins, aujourd'hui, de les définir que de les sauver. Aussi bien n'ai-je voulu mentionner certaines données fondamentales que dans la mesure où ce rappel m'a paru nécessaire pour informer et guider une action.

***

Essayons de saisir maintenant ces deux réalités, l'Europe et la Culture, dans leur *drame* immédiat à nos vies.

L'Europe d'abord. Naguère encore reine de la Terre, jusque vers 1914, et même jusqu'au dernier conflit, l'Europe s'est vue brusquement détrô-

née, il y a cinq ans, en même temps qu'elle était libérée dans ses ruines. Elle avait représenté un quart, puis un cinquième de la population du globe. Elle n'en sera dans cinquante ans plus qu'un dixième probablement. Elle ne le sait pas encore. Mais ce qu'elle voit très bien, c'est qu'elle n'est plus le centre du monde, sur le plan de la puissance politique. Elle se sent « mise à pied » par l'Histoire, au profit de deux empires neufs qui menacent d'engager une guerre sur son sol et à ses dépens. Poussière de petits Etats, dont les plus populeux ne sauraient plus prétendre un seul instant être à l'échelle des réalités modernes ; encombrée de frontières intérieures ; épuisant sa vieille astuce politique en rivalités locales, l'Europe n'offre plus aux empires américain et russe qu'un de ces vides dont l'Histoire n'a pas moins horreur que la Nature. De plus, elle se voit amputée, pour le moment, d'un quart de sa population à l'Est, et de la péninsule ibérique à l'Ouest. Le reste ne vit encore qu'en vertu de l'aide intelligente que lui donne un des deux empires neufs, aide qui doit fatalement se transformer en contrôle, si nous ne savons pas en tirer parti d'ici deux ans ; tandis que l'autre empire dispose parmi nous d'un corps d'occupation anticipée. La crise économique est imminente. La crise sociale est endémique. Au point de vue de la puissance matérielle, rappelons que l'Amérique consacre cette année au développement de la recherche atomique 5 milliards de dollars, tandis que le crédit correspondant en France atteint à peine 1/400e de cette somme. L'idée de progrès a émigré ; elle est devenue américaine et russe.

Mais ici, nous touchons déjà au drame de notre culture. D'une part, dans les pays totalitaires qui sont à nos portes et qui ont chez nous leurs répondants, la liberté fondamentale de la culture, son pouvoir de *mettre en question* les valeurs régnantes et les activités officielles, se voit niée, punie, qualifiée d'immorale. Mais d'autre part, dans nos pays, cette même liberté qu'on nous laisse est devenue presque vide et sans effets.

A l'Est, nous voyons se former une véritable culture censoriale. Le critère politique est seul admis. Et l'on s'y réfère avec une rigueur telle que le style même d'un écrivain ou d'un peintre peut être attaqué par les fonctionnaires de l'État et qualifié de sabotage. La censure politique est si parfaitement préventive qu'elle peut s'offrir le luxe de disparaître en tant qu'activité distincte de répression. Elle est partout et nulle part. C'est ainsi qu'un ancien ministre bulgare en exil pouvait affirmer, récemment, que dans un État communiste la censure au sens courant du mot n'existe pas ; car toute censure suppose une certaine indépendance de la production intellectuelle ou des sources d'information ; or cette indépendance est exclue à priori dans les démocraties dites populaires.

Cependant, qu'en est-il chez nous de la liberté et de la censure? Allons tout de suite à un exemple extrême, et heureusement exceptionnel, mais qui signale un vrai danger. Voici ce qu'écrivait, il y a quelques

mois, M. Jean Thibaud, directeur de l'Institut français de Physique atomique. « Dans le domaine de la physique, des résultats d'une incroyable portée intellectuelle sont actuellement maintenus secrets et ne donnent pas lieu, comme avant la guerre, à des communications de portée internationale. Il y a loin de la situation présente à celle d'il y a dix ans, où certaines découvertes étaient annoncées par télégramme dans les périodiques à diffusion mondiale... » L'État fait peser sur les recherches de la physique nucléaire un lourd contrôle et « des suspicions quasi policières », qui tendent à subordonner entièrement le savant à des exigences politiques et militaires.

Cet exemple des recherches atomiques nous donne un inquiétant avertissement. Il suggère que si la culture reste encore libre en Occident, *c'est peut-être dans la mesure où les pouvoirs ne la prennent pas au sérieux, ne lui attribuent aucune « utilité pratique »*. Inversement, si l'une de ses activités se révèle « pratiquement utilisable » au service de la politique, comme c'est le cas de la physique nucléaire, ceux qui s'y livrent sont aussitôt privés des libertés élémentaires : liberté de recherche, d'échange et de publication.

D'une manière générale, la condition de la culture, dans nos pays, a subi de profondes transformations pendant l'ère des nationalismes et de la souveraineté sans limites de l'État. Créatrice des richesses, de la puissance et du prestige mondial de l'Europe, on pourrait croire qu'elle n'est plus aujourd'hui qu'un appendice aux déclarations officielles, un ornement peut-être vain, un luxe des classes possédantes, ou un ensemble de spécialités et de techniques ésotériques qui ne concernent pas l'homme de la rue, ni l'industriel ou le banquier. Jadis centrale, la situation de la culture est devenue périphérique. Comment expliquer autrement qu'il soit admis sans question, de nos jours, que l'esprit subordonne ses intérêts à ceux de l'économie, de la politique, ou de la défense nationale ? Et que personne ne s'avise de soutenir qu'il faudrait inverser cette hiérarchie ? Rendue matériellement dépendante de l'État, plus qu'elle ne le fut jamais du mécénat privé, notre culture se voit contrainte d'obéir à des « nécessités » qui lui sont étrangères et la dégradent. Elle perd ainsi sa fonction directrice. Et la séparation s'aggrave entre la pensée et l'action, entre une pensée qui accepte d'être inefficace, et une action par conséquent désorientée, à courtes vues, privée de cohérence profonde. Tel est le mal profond dont souffre l'Occident.

A l'inverse, les régimes totalitaires de l'Est ont si bien vu l'importance primordiale de la culture qu'ils l'ont immédiatement étatisée. Ils lui ont rendu officiellement sa place centrale, et ils l'y tiennent emprisonnée. Elle est reine de nouveau, mais elle ne reconnaît plus sa propre voix proférant des aveux spontanés, criant sur tous les modes l'éloge de ses bourreaux : elle est devenue la Propagande.

Les conditions morales de la vie de l'esprit au XXe siècle se résument donc dans le paradoxe suivant : ceux qui laissent la culture en liberté,

à l'Ouest, en font peu de cas pratiquement ; et ceux qui, à l'Est, lui reconnaissent un rôle central, la dénaturent et l'asservissent.

Or, il est évident que ces conditions sont particulièrement graves pour l'Europe, puisque elles brisent dans un cas et, dans l'autre, détendent les ressorts de la *créativité* qui était depuis des siècles la vraie cause de notre puissance et donc de notre indépendance.

De plus, si la culture accepte d'être privée théoriquement et pratiquement de la primauté dans nos vies nationales, soit qu'elle se laisse subordonner aux intérêts économiques ou politiques, soit qu'elle se contente d'une liberté honoraire, sans responsabilité, et d'un rôle de produit de luxe, alors c'est le sens même de notre civilisation occidentale qui se trouve dénaturé.

Car l'Europe existait réellement là où toutes les valeurs que symbolise le mot culture représentaient des fins en soi ; là où toutes les activités, et les richesses, et les révoltes, et l'invention, trouvaient leur justification finale dans le développement de la *personne* humaine, dans le libre exercice des vocations ; là enfin où cette phrase de l'Évangile rendait le son le plus authentique : « Que servirait à un homme de gagner le monde, s'il perdait son âme ? »

*
* *

J'admets ici, comme hypothèse de base, qu'il faut sauver l'Europe et sauver la culture. Si je pensais, comme certains, qu'il est trop tard, je me tairais, ou je me ferais Américain.

Mais il est impossible de sauver l'Europe si l'on ne sauve pas en même temps sa culture ; ou de sauver la culture occidentale si l'on ne sauve pas en même temps sa patrie. Rien ne sert de faire durer, de conserver la créature, si l'on tarit les sources de sa recréation perpétuelle. Et rien ne sert non plus d'entretenir le désir créateur, si on le prive des possibilités de s'accomplir dans une libre communauté.

Si l'Europe est réduite à l'impuissance politique, si elle est colonisée par l'Amérique — ce qu'elle désire parfois — ou envahie par la Russie, certains pensent que notre culture serait alors notre dernier refuge, qu'on ferait de l'Europe un musée dans les ruines, pour l'agrément des millionnaires curieux, ou l'édification méfiante des stakhanovistes en troupeaux. Mais un musée, ce n'est pas de la culture.

Je ne vois pas d'exemple historique d'une culture qui ait encore créé dans une nation privée de son indépendance. L'Europe est encore le foyer de la civilisation occidentale, la seule qui ait su couvrir toute la planète. Mais ce foyer fatalement s'éteindra si la puissance doit nous être interdite, car la puissance est mère des utopies exaltées, de la confiance en soi, du gaspillage des forces, et aussi du sens de la mesure, toutes choses sans lesquelles on ne crée rien de grand. La

peinture ne se fait pas dans les musées, mais dans les villes où existe un marché ; la littérature ne se crée pas dans les universités et les bibliothèques, mais dans le champ libre des passions ; la philosophie dépérit dans une société qui ne risque ou ne conçoit plus d'aventure ; et la science s'arrête quand l'audace est un crime. Si l'Europe disparaît du jeu des forces mondiales, personne ne pourra remplacer cette *âme* d'une civilisation qui avait su remplacer toutes les autres. Le secret de ses mesures vivantes sera perdu.

Mais en retour, sans une culture active rendue à l'efficacité, l'Europe ne peut recouvrer la puissance. Elle sera peut-être unie, c'est même plus que probable, par les soins d'experts étrangers ou d'une police qui a fait ses preuves ailleurs. Mais elle aura perdu le ressort de son pouvoir transformateur du monde, ce pouvoir qui avait fait sa grandeur à partir d'un médiocre destin. Que servirait à l'Europe de recevoir une unité, si ce n'était pas celle de son choix? Et si cette unité signifiait sa défaite, non point sa conquête sur elle-même? Son destin et non plus sa liberté? L'Europe sans sa culture, réduite à ce qu'elle est, ne serait plus qu'un cap de l'Asie — et l'Asie n'a jamais passé pour la terre de la liberté.

Certes, on peut disputer sur les concepts, mais je parle de réalités : l'Europe et la culture universelle qu'elle a produite sont deux réalités co-extensives. Elles naissent et meurent du même mouvement.

Qu'en est-il de ce mouvement, au milieu de notre siècle? Va-t-il vers la renaissance ou vers la décadence? Je crois que la sublime réponse à la question des lendemains nous a été donnée une fois pour toutes par la sentinelle d'Esaïe : « Le matin vient, et la nuit aussi! » Cette fin de non-recevoir, lyrique et ironique, nous renvoie proprement à notre affaire. Et notre affaire me paraît être ici d'apprécier tout d'abord l'état de nos forces, en vue d'agir.

Entre les deux colosses russe et américain, l'Européen qui vient de perdre la guerre fait actuellement ce qu'on appelle une névrose d'infériorité. Pourtant, les faits ne justifient pas le désespoir, mais seulement un effort de redressement. Entre deux cents millions de Russes et cent cinquante millions d'Américains, nous sommes ici, à l'ouest du Rideau de fer, près de trois cents millions d'Européens. Nous disposons de plus d'un quart du charbon, de près d'un tiers de l'électricité que produit aujourd'hui la planète. Nous disposons surtout de ressources humaines qui n'ont pas leurs égales ailleurs : une main-d'œuvre spécialisée dont les traditions ne s'imitent pas, une capacité d'invention que le monde entier peut nous envier.

Qu'avons-nous inventé, nous les Européens, depuis cent ans? Je répondrai : Que n'avons-nous pas inventé? Je cite pêle-mêle : le marxisme et la psychanalyse, l'existentialisme et le personnalisme, la théorie des quanta et celle des groupes, la sociologie et les grandes synthèses historiques, la relativité généralisée et la physique nucléaire, l'aviation,

la radio et le cinéma, la vaccination, la pénicilline et le D.D.T., le pétrole synthétique et le radar, la rationalisation du travail industriel, la construction métallique, le syndicalisme et les coopératives, et enfin l'art moderne tout entier : peinture, musique, littérature, poésie, théâtre et sculpture : presque tous leurs grands noms sont des noms de l'Europe, et les très rares qui n'en sont pas ont appris leur métier de nos maîtres, dans nos écoles, aux terrasses des cafés de Paris, ou par nos livres.

Je dirai plus. Le monde moderne tout entier peut être appelé une création européenne. Pour le bien comme pour le mal, il imite à la fois nos mœurs et nos objets, nos procédés d'art et de construction, de transport et de gouvernement, d'industrie et de médecine, et nos armes. Les Hindous, les Chinois, les Noirs copient l'Europe pour toutes ces choses, mais nous, nous copions tout au plus quelques citations de leurs sages, quelques statues de leurs dieux, ou quelques rythmes de leurs danses.

Finalement, que sont les empires qui prétendent partager le monde à nos dépens ? L'Amérique du Nord et la Russie de Staline sont des produits de notre culture, l'une dès ses origines, et l'autre en ce qu'elle a de moderne justement. Calvin et le puritanisme, d'un côté, plus les gratte-ciel, le système Taylor-Bedault à tous les degrés, la cellophane et le zipper partout, qui sont des inventions européennes ; et de l'autre côté, Marx et notre industrie, plus l'instruction publique et l'athéisme, l'hypertrophie de l'appareil étatique, et des copies de l'art officiel de nos grands-pères. Caricatures évidemment ; mais ce n'est point par hasard que ces deux grands pays semblent appeler ce procédé de description : leurs traits les plus frappants, et qu'ils croient spécifiques, ne sont souvent que des emprunts à notre fonds, mais développés là-bas sans mesure ni critique, méthodiquement, parfois jusqu'à la monstruosité [1].

Mais s'il en est ainsi, si tels sont nos atouts, d'où vient notre faiblesse et notre angoisse ? D'où vient que nous ayons perdu, ou que nous croyions avoir perdu la puissance et l'initiative, dès qu'il s'agit d'autre chose que de peinture, de parfums, ou de vins du cru ?

J'ai dit que nous sommes trois cents millions à l'ouest du Rideau de fer. C'est vrai en fait, mais nous ne le sentons pas. Car je parlais en tant qu'Européen quand je disais *nous*. Mais la plupart parlent encore comme des Français, des Allemands, des Danois ou des Grecs, c'est-à-dire comme s'ils n'étaient que quarante millions, soixante millions ou trois millions.

Nous parlons, nous imaginons, nous craignons donc, comme des peuples trop petits pour le monde où ils vivent. J'ai dressé une liste

1. Ici cependant, point de malentendus ! Ne nous laissons jamais tenter par la plus fausse des symétries, celle qui mettrait les U.S.A. et l'U.R.S.S. dans le rôle de Charybde et de Scylla. Entre les Américains et nous, Européens, il y a en commun les principes originels, l'usage présent, et l'idéal sans cesse élargi de la liberté de pensée, qui est une garantie des autres libertés. Entre les stalinistes et nous, Européens, il n'y a qu'un mot : démocratie. Pour eux, cela veut dire dictature. Pour nous, liberté politique. Nous ne sommes donc point en situation de neutralité. Nous savons où sont nos alliances.

de nos créations les plus connues, celles qui ont fixé le visage du monde moderne. Et cette liste est impressionnante. Mais pour qu'elle rassure un Français, un Allemand, un Danois, un Grec, et pour qu'ils en tirent quelque orgueil, encore faut-il qu'ils aient conscience d'appartenir à la famille européenne. Sinon, chacun d'entre eux va compter dans ma liste les quelques noms de son pays et n'en tirera qu'une raison de plus de se sentir minoritaire, ou pauvre. Il en va de même sur tous les plans. Divisés, enfermés dans nos Etats-Nations, nous sommes tous trop petits et nous avons, par conséquent, de bonnes raisons d'être angoissés pour notre avenir immédiat. Presque toutes ces raisons tomberaient, si demain nos frontières tombaient.

Certes, il y a des symptômes de crise moins contingents, dans notre civilisation : conflits sociaux, éthiques et spirituels, dont je ne songe pas un seul instant à sous-estimer l'importance. Ces conflits ne seront pas résolus par la seule grâce de notre union. Mais sans elle sera supprimée la possibilité de les résoudre un jour. Je ne dirai pas que la division de l'Europe en vingt nations, chacune trop petite, rend compte de tous les maux dont nous pouvons souffrir. Mais elle rend compte de nos faiblesses, et de notre démission sur le plan de l'Histoire. Et elle rend compte de la névrose d'infériorité que j'ai dite. La division de l'Europe nous prive de la puissance dont tous les éléments sont pourtant parmi nous, mais dispersés. La division de l'Europe paralyse notre culture aussi, puisqu'il n'est pas de culture sans libre-échange des idées, des personnes et des œuvres, et l'on sait ce qu'il en est aujourd'hui à cet égard.

La condition nécessaire, sinon suffisante, du maintien de l'Europe au rang des grandes puissances, c'est son union. Telle est aussi la condition du maintien de ce foyer de création et de liberté que représente l'Europe dans le monde, et que rien ne peut remplacer.

Qu'avons-nous fait pour nous unir?

Dans le domaine politique, nous avons Strasbourg. Ce n'est pas beaucoup plus qu'une promesse, mais c'en est une. Nous verrons ce qu'elle vaut, avant la fin de l'année.

Dans le domaine économique, nous avons le Plan Schuman, qui peut être un début de mise en commun de nos ressources matérielles.

Et maintenant, dans le domaine de cette culture dont on ne saurait trop répéter qu'elle est le vrai, le seul secret de notre puissance, il est temps de proposer un autre Plan, qui consisterait dans la mise en commun, au service de l'Europe entière, de nos ressources scientifiques, éducatrices et créatrices en général.

Cette entreprise viendrait répondre à trois nécessités urgentes, qui en indiquent tout naturellement les trois chapitres principaux.

Premièrement, nous avons besoin d'un *inventaire* des forces culturelles du continent. Cette nécessité devient évidente dès qu'on entreprend des recherches sur l'état présent d'une question scientifique, sur les

déficiences et les avantages culturels de l'Europe par rapport aux autres continents, sur les forces disponibles pour certaines tâches, sur les réformes à introduire. Il y a donc lieu d'envisager la création d'une sorte d'Institut de la conjoncture culturelle en Europe.

Deuxièmement, nous avons besoin d'une *coordination* des efforts dispersés entre nos vingt nations. Partout, l'on voit surgir des Instituts [1] dont les programmes et les buts se ressemblent, mais qui, souvent, s'ignorent mutuellement. Partout se posent des problèmes qui restent insolubles dans le cadre trop étroit de chaque nation et de chaque budget national : problèmes des recherches atomiques, du cinéma, de la télévision, des intellectuels réfugiés, de la révision des manuels d'histoire, des échanges... Ainsi apparaît la nécessité d'un lieu de confrontation permanente et d'un instrument d'action concertée à l'échelle du continent, quelque chose comme un Chatham House européen, mais certainement plus militant, étant donnée l'urgence des problèmes à résoudre.

Troisièmement, l'on constate qu'aucun de nos instituts culturels nationaux ne peut parler, actuellement, au nom de l'Europe dans son ensemble alors que c'est l'ensemble de l'Europe qui se voit attaqué par les propagandes que l'on sait. La nécessité se fait donc sentir d'un organisme dont la raison d'être principale soit de pouvoir prendre certaines initiatives et de parler au nom de l'Europe comme unité, dans le plan de la culture et de la morale publique, de même que seule une Autorité politique supranationale sera capable de traiter au nom de trois cents millions d'Européens avec les Russes ou les Américains.

L'action dont je viens d'esquisser les trois chapitres principaux, ce n'est rien d'autre, en fait, que le programme du *Centre européen de la Culture*, qui s'est ouvert à Genève au mois de septembre sur l'initiative du Mouvement européen, et auquel le Conseil de l'Europe vient d'accorder son patronage officiel.

***

M. Winston Churchill a proposé, devant l'Assemblée de Strasbourg, la création d'une armée de l'Europe. Que cette armée soit nécessaire, c'est la déplorable évidence. Mais elle ne sera pas suffisante. Une mitrailleuse ne sert à rien, si l'homme qui la reçoit refuse de s'en servir, parce qu'il ignore ce qui est en jeu, ce qui vaut d'être défendu.

La défense effective de l'Europe doit commencer dans les cerveaux et dans les cœurs. Elle suppose une prise de conscience. Et toute volonté de réveil de la conscience commune européenne, dans nos élites et dans nos peuples, suppose la reconnaissance de deux réalités qu'oublient généralement nos « réalistes ».

1. Tels que le Collège d'Autriche, la Deutsche Europa Akademie, le Centro di Studi Europei, les Summer Schools of European Studies, et enfin le Collège d'Europe, inauguré à Bruges le 12 octobre, et qui peut devenir l'Ecole des Sciences politiques du continent.

La première, c'est que l'Europe est une culture (une civilisation si l'on préfère) ou n'est qu'un appendice insignifiant de l'Asie. Et cela veut dire que la vraie source de la puissance européenne est sa culture, et qu'il serait absurde et vain d'essayer de sauver l'une sans l'autre.

La seconde, c'est que le ressort intime, mais aussi le but final de la culture occidentale, consistent en une seule et même chose : la liberté de la personne. Et cela veut dire que les chances de l'Europe se confondent aujourd'hui avec les chances de l'homme.

C'est pourquoi nous voulons sauver l'Europe. Non point pour l'opposer aux grandes nations nouvelles, non point pour élargir l'esprit nationaliste aux dimensions du continent, non par orgueil ou par satisfaction de nous-mêmes, et encore moins avec le fol espoir d'apaiser à jamais tous nos conflits, mais, au contraire : pour maintenir les risques de la liberté, qui ont fait la vraie grandeur de l'homme européen, et pour sauver en face de la terre des masses, et de la terre des machines, et des terres immenses de la fatalité, une Europe qui demeure la terre des hommes.

DENIS DE ROUGEMONT

CONSEIL DE L'EUROPE 1950

Le Conseil de l'Europe a maintenant un peu plus d'un an. Deux organes le composent, l'Assemblée consultative et le Comité ministériel. Dès sa première session, en août 1949, l'Assemblée avait manifesté son esprit d'indépendance et sa soif d'autorité. La seconde session (elle-même scindée en deux, puisque les travaux vont reprendre le 17 novembre) a confirmé ce trait de caractère. L'Assemblée, issue des divers parlements nationaux, se refuse à n'être qu'une impuissante académie internationale, elle ronge le frein que les ministres lui imposent.

Pourquoi d'un côté tant de dynamisme, de l'autre tant de prudence? Parce que les membres de l'Assemblée n'engagent ni leurs pays, ni leur parti, et ne parlent qu'en leur nom personnel, tandis que les ministres représentent bel et bien leur gouvernement. Si l'on ajoute que les décisions du Comité ministériel exigent l'unanimité et que, dans son sein, figurent les ministres des Affaires étrangères de Grande-Bretagne et des pays nordiques, méfiants par nature à l'égard du continent, on comprend que le Comité tienne la bride haute à l'impatiente Assemblée.

Les vœux que celle-ci a émis n'en sont que plus remarquables. Elle s'est prononcée en faveur du Plan Schuman et de son extension « à tous les principaux pays européens producteurs de charbon » (c'est-à-dire à l'Angleterre). Elle a adopté, comme le rappelle Denis de Rougemont, la proposition Churchill d'armée européenne sous « l'autorité d'un ministre européen de la défense ».

Peut-être, ce faisant, n'a-t-elle joué que le rôle du chœur antique, puisque c'est hors d'elle que se poursuit la genèse de l'unité économique et militaire de l'Europe. Peut-être ses membres seraient-ils plus hésitants s'ils se savaient responsables devant le parlement qui les a désignés. Du moins, dans l'état actuel du monde, l'Assemblée de Strasbourg est-elle le seul foyer où brûle la foi — la foi désintéressée — en une Europe unie. A ce titre elle mérite non seulement qu'on la respecte, mais qu'on l'aide.

J. A.

L'ASSYRIEN[1]

I

LORSQUE le taxi s'arrêta, l'Assyrien détourna les yeux de la femme qui passait, pieds nus, portant un panier de bois en équilibre sur la tête et regarda l'hôtel.

— Est-ce l'hôtel Aviz? demanda-t-il en anglais au chauffeur.

— Oui, c'est l'Aviz, répondit le chauffeur en portugais.

Il avait imaginé au cœur de la ville quelque immeuble moderne et il voyait un petit château édifié au milieu d'un jardin triangulaire, dans un quartier paisible. L'hôtel était entouré d'une grille sombre et haute.

Il se demandait s'il avait envie ou non de passer quelques jours à l'Aviz. Les chasseurs du Palace de Madrid, après s'être concertés, étaient tombés d'accord pour déclarer que c'était de loin le meilleur hôtel de Lisbonne et on lui avait retenu une chambre par télégramme, le matin même, avant qu'il ne quittât l'aéroport.

Il se retourna et pendant quelques instants porta de nouveau les yeux sur la femme, vêtue de haillons bruns, qui passait devant le taxi ; c'était une personne âgée, à l'air sévère, mais de son corps vigoureux, de sa

1. M. William Saroyan, l'auteur de cette nouvelle, est l'un des plus célèbres romanciers américains contemporains. Né en 1908 à Fresno, en Californie, d'une famille d'Arméniens modestes, établis depuis peu aux États-Unis, il travailla tout jeune comme vendeur de journaux, porteur de télégrammes, vigneron, etc... C'est à vingt-six ans, en 1934, que cet autodidacte publia son premier recueil de nouvelles, SUR LE TRAPÈZE VOLANT, qui le mit rapidement en vedette. Depuis lors, il a fait paraître des nouvelles, des pièces de théâtre et plusieurs romans.

démarche fière émanait une beauté singulière. Elle regardait droit devant elle et semblait ne rien voir, figée dans une impassibilité qui, à la longue, lui était devenue naturelle. Ses pieds étaient grands et forts, la peau épaisse, presque noire. Jamais encore il n'avait vu une femme portant un fardeau de trente livres sur la tête.

— On peut dire qu'elles savent se servir de leur tête, songea-t-il.

Le conducteur avait ouvert la portière et sortait les bagages de la voiture. Un groom descendit les marches de l'hôtel et s'avança vers le taxi. Pénétré de l'importance de sa fonction, il avait une expression sévère qui contrastait avec les traits enfantins de son visage. L'étranger lui tendit sa trousse de voyage.

— Prenez cela, dit-il, je porterai les valises.

— Non, non, dit le garçon, en rendant la trousse à son propriétaire.

— Combien vous dois-je? demanda le voyageur au chauffeur de taxi.

Il ne comprit rien à la réponse faite en portugais et sortit de sa poche 3 dollars. Assurément le trajet était long, mais 3 dollars, pensa-t-il, c'était une somme convenable, pourboire compris.

Le chauffeur prononça quelques mots et, croyant entendre des chiffres, l'étranger demanda :

— Cela ne suffit pas?

— Si, si, répondit le chauffeur qui ajouta en souriant : *Obrigado*.

Écartant le chasseur qui se résigna à trottiner à ses côtés, le chauffeur s'empara des deux valises et les porta jusqu'à l'hôtel.

« *Obrigado* » se demanda le voyageur. Qu'est-ce qu'il veut dire? A Rome, si j'avais offert à un chauffeur de taxi ce que j'ai donné à celui-ci, il m'aurait demandé trois fois plus. Je me serais laissé faire. Alors il m'aurait réclamé un pourboire en me parlant de ses charges de famille et d'un capitaine américain dont il aurait été le chauffeur pendant deux ans.

L'intérieur de l'hôtel était agréable d'aspect : il eut immédiatement l'impression qu'il s'agissait d'un endroit tranquille, que le prix devait être élevé et la clientèle choisie. Enfoui dans l'un des vastes fauteuils du hall, une jeune femme, en robe légère, verte et jaune, fumait une cigarette. Elle avait l'air d'une fille de banquier anglais, de parlementaire ou d'ancien officier.

Il la salua et elle se retourna comme pour voir s'il y avait quelqu'un derrière elle. Il n'y avait personne. Alors elle reprit sa position première, porta les yeux vers le voyageur, puis presque immédiatement les leva et regarda plus haut et plus loin comme si elle avait voulu lui dire : « A supposer que nous nous soyons déjà rencontrés, je ne m'en souviens pas et si nous devons nous revoir cela ne sera pas dans le hall d'un hôtel. »

Le portier ressemblait à un étudiant en médecine de l'Université de Yale.

— Paul Scott. Avez-vous reçu mon télégramme de Madrid?

— Quand l'avez-vous expédié ? questionna l'employé dans un anglais impeccable.

— Il y a quatre heures environ, dit Scott en regardant de nouveau la jeune fille.

Il ne s'attendait pas à rencontrer son regard, mais le voyant tourné vers lui il sourit comme pour dire : « Mais oui nous nous connaissons : nous nous sommes déjà rencontrés il y a vingt secondes. »

Une fois de plus, la jeune fille regarda autour d'elle pour voir s'il y avait quelqu'un d'autre dans le hall et, une fois de plus, elle constata qu'il n'y avait personne. C'était donc bien à elle que le sourire s'adressait.

— Nous n'avons pas reçu de télégramme de vous, reprit l'employé.

— Tant pis. Je voudrais une chambre. Voici mon passeport.

— Toutes nos chambres sont occupées.

— Alors je voudrais voir le directeur, s'il vous plaît.

Tandis que le portier allait à la recherche du directeur, Paul Scott alluma une cigarette et donna un pourboire d'un dollar au chasseur, qui remercia d'un air ravi et se tint prêt à offrir de nouveau ses services.

— Il y a longtemps que tu travailles ici ?

Le chasseur répondit en portugais qu'il ne comprenait pas l'anglais.

— Eh bien ! si tu veux réussir dans la vie, tu feras bien d'apprendre l'anglais. C'est la langue de l'avenir.

Le chasseur écoutait, cherchant à pénétrer le sens de ces mots étranges. Il sourit d'un air embarrassé ; visiblement, il n'avait pas compris.

Scott ne quittait pas des yeux la jeune fille, qui feignait, de son côté, d'ignorer le regard posé sur elle.

— Je suis sûr que je n'aurai pas de chambre, songeait-il ; après tout, tant mieux. J'en ai déjà assez de cet endroit et cette jeune fille me tape sur les nerfs.

Mais avant de quitter un hôtel complet, il aimait voir le directeur. Il n'y avait, à son avis, aucune raison de se laisser écarter par un subalterne et l'on pouvait toujours espérer que le directeur serait tenté par l'appât d'un gain sur des dollars qu'il écoulerait au marché noir. C'est ce qui s'était produit à Madrid.

Quelques mots au directeur et il avait obtenu une excellente chambre. Après avoir pris un bain et mangé un bon steak, il s'était informé auprès du portier des distractions de la ville. Le directeur l'avait invité à entrer dans son bureau :

— Vous avez peut-être, lui avait-il dit, des dollars non déclarés ? Je suis prêt à vous les acheter 10 pesetas au-dessus du cours officiel. Ceci entre nous, bien entendu. Je dois vous dire que j'ai une mère très malade...

Il avait confirmé au directeur qu'il croyait posséder 500 ou 600 dollars non déclarés. Le directeur lui avait dit : « Vous êtes bien aimable. » On constata par la suite que tous les dollars avaient été déclarés et que le directeur courrait un gros risque s'il s'avisait de maquiller les chiffres

portés sur la déclaration. Pour une fois, on ne pouvait rien contre le Trésor espagnol. Mais le directeur ne s'était pas tenu pour battu :

— Peut-être avez-vous un ami qui a des dollars non déclarés ?

— Non, avait répondu Scott. Dans le monde entier je ne me connais pas un ami.

Le portier et le directeur de l'Aviz revenaient ensemble. L'employé se réinstalla derrière son comptoir, tandis que le directeur s'avançait vers le voyageur :

— Nous n'avons pas de chambre, dit-il vivement. Nos chambres sont retenues des semaines et souvent des mois à l'avance.

— Je n'ai pas l'intention de rester longtemps.

— Cette nuit seulement ?

— Cette nuit et une partie de la matinée de demain.

— Je peux y compter ?

— Sans aucun doute. N'y a-t-il pas un hôtel un peu en dehors de la ville ?

— Si. A Estoril.

— J'irai demain.

— Très bien.

Le directeur passa derrière le comptoir pour examiner le plan des chambres.

— J'ai une très belle chambre libre jusqu'à demain midi seulement.

— Avec salle de bains, naturellement ?

— Toutes nos chambres et tous nos appartements ont une salle de bains et une douche.

— Parfait. Il y a un mois que je n'ai pas pris de douche.

Le directeur et le portier relevèrent les indications figurant sur le passeport, puis le portier prit une grosse clé suspendue à un tableau circulaire et conduisit le voyageur vers l'ascenseur. Enfin, livré à lui-même, le chasseur se débattait avec les valises et ce n'est pas sans peine qu'il parvint à les introduire dans l'ascenseur, dont l'intérieur tapissé de cuir et de velours marron, doux au toucher ressemblait à celui d'un coupé.

— Qui est la dame assise dans le hall ? demanda Scott au portier.

— Je vous demande pardon ?

— La jeune fille assise seule dans l'entrée ? Qui est-ce ?

— Elle s'appelle Borrego.

— Donc elle n'est pas anglaise ?

— Oh ! non. Elle est portugaise.

— Mais, bien entendu, elle parle anglais ?

— Oh ! oui.

— Elle a l'air d'une Anglaise.

— Cela arrive, dit le portier. Il y a des gens qui me disent que j'ai l'air d'un Français.

— Sans doute, mais cela n'est pas étonnant. J'imagine que tous les Portugais ressemblent plus ou moins à des Français.

— Non, certains ont le type maure, pas du tout le type français.

— Les femmes qui portent des paniers sur la tête ont-elles le type maure?

— Toutes les femmes portent des paniers sur la tête au Portugal, sauf celles des classes élevées de la société.

— J'aimerais beaucoup voir la jeune fille qui est dans le hall avec un panier sur la tête.

— Elle ne peut pas porter un panier sur la tête. Sa mère n'y a pas été habituée, ni elle non plus. Son père est Victor Borrego, notre plus grand critique.

— Critique de quoi?

— Je vous demande pardon?

L'ascenseur s'arrêtait à l'étage. Le chasseur ouvrit la grille métallique et tira péniblement les valises sur le palier. Scott demeura assis sur la banquette de cuir.

— Votre plus grand critique de quoi? répéta-t-il.

— De tous les arts : littérature, musique, peinture, sculpture. Nous sommes un petit pays, c'est ce qui explique qu'il ne soit pas connu en Amérique.

Scott se leva.

— Quel est exactement son nom et qu'est-ce qu'elle fait dans la vie?

— Je ne comprends pas, dit le portier.

— Je veux dire, est-ce qu'elle écrit, est-ce qu'elle peint ou est-ce qu'elle fait quelque autre chose d'aussi extravagant?

— Oh! non. Ils sont très riches.

— Pourquoi reste-t-elle assise toute seule dans le hall?

— Ils déjeunent ici deux ou trois fois par semaine. Nous avons la meilleure cuisine de Lisbonne.

— Qui ça : « Ils »?

— Son père, sa mère, son frère et sa sœur. Les Portugais aiment tous vivre en famille, qu'ils soient riches ou pauvres.

Le portier avait déposé les valises dans la chambre et retournait vers l'ascenseur. Il s'arrêta et tendit la clé au voyageur.

— *Obrigado*, dit-il.

— Que signifie ce mot que j'ai déjà entendu plusieurs fois?

— Il veut dire « merci » en portugais.

— *Obregardo*, est-ce ainsi qu'on prononce?

— Voulez-vous répéter?

— *Obregardo*, reprit Scott lentement.

Le portier écouta attentivement.

— Je vais écrire le mot et le prononcer ensuite.

Le voyageur lui tendit une enveloppe où le portier écrivit le mot en caractères d'imprimerie. Puis il le prononça :

— Ah! dit le voyageur, j'y suis! *Obrigado*.

— C'est cela même.

Ils entrèrent dans la chambre que le voyageur jugea spacieuse et confortable. Deux lits jumeaux, des meubles banals, mais solides. Quant à la salle de bains, elle était immense avec un pavé en mosaïque à petits carreaux, noirs, blancs, verts et marron. L'aspect était frais et très propre.

— Le déjeuner est servi entre une heure et trois heures déclara le portier et le dîner entre huit heures et dix heures.

— Bien. Si j'arrive à trois heures moins cinq ou à dix heures moins cinq on ne me renverra pas?

— Non. Il y a encore des gens à table à cinq heures de l'après-midi et, le soir, ils y restent quelquefois jusqu'à minuit.

— Bon. Comment s'appelle la jeune fille?

— Obrigado.

Le portier sourit.

— Je ne m'étonne pas que vous soyez surpris, dit-il. C'est pourtant son nom. Elle s'appelle Obrigado Borrego. Ce sont des gens très bien.

— Parfaitement.

Scott commençait à s'ennuyer un peu.

— Si je vous donne autant de détails, c'est que je sais que vous êtes un célèbre écrivain américain.

— Nous sommes six ou sept douzaines d'écrivains américains célèbres.

— Lorsque son père saura que vous êtes à Lisbonne, il vous invitera certainement chez lui.

— Comment saura-t-il que je suis à Lisbonne?

— Ce genre de nouvelles se répand vite.

— Bizarre, dit le voyageur, mais somme toute sans inconvénient.

— Le directeur lit peu et il ne sait pas qui vous êtes. Dès cet après-midi, je le renseignerai et vous pourrez peut-être conserver votre chambre aussi longtemps que vous le désirez.

— O.K.

— O.K.?

— Cela veut dire très bien.

La sonnerie du téléphone retentit. Scott prit l'appareil.

— Oui, dit-il.

L'employé se dirigeait vers la porte.

— Attendez une minute, monsieur Scott, dit le directeur au téléphone, je suis monsieur Sousa, le directeur. Monsieur Rodrigo Azevedo, journaliste, est à l'appareil. Il demande quand il vous sera possible de lui accorder une interview de deux heures.

Voilà qui était nouveau. En général, ils demandaient une interview de cinq minutes et la faisaient durer deux heures.

— Quand il voudra, dit l'écrivain.

— Son heure sera la vôtre, monsieur Scott, reprit le directeur.

— Eh bien! disons à cinq heures, cet après-midi. Cela va-t-il?

— Très bien. Je vais le dire à monsieur Azevedo.

— Qui est ce Rodrigo Azevedo? demanda Scott au portier.

— C'est le premier journaliste de Lisbonne. Il les a tous interviewés. Les rois qui se réfugient ici quand ils ont perdu leur royaume, les vedettes de cinéma américain en voyage de noces, les hommes d'État, les gens riches du monde entier.

» Il est à l'aéroport à chaque atterrissage d'avion et il consulte la liste des passagers. C'est certainement ainsi qu'il a su que vous étiez à Lisbonne.

— Mais comment a-t-il su que j'étais à l'Aviz?

— C'est le meilleur hôtel.

— Je comprends. Quel est celui de mes livres que vous avez lu?

— Je les ai tous lus.

— En anglais?

— Oui.

— Quel est celui que vous préférez?

— Le dernier.

— Le *Runaway Rock?*

— Oui.

— Eh bien! c'est très aimable à vous. J'en ai justement un exemplaire dans ma valise et je me ferai un plaisir de vous le dédicacer.

— Merci beaucoup. Je m'appelle Eduardo Dos Santos.

Scott ouvrit l'une de ses valises, la fouilla en vain, retourna l'autre en tous sens, finit par y dénicher le livre, y inscrivit quelques mots sur la page de garde et le tendit au jeune homme.

— Voulez-vous demander au maître d'hôtel de me faire apporter dans une demi-heure environ un steak à point, une salade verte et des fruits.

— Oui, monsieur.

Le portier sortit et l'écrivain se mit à déballer ses affaires.

II

Il jeta sur un des lits le linge qu'il tira de ses deux valises, sonna le valet de chambre, ouvrit la porte et vit arriver quelques instants plus tard un vieil homme à qui il remit un billet de banque portugais, en lui disant : « Un exprès, spécial, aussi vite que possible. »

L'homme acquiesça et demanda s'il devait nettoyer les souliers. Scott tira de sa valise une paire de souliers noirs. Il les changea contre les souliers jaunes qu'il avait aux pieds et qu'il tendit au valet de chambre.

Resté seul, il ouvrit le carnet qu'il avait acheté à Marseille et y écrivit : « Me suis endormi deux minutes dans l'avion et ai rêvé que Rose pleurait. L'ai prise dans mes bras et lui ai dit : « Écoute ma petite fille, ton père » t'aime mais il ne peut rien pour toi. Personne ne peut rien pour per- » sonne. » Me suis mis à sangloter. Au réveil me suis demandé si l'on m'avait entendu. »

Rose était la fille qu'il avait eue de son troisième mariage. Du premier, il avait un fils, du second un fils et une fille et, enfin, il avait eu Rose.

Il aimait chacun de ses enfants et chacune de ses femmes, mais il éprouvait une véritable passion pour la petite Rose, âgée de trois ans. Il se désolait à la pensée qu'il l'avait perdue, elle aussi. Mais c'était ainsi.

Un jour où elle lui apportait son courrier, la nurse de l'enfant avait amené Rose à l'hôtel qu'il habitait ; il les avait rencontrées dans le hall. Rose s'était jetée dans ses bras en criant : « Vous rentrez à la maison, papa ? »

C'était la dernière fois qu'il l'avait vue. Il avait parlé quelques instants avec la nurse et lui avait demandé des renseignements sur la santé de l'enfant, sans s'inquiéter de sa femme, sachant qu'elle allait bien. Une fois la nurse partie avec la petite fille, il était descendu au bar, puis il était monté dans sa chambre et il avait demandé par téléphone à la Compagnie T.W.A. quels étaient les horaires des avions. Le soir même — il y avait de cela deux mois — il partait pour l'Europe. Il priait souvent pour l'enfant : « Mon Dieu, faites qu'elle ne souffre pas... »

Il rangea son carnet et alla prendre un bain.

Sa femme n'avait aucune idée de l'amertume que lui laissait la faillite de leur union. D'ailleurs, il préférait qu'il en fût ainsi. Pourtant, tous deux savaient depuis longtemps que leur haine mutuelle était bien plus forte que leur amour.

C'est un matin, de bonne heure, qu'il l'avait rencontrée pour la première fois. Elle entrait dans le *Cub Room*, accompagnée de deux étudiants. Elle lui avait semblé irrésistible ; un bel animal plein de hardiesse ; le petit visage brillant, les yeux d'enfant, la grande bouche, le cou long et très blanc, la chevelure brune extraordinairement épaisse, toute sa personne lui avait causé une joie profonde, comme une image de la perfection.

Les étudiants buvaient du rhum et du coca-cola. Il s'était avancé vers leur table et avait dit à la jeune fille :

— J'ai besoin de savoir votre nom. Comment vous appelez-vous ?

— Et vous ?

— Paul Scott.

— C'est un nom qui ne me dit rien. Vous vous appelez Paul Scott, soit. Moi, je m'appelle Katey. Et alors ?

Les étudiants riaient aux éclats.

— Comment, vous ne savez pas qui est Paul Scott ? dit l'un d'eux. Qui eût pensé que nous rencontrerions jamais Paul Scott ? Eh bien ! Paul, vieux frère, asseyez-vous et prenez un verre.

— Merci. Quel est celui d'entre vous qui est fiancé à Mademoiselle... ?

— ...Muffet [1].

— Eh bien ! qui d'entre vous ?

— Ni l'un ni l'autre.

— Et alors ? dit la jeune fille.

1. Ce n'est pas un nom propre, mais un personnage de chanson enfantine (en français, par exemple : « Peau d'Ane »).

Ils avaient pris un verre ensemble, puis un autre. Enfin il s'était levé et il avait dit :

— J'ai été heureux de causer avec vous.

Et s'étant tourné vers les jeunes gens :

— Je me demande si vous savez la chance que vous avez de la connaître ?

— Bien sûr, avait répondu l'un d'eux.

Il ne savait toujours pas son nom parce qu'il n'avait pas voulu le demander de nouveau et, en revenant à son hôtel, dans le taxi, il s'était reproché sa discrétion.

Il était quatre heures du matin, lorsqu'il avait pris sa douche. Puis il s'était couché. A quatre heures et demie, la sonnerie du téléphone avait retenti et le standardiste de l'hôtel lui avait dit :

— Une demoiselle Katey Muffet désire vous parler, monsieur Scott. Dois-je lui dire que vous êtes sorti ?

— Non, je vais lui parler.

On lui avait passé la communication et il avait entendu la voix de la jeune fille :

— Appartement 9-C, 939, Cinquième Avenue.

Puis elle avait raccroché le récepteur. Il avait noté l'adresse et allumé une cigarette en se demandant ce qu'il fallait faire. Il n'était séparé de sa seconde femme que depuis un mois seulement. Peut-être faudrait-il attendre un an avant que le divorce soit prononcé. Ses deux enfants lui manquaient encore affreusement. Impossible de se lancer dans une nouvelle aventure. Cependant, il savait qu'il allait le faire. Il savait qu'il *voudrait* le faire. Il savait que la question était réglée. Il se remarierait. C'était absurde, absurde et inévitable.

Il s'était mis à marcher de long en large dans son salon, en essayant de raisonner, mais convaincu d'avance que c'était inutile. Si elle n'avait pas agi comme elle avait fait, rien n'eût été perdu. Hélas ! il savait qu'il était désarmé puisque, malgré ses efforts pour raisonner sérieusement, il se sentait envahi par la joie. Cependant, il était allé se coucher comme s'il avait voulu donner à la jeune fille et se donner à lui-même une dernière chance de se tirer d'affaire. Il était presque endormi lorsque la sonnerie avait retenti de nouveau et qu'il avait entendu le téléphoniste répéter la même phrase que la première fois.

— Je vais lui parler, avait-il répété à son tour.

— Je suis contente que vous ne soyez pas encore parti, avait-elle dit, parce que je meurs de faim. La cuisine est à un kilomètre. Je n'aime pas préparer un repas pour moi toute seule et il y a une boutique ouverte toute la nuit dans la Sixième Avenue, à côté du Saint-Moritz. Voulez-vous m'apporter un sandwich au jambon et un autre au fromage ?

Puis elle avait raccroché.

. . . . . .

La douche le rafraîchit. Il s'étira et se demanda comment il avait fait pour vivre si longtemps.

Il avait toujours été pour lui-même son meilleur ami, éprouvant une sorte de compassion et de sympathie à l'égard de cet étranger qui avait finalement réussi à demeurer ce qu'il était.

Quand il fut habillé — n'ayant plus qu'à nouer sa cravate et à mettre ses souliers — il s'étendit sur son lit : la fatigue ne voulait pas le quitter et il ne fallait pas laisser passer l'occasion de se reposer. Y avait-il une chance encore, une chance si minime fût-elle?

Dans quelques minutes il allait déjeuner, puis il y aurait l'interview à cinq heures. Ensuite il irait en taxi au casino à Estoril. Il jouerait. Puis il irait se coucher, il s'endormirait et il y aurait demain.

Il était content que Katey ne sut rien de ce qu'il éprouvait, car il pourrait lui venir à l'idée de l'aider ou de lui témoigner de l'affection — et il la préférait telle qu'elle était : lointaine, détachée, fière, aussi vulnérable que lui-même, aussi émouvante, aussi singulière, aussi solitaire. Ils étaient bien assez humains comme cela, il ne fallait pas qu'ils le devinssent davantage.

Il avait toujours su que la fin viendrait subitement. Son père était mort à trente-sept ans. Un de ses cousins germains, le neveu de sa mère, avait été enlevé à dix-sept ans et il l'avait vu, pour la première fois sur son lit de mort dans le misérable hôpital d'une misérable petite ville de la vallée de Saint-Joachim. La mort avait subitement frappé le plus jeune frère de son père à l'âge de trente ans. Des deux côtés de sa famille, du côté écossais comme du côté assyrien, la mort vous attrapait jeune et maintenant il savait qu'elle était en marche.

En avançant dans la vie, il avait entendu, de plus en plus forte, la voix de ses ancêtres assyriens, la voix ancienne, la voix sage, la voix qu'il n'avait jamais écoutée en lui jusqu'à ce qu'il eût treize ans et qu'il eût commencé de devenir un homme. Alors, il avait appris à parler la langue de ses parents maternels ; il allait chez eux, écoutait les disques de chansons du vieux pays, chantait les chansons, parlait avec eux la langue mystérieuse comme un secret de famille qui eût été le partage d'une poignée de gens miraculeusement épargnés d'un monde détruit. Sa peau elle-même commença de foncer lorsqu'il devint un homme. Alors il demanda à ses cousins de l'appeler de son nom assyrien : « Belus Alahabad » et il commença de comprendre qu'il était un être rare, supérieur aux autres hommes, puisqu'il était d'une race quasi éteinte qui n'avait plus de droits à revendiquer.

Lorsque le bruit des assiettes et de la table roulante dans le corridor, derrière la porte de sa chambre, annonça l'arrivée du déjeuner, il se leva. Mais lorsqu'il s'assit devant la table, il constata que bien qu'il eût très faim, il ne pouvait pas manger. Il passa dans la salle de bains, mécontent et honteux de se laisser submerger par l'amertume que lui causait son propre sort. Il savait bien pourtant qu'il n'aimait vraiment personne

au monde, pas même Rose, qu'il ne tenait qu'à lui-même et qu'il n'avait jamais tenu qu'à lui-même. Il se rassit devant la table et, sans réfléchir davantage, il commença à couper son steak et à manger. En dix minutes il avait fini de déjeuner.

III

Il était plus de trois heures quand il sortit de sa chambre, après avoir décidé de louer un taxi, de se faire conduire à Estoril, d'y boire un double cognac, de jouer pendant un moment au casino et de rentrer à l'hôtel à temps pour l'interview de deux heures de Rodrigo Azevedo.

Il s'arrêta dans la cour, remarqua combien la lumière du jour était brillante et combien l'hôtel — qui ressemblait si peu à un hôtel — était vaste. Le patio, trois ou quatre fois plus grand que sa chambre, qui certes n'était pas petite, était surmonté d'une verrière et pavé d'une mosaïque aux tons vifs, verts, jaunes et blancs. Dans des pots, le long des murs, il dénombra une demi-douzaine d'espèces de plantes qui croissaient discrètement comme pour ne pas troubler l'atmosphère et l'ordre raffinés de ce lieu choisi. C'étaient pourtant, lui sembla-t-il, des plantes vigoureuses qui poussent en général à l'air libre, sauvages, exubérantes, parfois belles, parfois grotesques. A l'Aviz, elles s'étaient assagies, avaient perdu de leur éclat et de leur hardiesse, adoptant les attitudes calmes qui sont le gage des longues vies. Les tiges des plantes étaient propres et robustes, les feuilles toutes semblables ; les fleurs, jaunes et bleues, n'avaient certainement pas éclaté un beau jour comme une explosion. Elles avaient fleuri simplement sans en être très fières, bientôt désolées de languir et de se flétrir. Enfin, telle avait été son impression au moment où il les avait regardées avant de monter dans l'ascenseur. « Ce sont des plantes-forçats », avait-il songé, tout en pensant à beaucoup d'autres choses : à l'emplacement des chambres de l'hôtel, à la chance qu'il aurait ou n'aurait pas au casino, à la nécessité de chasser de son esprit le souvenir de Rose, au moyen du raisonnement suivant : « Elle va et elle vient, et personne ne pourra jamais l'aider, ni son père ni sa mère, ni aucun des êtres qu'elle rencontrera » ; au fait que lorsqu'il s'était levé, ce matin-là, à neuf heures et demie à Madrid, il avait cru qu'il allait prendre son petit déjeuner, puis se rendre au Prado et jeter un coup d'œil sur ce musée qu'on lui avait dit être le plus beau musée de peinture du monde, plein de tableaux de Greco et de Goya. Tout à coup, au lieu de s'occuper de son petit déjeuner, il avait, par hasard, demandé quand le prochain avion partait pour Lisbonne. On lui avait dit que s'il faisait tout de suite ses bagages, il arriverait à temps pour le prendre. Et il l'avait pris. Bien entendu, à l'aérodrome, il y avait eu les formalités habituelles, ce qui lui avait donné le temps de boire une tasse de café, d'acheter des cartes postales pour Rose, de lui en envoyer une et de parcourir le dernier numéro du *Times*.

Traversée à haute altitude, rapide, sans secousses. En moins de deux heures il était à Lisbonne et une demi-heure plus tard à l'Aviz. En une heure il avait défait ses bagages, pris un bain, déjeuné et, à présent, il se dirigeait vers Estoril.

« Ces plantes sont des forçats », pensa-t-il et il les vit enfermées dans un pénitencier qui ressemblait à une église.

Il se dit que le liftier, qui n'était guère plus haut que le chasseur, était lui aussi un forçat. S'il avait ce visage muet et sans expression, c'était que telle était la loi du pénitencier.

Il aperçut Eduardo Dos Santos dans sa petite prison personnelle.

— Parlez-moi d'Estoril, dit-il. Comment y va-t-on et en combien de temps ?

— Je vais vous procurer une bonne voiture, dit Eduardo. Vous donnerez au chauffeur 100 escudos ou 5 dollars, pourboire compris. Il vous mènera à Estoril en vingt ou vingt-cinq minutes, ou même moins, si vous désirez qu'il aille très vite.

— En vingt ou vingt-cinq minutes, c'est parfait. J'y resterai trente ou quarante minutes, puis je reprendrai un taxi et je serai ici à cinq heures. Si j'étais un peu en retard, dites au journaliste que j'arrive tout de suite.

— Entendu.

Eduardo sortit de sa cage, s'avança sous le porche étroit et haut. Il fit signe au conducteur d'une grande voiture arrêtée de l'autre côté de la rue, qui fit demi-tour et s'arrêta devant le perron. Le portier descendit et dit quelques mots en portugais au chauffeur. Paul Scott le remercia et monta dans la voiture qui démarra aussitôt.

Dès son arrivée, la ville lui avait semblé très plaisante et à présent qu'il la voyait mieux, il aurait voulu que tous ceux qu'il avait connus, tous ceux qu'il avait aimés fussent avec lui dans cette claire lumière. Oui, tous : ceux qui avaient vécu, puis étaient morts enfin apaisés, ceux avec qui il avait passé un moment, avec qui il avait parlé, ri et plaisanté. Mais quand il essaya de se les rappeler il s'aperçut qu'il ne parvenait pas à évoquer un seul d'entre eux, non pas même un seul et qu'il ne pouvait imaginer à ses côtés personne qu'il connût, sauf Rose. Rose, il la vit toute seule avec lui et il n'éprouva pas de joie.

La voiture filait à travers la foule qui encombrait des rues étroites. Le conducteur cornait, ralentissait, accélérait, dévisageait avec colère ou avec un étonnement amusé les passants ralentis par l'âge et maudissait à voix basse ceux qui refusaient de courir par orgueil, par ce misérable orgueil de piéton ou de pauvre. La voiture déboucha dans une large rue bordée d'allées grossièrement pavées, avec de vieux et beaux arbres, des statues, des bancs, des oiseaux, des garçons, des filles et des femmes qui allaient nu-pieds, portant des paniers ou des jarres posés en équilibre sur leur tête.

Puis ce fut la campagne et une belle grand-route qui longeait à gauche une baie, à droite des collines vertes et ondulées. C'était ici bien sûr qu'il aurait dû amener tous ses amis, mais il ne pouvait se rappeler aucun ami. Il fallait absolument qu'il s'en fît un, qu'il trouvât le temps de se faire un ami. Il avait beaucoup entendu parler de l'amitié et avait une fois ou deux lu l'essai d'Emerson, mais il n'avait jamais tout à fait réussi à se faire un ami. Sans doute parce que, en lui, le côté assyrien ne croyait pas à l'amitié. « Comment réussit-on à avoir un ami? » se demanda-t-il. « Et comment sait-on qu'on en a un? » Jusqu'où un homme pouvait-il mettre à l'épreuve l'amitié d'un ami sans s'en montrer indigne? Pourquoi serait-on l'ami de quelqu'un, sinon pour se sentir poli et rassuré et, si dans l'amitié, tout était poli et rassurant, comment cela pouvait-il être, l'amitié?

Il se souvint d'avoir connu, pendant trois mois, à San Francisco, une jeune fille qu'il allait voir presque tous les après-midi, pendant une heure ou deux. Il s'asseyait volontiers auprès d'elle, dans un salon banal, parce qu'elle était belle et qu'elle riait si naturellement qu'on n'éprouvait pas de pitié pour elle. Il lui apportait des petits cadeaux qu'il ne lui remettait jamais directement et laissait distraitement sur une table. Un jour, au moment où il partait, elle lui tendit un paquet soigneusement ficelé. C'était un livre: *Le Rubaïyat d'Omar Khayyam*, bien entendu. Peut-être tous deux avaient-ils été des amis, mais il ne se souvenait même plus de son nom ni de son visage. Mais comme elle savait rire! Ce rire-là, qui était sa raison d'être, il était retourné indéfiniment chez elle pour l'entendre et il l'avait encore dans l'oreille. Il souhaitait que beaucoup d'autres que lui l'eussent entendu aussi. « Vous êtes de New York, je le sais », lui avait-elle dit, le soir où ils s'étaient rencontrés pour la première fois. Il avait vingt ans à cette époque, c'est-à-dire qu'il y avait trente ans de cela. C'était une femme d'environ trente ans, agréablement tournée. Ce soir-là, il l'avait tenue dans ses bras pendant quelques instants. Un boxeur, qui avait été son condisciple à l'école, l'avait emmené chez elle et elle les avait accueillis à sa porte. Elle était toute nue. Cinq ans plus tard, il rencontra de nouveau le boxeur qui avait l'allure d'un homme malade et qui, après deux verres de bière, lui avoua qu'il avait la syphilis depuis deux ans, mais qu'il espérait être bientôt hors de danger.

On ne pouvait pourtant pas dire que l'Y.M.C.A. ne les avait pas mis en garde contre cette maladie. Il se souvenait même très bien qu'un samedi après-midi, ils avaient dû, tous deux, avant d'aller, pour 10 cents, jouer au basket ball et se baigner à la piscine, subir sur le sujet une conférence illustrée de photographies monstrueuses.

A cette époque, il n'avait jamais encore été à New York. Le séjour qu'il y fit cette année-là mit fin à son amitié avec cette femme. Lorsqu'il revint à San Francisco sept mois plus tard et qu'il alla la voir, elle était partie et sa vie avait pris une autre direction. Quant au Rubaiyat, elle

ne lui avait jamais demandé s'il l'avait aimé ou même lu. Aussi, un certain après-midi, c'est lui qui avait posé la question :

— Avez-vous lu le livre que vous m'avez donné?

— Je le lis chaque jour, dit-elle. C'est ma bible.

Au fond, c'était elle qui avait été le plus près d'être son amie.

Il arrivait à Estoril. La voiture déboucha sur un petit port encombré de petits bateaux avec un phare, des groupes de maisons aux couleurs gaies. Le centre de la ville ressemblait à un parc et sur la colline, à environ un demi-mille de la mer, il y avait un casino. Il y entra, remplit la formule imprimée qui lui assurait la qualité de membre payant, puis il alla au bar et but deux cognacs. Il regarda les quatre tables de roulette et entendit les croupiers faire les annonces habituelles, mais, cette fois, en portugais et non en français ou en italien. Il avait sur lui un peu moins de 500 dollars en argent et 120 dollars en travellers-chèques, plus 55 000 lires italiennes qui ne valaient pas grand-chose, 12 000 pesetas espagnoles dont il ignorait la valeur et 20 000 francs français qui représentaient environ 40 dollars. Enfin, il possédait une pièce d'or anglaise qu'il avait achetée à Marseille, l'équivalent de 80 dollars. Il changea 400 dollars américains contre 10 000 escudos et convint avec le changeur que, s'il gagnait, il pourrait rentrer en possession de ses dollars. Le changeur portait un monocle à l'œil droit et parlait un bon anglais.

— La mise maxima est de 5 000 escudos, lui dit-il, ce qui fait à peu près 200 dollars.

— Bien.

Il alla à la table la plus proche et mit 5 000 escudos sur le rouge. Le noir sortit. Il en remit 5 000 sur le rouge et le noir sortit encore. A quatre heures un quart, il avait perdu tout son argent étranger, signé les travellers-chèques et il ne lui restait plus que 6 000 escudos. Il ne disposait plus que d'un quart d'heure environ s'il voulait être rentré à temps pour l'interview.

Il mit 5 000 des 6 000 escudos sur le rouge et le rouge sortit. Il s'approcha d'une autre table juste avant que la boule ne commençât à rouler et plaça 5 000 sur le noir qui sortit. Puis il revint à la première table, misa 5 000 sur le rouge qui sortit encore. Il vint de nouveau à la seconde table et mit 5 000 sur le rouge, et le noir sortit. Il resta à cette table, rejoua le noir et le rouge sortit encore.

Alors il alla au bar pour boire un autre cognac et faire ses comptes. Il se trouvait encore beaucoup plus riche qu'il ne l'était une minute plus tôt. Il n'avait perdu que 200 dollars qu'il regagnerait après le dîner. Il avait le temps. Il but un autre cognac.

Il crut se diriger vers le comptoir du changeur pour échanger ses jetons, mais il se trompait. Il allait, au contraire, miser 5 000 sur le rouge et le noir sortit. Il resta à la table pour rejouer le rouge et ce fut encore le noir qui sortit. A ce moment, il lui restait 5 000 et quelques centaines d'escudos.

Il en plaça 5 000 sur le rouge, toujours à la même table et cette fois, tandis que la boule roulait encore, il comprit qu'il s'était trompé, s'approcha de l'homme au monocle et lui dit :

— J'ai une grosse pièce d'or anglaise qui m'a coûté environ 80 dollars à Marseille. Combien d'escudos m'en donnez-vous ?

Il regarda de nouveau la table et constata que le noir était sorti, et non pas le rouge.

L'homme au monocle examina la pièce, consulta un barème et dit :

— 2 000 escudos.

— D'accord.

Il prit les 2 000 escudos, les échangea contre des coupures de cents et commença à jouer les numéros. Il perdit 100 escudos sur le trois, 200 sur le six, 300 sur le neuf. Alors il en plaça 130 sur le treize, parce qu'il avait eu beaucoup de malchance, qu'il ne lui restait plus que 100 escudos, qu'il serait forcé de rentrer à l'hôtel par le train électrique. L'inattendu se produisit : le treize sortit et il gagna trente-cinq fois sa mise, c'est-à-dire presque 5 000 escudos, en conservant sa mise de 130 escudos. Il est de tradition de laisser sa mise sur le numéro gagnant. Pourtant, et sans aucune raison, il la plaça sur le deux et le deux sortit. Il fourra ses jetons dans sa poche et déplaça sa mise de 130 escudos sur le vingt-deux, mais le vingt-sept sortit. Il consulta sa montre. Il était quatre heures vingt-sept et il valait mieux partir. A ce moment, il possédait près de 10 000 escudos, c'est-à-dire environ 400 dollars. Il en mit 5 000 sur le rouge qui sortit. Il alla à la seconde table, remit 5 000 sur le rouge qui sortit. Il se précipita vers la troisième table, juste à temps pour gagner 5 000 sur le rouge et il gagna de même à la quatrième table. Il remit ses jetons à l'homme au monocle et ils firent un peu de comptabilité. Il récupéra tout son argent, y compris les travellers-chèques signés et se trouva gagner environ 400 dollars, qui lui permettraient de rester à l'Aviz quelques jours de plus. L'homme au monocle n'avait marqué aucune déception.

En se dirigeant vers le bar pour boire un autre cognac, il pensa : « Je devrais être honteux et pourtant je suis très fier de ma veine. »

Il avala d'un trait son verre de cognac, constata qu'il était cinq heures moins vingt-cinq, donna un dollar à la dame du vestiaire en échange de son chapeau, acheta quatre paquets de Chesterfields à 75 cents le paquet, convint d'un prix avec le chauffeur d'une Buick et rentra à l'Aviz. Quand il sortit de la Buick, il était cinq heures moins deux.

— Est-il arrivé ? demanda-t-il au portier.

— Oui. Il est avec monsieur Sousa dans le salon privé, près du bar.

— Je sens très mauvais, la sueur du joueur, dit-il. Croyez-vous qu'il serait impoli de ma part de monter prendre une douche et me changer. J'en ai pour dix minutes.

— Oh! non, répondit le portier. Ils ne vous attendent pas avant cinq heures et demie. Prenez tout votre temps.

Il allait monter dans l'ascenseur quand il aperçut Obrigado Borrego et sa famille qui entraient dans le hall, sortant de la salle à manger. Ils venaient de finir leur déjeuner. Il les regarda traverser le hall.

— Est-ce eux? demanda-t-il au portier.

— Oui, c'est toute la famille.

— Ils ressemblent à tout le monde.

Il monta dans sa chambre et redescendit dix minutes plus tard, reposé et heureux de la tournure rapide, absurde, mais peut-être non dépourvue de quelque signification que prenaient les événements. Nul ne saurait jamais à quel point il avait été dans plusieurs circonstances de sa vie, stupidement et entièrement par sa faute, près de la faillite. Et à la dernière minute il retombait sur ses pieds, avec plus que le nécessaire, c'est-à-dire prêt à tout perdre encore et à regagner de nouveau. Voici qu'une fois encore — cette fois-ci il s'agissait d'argent — la chance lui avait souri. Certes il ne le méritait pas, mais qui pouvait dire si elle ne lui sourirait pas pour autre chose?

— Je vais vous verser 4 000 escudos d'acompte, déclara-t-il au portier.

— Vous comptez donc rester quelques jours?

— Oui, si je le peux.

— J'ai parlé au directeur et il a pris ses dispositions avec les autres clients pour que vous puissiez rester.

— S'ils tiennent à ma chambre, donnez-la-leur, je m'arrangerai aussi bien d'une autre.

— Non, on ne leur avait pas donné de numéro de chambre. Ils en auront une autre qui est très bien, avec vue sur le jardin. Certaines personnes préfèrent ces chambres-là : elles sont plus tranquilles.

— Très bien.

Le portier lui tendit un reçu et le conduisit au petit salon privé, près du bar. Le journaliste et le directeur l'attendaient, accompagnés d'un photographe. Le directeur servit d'interprète. Après que Scott eut bu un verre de cognac et les autres du sherry, le directeur dit :

— Nous pourrions peut-être nous asseoir et commencer l'interview...

Les questions avaient été numérotées et dactylographiées en portugais. Certaines d'entre elles étaient longues et compliquées. Malheureusement, le directeur n'était pas très bon interprète. La première question était la suivante :

— Quel sens a pour vous, du point de vue politique et social, le monde d'aujourd'hui et quel sens a votre présence dans ce monde en tant qu'homme d'action?

— En tant qu'homme d'action?

Le directeur et le journaliste échangèrent rapidement quelques phrases, puis le directeur reprit :

— Voyons, comment puis-je dire?... Jugez-vous cette question importante?

— De quelle question s'agit-il?

— Toujours de la même.

— Eh bien! répétez-la s'il vous plaît.

Le journaliste semblait être au comble de la torture : il sentait que le directeur était en train de dénaturer le sens des questions qu'il avait soigneusement préparées. Il eut un nouvel aparté avec le directeur qui reprit de nouveau :

— Il est difficile de traduire le portugais avec exactitude. M. Azevedo voudrait savoir si vous croyez à la réalité du monde en tant qu'homme tout court et en tant qu'homme d'action, je veux dire en tant qu'écrivain?

Scott était tenté de répondre tout simplement : oui. Mais il eut l'impression que M. Azevedo n'était pas un journaliste ordinaire, expédiant une besogne. Il devinait en lui un homme nerveux, mais intelligent et profondément sincère. La peau de son visage était sombre et grêlée, son regard à la fois vif et timide. Il fumait sans arrêt, en chassant nerveusement les mouches d'un geste de la main. De temps à autre, il se reportait à sa liste de questions et son air malheureux donnait à penser qu'il craignait d'importuner l'écrivain.

Scott s'efforça de le rassurer. Et s'adressant au directeur :

— Veuillez dire à M. Azevedo, déclara-t-il, que je suis extrêmement heureux de le rencontrer et que je répondrai à toutes ses questions, que j'y répondrai avec le plus grand soin.

Le directeur traduisit tant bien que mal ces mots qui ramenèrent le sourire sur le visage d'Azevedo.

— Voyons, dit Scott. Il me semble que je comprends parfaitement votre première question. Laissez-moi réfléchir quelques minutes avant de vous donner ma réponse.

Puis, quelques minutes plus tard :

— Voici ma réponse : à mes yeux la vie est en principe un accident dépourvu de signification, mais qui peut être plus ou moins heureux ou malheureux suivant que l'on est plus ou moins beau, plus ou moins bien portant, plus ou moins satisfait d'exister.

— Ah! dit le directeur, je vais traduire.

Il prononça quelques mots en portugais, puis questionna Scott :

— Vous avez bien dit : « un accident sans signification » ?

— Oui, continua Scott, « un accident sans signification » — et il reprit patiemment — ...mais qui peut être plus ou moins heureux...

Au fur et à mesure de la traduction, le journaliste prenait des notes. Lorsqu'il eut entièrement transcrit la réponse de Scott, il se leva, esquissa un sourire qui découvrit ses dents jaunies par le tabac, puis se rassit.

— Étrange, songea l'écrivain. Aux États-Unis, tous les critiques s'accordent pour estimer que je ne suis pas intelligent, que je suis incapable de penser et il me semble que ce petit bonhomme portugais me considère, lui, comme un penseur. Il n'en fut que plus résolu à prendre au sérieux Azevedo et à tâcher de répondre, à chacune de ses questions, avec toute la probité et le soin dont il était capable.

Les questions étaient toutes du même genre. M. Azevedo n'évoluait que sur un plan supérieur, avec un sérieux mortel. S'il arriva à Scott de glisser un peu d'humour dans ses réponses, il ne se permit pas un mot, pas une inflexion de voix qui eût pu nuire à la considération que lui marquait Azevedo et que, manifestement, il éprouvait aussi à l'égard de lui-même.

L'interview ne se termina pas avant sept heures et demie. Pendant ce temps, le photographe allait et venait, cherchait le meilleur angle de prise de vue, essayait son objectif, mais sans prendre de cliché. Maintenant, Azevedo et Scott se parlaient directement, dans une langue qu'ils avaient fini par inventer à leur usage au cours de l'interview. Le photographe prit une première photo et leur demanda de bien vouloir aller poser, au soleil, sur le balcon, où il en prit une autre.

Scott avait aussi, de son côté, à poser quelques questions à son interviewer et à se renseigner sur la personnalité de M. Azevedo. M. Azevedo était poète, romancier, dramaturge ; il n'était pas journaliste de métier. Il faisait des interviews pour gagner sa vie, ce qui n'était pas facile à un intellectuel père de cinq enfants dans un petit pays comme le Portugal. Il avait quarante-sept ans et les poumons fragiles, mais assez de santé tout de même pour pouvoir vivre, donc pour travailler. Lorsqu'il avait connu celle qui devait devenir sa femme, il avait trente-sept ans ; il était à cette époque très malade et convaincu qu'il allait mourir. Il écrivait depuis plus de vingt ans sans avoir jamais connu le moindre succès, bien qu'il eût publié une douzaine d'ouvrages. C'est alors qu'il rencontra une jeune fille de seize ans, qui avait probablement du sang maure dans les veines et était complètement illettrée. La rencontre eut lieu un matin, à l'aube, alors qu'il essayait de rentrer chez lui après avoir bu pendant toute la nuit. Soudain, il dut s'arrêter et commença à vomir du sang. La jeune fille, qui commençait sa journée de travail, passa près de lui, portant un panier sur la tête. Elle déposa son panier, courut vers lui, le serra dans ses bras sans crainte de se couvrir de sang. Elle le secoua, le morigéna et le ramena chez sa grand-mère, où elle le mit au lit, le lava entièrement à l'eau chaude et lui donna à manger. Quelques jours plus tard, elle fit l'amour avec lui et lui montra une passion si furieuse qu'il fut transporté de bonheur. Dans ces dispositions nouvelles, il hésita pendant une nuit entière à se convertir à la religion de son amie. C'est peut-être ce qu'il aurait fait s'il ne s'était vite rendu compte que la jeune fille et sa grand-mère n'étaient catholiques que de tradition, pour des raisons de convenance et qu'en réalité elles avaient d'autres croyances

personnelles qu'il se promit de découvrir. Ils se marièrent quelques jours plus tard et sa femme mit près de cinq mois à découvrir la profession de son mari. Lorsqu'elle vit, imprimé, le livre qu'il avait écrit après leur rencontre, elle ne parvint pas à croire que c'était lui, son mari, qui en était l'auteur, car elle pensait que les livres s'écrivaient spontanément, par l'effet de quelque sortilège magique.

— Aimez-vous votre femme? demanda l'écrivain.

Le journaliste réfléchit un moment.

— Chaque jour et chaque nuit nous nous détestons, parce que la vie est compliquée. Mais si l'on compte par années, alors nous nous aimons.

Le directeur essaya laborieusement de traduire cette phrase, mais Scott ne le tint pas quitte qu'il n'y fût parvenu.

L'interview terminée, Scott s'approcha du bureau et demanda au portier de le renseigner sur les chants portugais dont lui avait parlé le barman du Casino.

— Les fados? Vous devriez aller entendre des fados au Machado, où la cuisine est excellente. C'est très cher, naturellement, mais très bon. J'aimerais beaucoup savoir ce que vous pensez des chants.

— Je vais aller au Machado en taxi, et demain je vous donnerai mon impression.

— Vous êtes-vous déjà promené dans Lisbonne?

— Non, pas encore.

— La promenade jusqu'au Machado est très agréable. On monte par des rues étroites vers la vieille ville en traversant un quartier qui n'était pas sûr il y a encore peu de temps. Mais maintenant on ne court plus de risques. Le quartier est pittoresque. Le soir on voit les gens du peuple, à l'heure où ils ont oublié leur misère, parler entre eux sur le seuil de leurs maisons ou se promener dans les rues étroites.

— O.K. J'irai à pied. Par où dois-je passer et combien de temps mettrai-je pour arriver? Et quand je serai arrivé au Machado, que devrai-je commander?

Le portier lui expliqua le chemin; s'il marchait lentement, il ferait une agréable promenade de trois quarts d'heure. Une fois arrivé au restaurant, il ferait bien de demander au maître d'hôtel de lui apporter un ou deux plats portugais.

Scott s'ingénia à faire durer la promenade une heure plutôt que trois quarts d'heure; la ville était belle et il savourait son plaisir. Pour une fois il voulait marcher lentement, puis entrer au Machado, s'asseoir, manger et ensuite écouter des chants portugais.

(A suivre.)

WILLIAM SAROYAN

(Traduction Solange de la Baume)

PIERRE GAXOTTE

Pierre Gaxotte, rue Froidevaux, habite au-dessus du cimetière Montparnasse. Son bureau surplombe les tombes. Son regard plonge dans les mausolées et les *Regrets éternels*. Pourtant, il est peu d'écrivains aussi vivants.

Pierre Gaxotte pétille dans son fauteuil. Ses deux mains tambourinent et rament. Il tricote des jambes. Des jets de verve fusent de ses deux petites pommes de joues qui, sous la pression, remontent jusqu'aux yeux. Son nez, pirouettant de malice, donne l'illusion du nez en trompette, alors qu'il respecte un canon plus légal.

Cet émerillon d'esprit sort pourtant d'un pays grave. Il est né à Revigny, dans la Meuse, le 19 novembre 1895. Son père était un de ces notables de village qui firent des pans de leur redingote le berceau de la IIIe République.

— Il était notaire, radical et maire.

Les notaires, honnis par les poètes, mais qui confèrent à leurs fils le sens du cadastre et des vérités territoriales.

— Les réactionnaires, alors, allaient à la messe. Ils mettaient leurs filles chez les sœurs et leurs fils à l'école libre. Ils faisaient de ceux-ci des officiers. Les fils des républicains allaient à l'école laïque, puis vers les carrières civiles.

Pierre Gaxotte suça le lait de la Fédération républicaine radicale et radicale-socialiste.

— L'école laïque de Revigny était un endroit sublime. L'Église et l'État ne s'étaient pas encore brouillés tout à fait. En classe, nous entendions sonner un pas martial. C'était le suisse qui venait chercher les enfants de chœur pour un enterrement. « Combien? » demandait l'instituteur. Les gosses s'en allaient avec un regard de triomphe. Le curé les habillait dans le couloir.

Pierre Gaxotte célèbre les vertus de l'école laïque, qui lui apprit à multiplier 3/8 par 17/4 et à réciter les sous-préfectures et les verbes irréguliers.

Il sait me chanter, d'une voix de fausset, comme autrefois, la chanson de la Mutualité scolaire, pour laquelle on donnait un sou par semaine :

Les petits sous feront des sommes
Et les enfants feront des hommes.
S'aider toujours et s'aimer bien
C'est le devoir du petit citoyen.

Le lycée de Bar-le-Duc l'accueillit ensuite, avec son climat de vent et de glace. Les premières classes lui ont laissé le souvenir d'un long hiver, de doigts gourds, d'engelures et de claquements de dents.

Il finit par se plier à la discipline du gel et à ruser avec sa prison.

— Je ne me suis amusé qu'à partir de la seconde. On va voler des bûches à la " dépense ". On trouve des trucs pour se chauffer pendant la récréation. On devient ficelle.

Le jeudi son père l'extrayait du lycée, l'installait au buffet de la gare avec un paquet de journaux illustrés et un quart de limonade : *Lis ça et tais-toi !*

M. Gaxotte père, un autre notaire et un liquoriste, vénérable de la Loge, discutaient de l'élection d'un conseiller d'arrondissement et des intérêts supérieurs de la Patrie. Ils se demandaient si Poincaré était vraiment républicain.

— C'étaient des convaincus. Ils représentaient les cadres. Briand disait un jour à Barrès : « Vous avez enflammé les imaginations, mais nous avons conservé les cadres. »

A la maison, les séjours de Pierre Gaxotte étaient scandés par le refrain : « On n'est pas sur la terre pour s'amuser. Tu verras quand tu gagneras ta vie... »

— Il s'agissait de rapporter des notes et un bulletin convenables. Sinon...

Quand éclata la guerre de 14, Me Gaxotte envoya son fils et sa fille à Lyon, pendant quinze jours, le temps de voir comment tournerait la bataille.

Pierre et sa sœur emportèrent de l'étude les testaments. Le père enterra « le grand livre » sous un escalier.

Quand Pierre revint, il ne restait plus de la maison que la façade et la sonnette, avec la pancarte : « *Pour l'étude, entrer sans sonner.* » Les minutes étaient brûlées. On dut les reconstituer avec l'Enregistrement de Bar-le-Duc. Le seul travail que fit Me Gaxotte pendant les premières années de la guerre fut une procuration gratuite pour un soldat, en 1915.

— Mon père me voyait député de la Meuse, sénateur. Il demanda conseil à son député Maginot et à son sénateur Poincaré, qui indiqua l'Inspection des Finances. Mais le désastre de 1914 exigeait une solution plus rapide. J'allai au lycée Henri-IV. J'y préparai l'École Normale Supérieure, où je fus reçu en 1917.

*
* *

L'École Normale de guerre était occupée par un hôpital. On logeait les élèves à l'infirmerie. Aussi Pierre Gaxotte préféra-t-il être externe.

— Je touchai une pension de 150 francs. Avec une retenue, 135. Ce n'était pas assez pour vivre : 135. Il fallait dans les 200.

Il habitait place de la Sorbonne, dans un hôtel qui existe encore, à droite en regardant la statue d'Auguste Comte. Les cours d'agrégation avaient été suspendus. Il fit par jeu des sciences naturelles. Mais il lui manquait toujours 65 francs.

Il devint secrétaire de Maurras. Il goûta ce sourd fabuleux, à qui on devait parler dans le front.

— Quand il avait fini de travailler, on discutait avec lui. Il récitait des vers avec une mémoire d'éléphant. On pouvait se disputer. Il était anti romantique, anti germanique. Il dormait sur commande. Quand une alerte précipitait les gens à la cave, il montait dans son bureau mettait sa tête en arrière et s'endormait. A la fin de l'alerte, je le secouais, je le pinçais : « Personne de blessé? » demandait-il. Sa mécanique se remettait en marche.

Almereyda, le directeur du *Bonnet Rouge* contre lequel il bataillait, aurait pu lui faire un mauvais coup. « *Je suis armé* », disait Maurras, qui tirait de ses profondeurs un mousquet de poche, gros comme une betterave. Il était impavide. Un soir, à minuit, il n'arrivait pas à l'imprimerie. Son taxi avait rencontré une alerte. Le chauffeur s'était mis à l'abri. Maurras était resté dans la voiture, puis, ne voyant personne, était rentré à pied. Une bombe était tombée près de lui, sur le Ministère de la Guerre. *IL L'AVAIT ENTENDUE.* Il en fit un article magnifique.

Pierre Gaxotte rayonne et palpite au souvenir de ces originaux, savoureux ou terribles comme des gentilshommes à fraise ou des moines ligueurs du XVIe siècle.

Les chroniqueurs juteux, les échotiers meurtriers, Leroy-Fournier, journaliste parlementaire. « *Dois-je faire long ou court?* » demandait-il en arrivant au journal. « *Court, monsieur Leroy-Fournier !* » « *Je voulais faire du Tite-Live, je ferai du Tacite !* »

Pierre Gaxotte revenait la nuit de l'imprimerie de la rue du Croissant. Il voyait les bistrots pour typographes, dont la vitrine flamboyait encore. Le boulanger qui enfournait son pain dans sa cave. Le petit chemin de fer à vapeur qui portait les légumes d'Arpajon. Il le saisissait aux Halles, grimpait dans le fourgon et, tandis que la locomotive s'époumonait à gravir le « Boul'Mich' », il sautait en marche, place de la Sorbonne.

Il traversait le Paris nocturne du temps de la Bertha. « *C'est un canon monté sur un ballon* », avait déclaré Painlevé. Elle tirait un obus toutes les vingt minutes. Dans l'axe boulevard Saint-Michel-boulevard de

Strasbourg. L'obus tombait toujours dans les mansardes, où il tuait une veuve chargée d'enfants, mais jamais de célibataire.

Parce qu'il était tombé un obus à la terrasse du Molard, le côté gauche du boulevard était désert. Il n'y avait pas un chat au Napolitain. Sur l'autre rive du boulevard, la terrasse du Madrid regorgeait.

***

La première année de l'École Normale de Pierre Gaxotte coula ainsi, dans une vie de Crésus, avec ses 120 francs supplémentaires de *l'Action Française*, qui lui permettaient de festoyer au Duval et, parfois, à la Régence.

Il passa la seconde année à l'École même, dans les locaux de l'infirmerie, avec une dizaine de camarades. La vraie vie de la « thurne », cette cellule à trois ou quatre, cette Trappe ornée d'inscriptions et de banderoles, Pierre Gaxotte ne la connut qu'à la fin de la guerre, quand refluèrent vers l'École des capitaines constellés de décorations, tels que le capitaine Déat, qui n'étaient autres que des élèves démobilisés, sortant de la gloire pour s'atteler aux verbes en *mi* ou aux catégories de l'entendement de Kant.

— En thurne j'étais surtout avec Palanque, maintenant professeur d'histoire ancienne à la Faculté d'Aix. Il préparait un diplôme sur le Concile du Vatican qui n'a jamais été clos. Il était démocrate populaire et moi royaliste. Comme nous étions bavards, il avait la jouissance de la thurne pendant le jour, à moi pendant la nuit.

L'agrégation fut son cauchemar. Aujourd'hui encore, il n'a qu'un rêve, la nuit, c'est qu'il repasse l'agrégation.

Il se rappelle point par point chaque clou de cette croix.

— A l'écrit, la vie monastique au XIIe et au XIIIe siècles, l'Angleterre au XVIIIe siècle. A l'oral, Henri IV, l'Édit de Nantes, saint Martin. La géographie : à l'écrit, le Sahara ; à l'oral, les Flandres.

Il fut reçu premier et en apprit la nouvelle aux Tuileries, au pied de la statue de Waldeck-Rousseau, ce bon républicain.

Il envoya un télégramme à son père, qui depuis la mort de sa femme, s'était enterré dans le silence.

— Depuis la mort de maman jusqu'à sa mort à lui, nous n'avons pas eu plus de dix minutes de conversation à la suite.

Pierre Gaxotte reçut les félicitations du Conseil général de la Meuse, signées Poincaré. On lui laissait entendre que la République comptait sur lui. Il lui suffisait de suivre le *cursus honorum*, d'urne en urne, d'écharpe en écharpe ; maire, conseiller général, sénateur, ministre.

Il fut présenté aux augures de la Meuse : Maginot et Poincaré.

— Je compris que la politique était une f...taise et je vécus au lycée d'Évreux, en 1920, l'année la plus heureuse de ma vie. La veille de la rentrée, j'arrive au lycée dans la grosse voiture de M. Fayard, l'éditeur,

mon ancien correspondant à Henri IV. Le chauffeur m'ouvre la portière. J'avise sur le trottoir un petit monsieur qui faisait les cent pas : « Je voudrais parler à Monsieur le Proviseur. » « C'est moi! » Il crut que j'étais un millionnaire qui faisait de l'enseignement par fantaisie.

Pierre Gaxotte connut les suavités feutrées de l'existence de chef-lieu. Il prit pension en face du lycée, chez deux vieilles filles. L'une vivait le jour, l'autre la nuit. Elles ne correspondaient entre elles que par des billets.

Le tambour du lycée réveillait Pierre Gaxotte. Il réussit à faire rétablir les 50 francs de crédit de cartes, que le professeur de physique avait détournés pour acheter des crocodiles empaillés. Il fréquentait la bibliothèque, dirigée par M. Lambert, ancien inspecteur primaire, assisté d'un ancien gendarme qu'il appelait *M. le Conservateur adjoint*.

Issue des confiscations du château de Bouillon, la bibliothèque renfermait un fond de mazarinades et de livres libertins du XVIIIe, que M. Lambert n'entrebaîllait que pour le colonel du 7e chasseur et pour les agrégés d'histoire. Il guidait les lecteurs de la ville à la baguette. On commençait, dans l'ordre, par Jules Verne, Erckmann-Chatrian, Alexandre Dumas. Un lecteur rapportait *la Dame de Montsoreau*. « Maintenant, c'est *les Quarante-Cinq* », déclarait M. Lambert. « Mais je les ai lus!... » « Comment ça finit? » demandait-il, inquisiteur.

Cette ère fut pour Pierre Gaxotte celle de la *Corvée*. Il devait lui rester fidèle pendant de longues années. *La Corvée et les routes royales sous Louis XV*, la thèse qu'il poussa devant lui avec délices, en accumulant les matériaux qui le réchauffaient de leur poids.

Il déballe sur sa table des liasses de carnets domptées par des élastiques : « Archives nationales F.14 *bis*... Collection Joly de Fleury... H.1657... H.1658... *Résumé des plaintes adressées aux procureurs généraux du roi sur les corvées* ».

Il parcourut ainsi toute la France, de chef-lieu en chef-lieu d'intendance. Amiens, Bourges, Orléans, Rouen, Cahors, où un écriteau de sa chambre d'hôtel déclarait : « *MM. les Voyageurs sont priés de ne pas s'essuyer les pieds avec les rideaux* », tandis qu'autour du lit s'agglomméraient dix des chaises du banquet de M. de Monzie.

Pierre Gaxotte devint ainsi l'homme qui connaît caillou par caillou les routes de France sous Louis XV et qui découvrit, sous le XVIIIe siècle des « folies » et du libertinage, un XVIIIe siècle sérieux, des bureaux solides, une administration rigoureuse qui fournissait les assises de la stabilité aux papillotements des privilégiés.

*
* *

Mais l'Université lui tendit un de ses pièges. Quand il revint à Évreux, en 1921, il se heurta à son remplaçant, installé dans sa chaire.

— Demandez donc un congé, faites votre thèse, lui conseilla un inspecteur général.

— Ils vous ont joué un tour, ils vous en joueront d'autres, lui chuchota M. Fayard, son mentor. J'ai l'idée d'un journal. Mais il faut que vous connaissiez l'imprimerie. Vous avez toujours envie de faire votre *Corvée*?... Après tout, qu'est-ce que vous perdrez si, en plus, vous savez mettre en page un journal?

C'est ainsi que Pierre Gaxotte, mit le doigt dans l'engrenage des machines à imprimer. D'abord à *l'Action Française*, comme secrétaire de rédaction, ensuite, en 1923, à *Candide*.

Candide fut, dans l'entre-deux-guerres, l'épopée des conquistadores du journal hebdomadaire. Encore aujourd'hui, on soupire souvent entre les linotypes : « Ah! si on refaisait *Candide*!... »

Le premier numéro éclata dans le ciel de Paris en mars 1924, avec le succès des bouquets de feu d'artifice réussis jusqu'au dernier grain de poudre.

Ensuite, *Candide* glissa jusqu'à quatre-vingt mille exemplaires, puis remonta, sans arrêt, jusqu'aux quatre cent mille et aux cinq cent mille. Suivant les bonds de la monnaie, il grimpa de deux sous à cinq sous, dix sous, quinze sous. Mais aussi de huit pages jusqu'à trente-deux pages. A la fin, on n'augmentait pas le prix quand on augmentait le nombre de pages.

« *Les gens qui lisent*, disait M. Fayard, *ne sont pas forcément ceux qui ont beaucoup d'argent, mais la demoiselle des Postes, l'étudiant, le petit fonctionnaire. Si on leur donne de bons auteurs, ils les préféreront aux cochonneries. Ils ne faut pas viser bas.* »

Candide renfermait deux pages littéraires, deux pages de théâtre et de musique. Un roman, deux nouvelles, une nouvelle historique, deux reportages, des échos, un petit papier signé « *Candide* », qui était de Bainville. Des dessins de Sennep.

Dans les pages des lettres, un article de critique, un « courrier », un article de fond, un article d'histoire, une interview par André Rousseaux. Parmi les collaborateurs, Brousson, Souday, Thibaudet, Léon Daudet.

En 1924, deux des articles étaient payés 1 000 francs et beaucoup 500. Pour obtenir la valeur actuelle, multiplions par 50, disent les économistes.

— A poste fixe, j'ai été longtemps seul à *Candide*. Je pouvais m'appeler secrétaire général, rédacteur en chef... J'ai fait ensuite *Ric et Rac*, *Je Suis Partout* et *Tout à Vous*, qui a raté. C'était, en avance, le genre *Samedi Soir*. Je ne voulais pas écrire de livres. Il me passait tant de littérature entre les mains! Pourquoi ajouter à ce flot?

Mais Fayard avait publié le *Louis XIV* de Bertrand et *l'Histoire de France* de Bainville. « Pourquoi n'écririez-vous pas un livre dans cette collection? » demanda-t-il à Gaxotte.

En 1928, à trente-trois ans, Pierre Gaxotte publia *la Révolution française*. En 1933, *le Siècle de Louis XV*.

— J'étais gentil pour Louis XV. Aussi me parlait-on de lui comme d'un parent condamné en correctionnelle qui aurait gagné en appel.

En 1938, il fit *Frédéric II*, pour portraicturer l'adversaire de Louis XV.

Puis, la dernière guerre. Pierre Gaxotte se replia avec ses journaux à Clermond-Ferrand. Il truffait *Candide* de petits brûlots narquois.

— Les Italiens avaient reçu une pile des Grecs. J'avais écrit : « *Ce revers n'est sûrement pas décisif, car, comme le dit la* Stampa, *l'armée italienne ne peut pas être vaincue.* » Un autre jour, on me somma d'accepter une rectification. Le chef de cabinet de Darlan déclara : « *Nous ne voulons pas que M. Gaxotte entretienne l'espoir des Français...* » Puis il se reprit : « ... *l'espoir des Français dans une intervention américaine qui ne se produira pas.* »

Le jour ou la gestapo vint le chercher Pierre Gaxotte se réfugia dans le village de Max Favalelli, Varennes-sur-Allier, entre Saint-Germain-des-Fossés et Moulins. Max l'installa dans une grande maison, à l'écart, avec Mitty Goldin, directeur de l'A.B.C.

— On écoutait la radio en allemand, en anglais. On lisait. Dans le jardin on consultait des cartes, on refaisait la guerre. On formait le club des persécutés.

Pierre Gaxotte acheva *la France de Louis XIV*. Il songeait à étudier les petites cours allemandes au XVIIIe siècle, l'Europe française. Il poursuivait un travail commencé depuis dix ans : *l'Histoire des Français*.

— Il existe d'admirables histoires de la France. La formation de l'État français, son agrandissement territorial. Mais les Français eux-mêmes? Leur comportement, leurs mœurs, leurs idées?...

Il éventre pour moi un manuscrit obèse, déjà tapé à la machine. La Renaissance y est étudiée par l'imprimerie et la révolution des prix, par les idées de Jean Bodin et le krach de 1577, qui est aussi familière à Pierre Gaxotte que les projets fiscaux de M. Petsche.

Le XIXe siècle, ce sera : *Romantisme et cinq pour cent, le Journal et le Feuilleton, la Naissance du Catholicisme libéral, les Syndicats : Karl Marx, le Napoléon de la Paix : Louis-Philippe.*

Pierre Gaxotte est assis au centre de sa mine, prêt à extraire son charbon, de telle ou telle étagère.

Dans le vestibule, les gros bataillons de l'Encyclopédie du XVIIIe siècle, le dictionnaire de Trévoux, le dictionnaire de géographie de La Martinière.

Dans le bureau, le Moreri, le dictionnaire de Beyle, le dictionnaire de l'Académie, le dictionnaire de Jurisprudence de Guyot. L'Almanach royal, avec la liste des fonctionnaires de la monarchie. Les Mémoires de madame du Deffand, de Galiani. La correspondance littéraire de Grimm. La correspondance politique de Frédéric II, écrite en français.

Écrasé par les siècles, Pierre Gaxotte se noue les mains sur le front.

— L'Histoire est une chose accablante! Quand j'aurai fini, je traiterai un sujet bien délimité : la *Corvée*, dans la généralité de Soissons, de 1720 à 1774.

Depuis la Libération, il s'est reposé en bâtissant le journal de modes *Elle*, avec madame Pierre Lazareff et en distillant ses chroniques du *Figaro* et du *Figaro Littéraire*.

Mais il poursuit l'Histoire sous sa forme sonore. Il me fait écouter un disque terrifiant : *Gedenkplatte*... le disque du souvenir, la proclamation du IIIe Reich.

« *Les cloches de l'église historique de la garnison de Potsdam carillonnent. Le peuple frémissant salue les députés du peuple sur leur chemin.* »

Les orgues grommellent. Le président du Reich, général-feld-maréchal Hindenburg, éructe une homélie de vieux buveur de bière. Hitler entre en transes parmi les coups de canon.

« *Aujourd'hui, monsieur le général-feld-maréchal, le destin fait de vous le protecteur de la rénovation de notre peuple...* » Et l'océan d'acclamations et de hurlements d'amour.

Un autre disque. Une voix de velours blanc : « *Anciens combattants, nous avons une tâche sacrée : organiser la paix. Ah! mes camarades...* » Au même moment, Paul-Boncour s'adressait mélodieusement à la France.

***

Pierre Gaxotte me conduit dans sa chambre. Elle est non seulement le lieu de son repos, mais le Conservatoire de sa seconde spécialité : les ballets.

Autour du portrait officiel de Louis XV, les partitions de *Coppelia*, du *Lac des Cygnes*, le livret de *Gisèle*, *Les lettres sur la Danse et les Ballets* par Noverre, le créateur du ballet d'action au XVIIIe siècle. Au-dessus des haltères maintenant sur le plancher un *Figaro* où sèchent des noix, le rarissime *Manuel complet de la Danse* par Blasis, le grand professeur du XIXe.

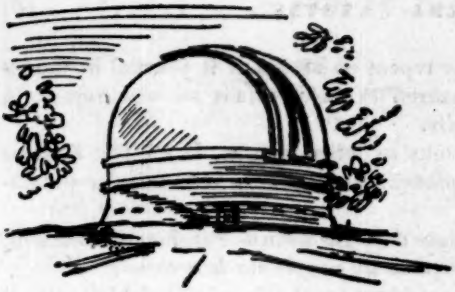
— Les gens disent toujours des « jetés battus ». Ils ne savent pas ce que c'est.

Pierre Gaxotte sait ce que c'est que *le grand jeté*, *la sisonne fermée*, *le grand battement en quatrième devant à droite*. Il connaît les cinq positions.

Il sait aussi goûter le repos du Val-de-Loire. Ce bénédictin de la *Corvée*, capable de secouer la poussière des archives pour déguster, à Marigny ou au Théâtre des Champs-Élysées, un *battement soutenu* et pour scintiller dans des chroniques, ce monstre de travail gracieux sait encore couler un long loisir sous la lucarne de sa maison, proche d'Amboise, d'où viennent ces noix, et où le baigne la solitude, quand il fait courir sa plume sergent-major dans son grenier, de neuf heures à une heure de l'après-midi et de deux heures à sept heures.

— J'admire les gens qui font deux livres par an sur Annibal et sur Nabuchodonosor. Moi, il me faut entre cinq et six ans pour faire un livre d'histoire.

PAUL GUTH



AUX CONFINS DE L'UNIVERS

A L'OCULAIRE DU PLUS GRAND TÉLESCOPE DU MONDE

...Il y avait plus d'un mois qu'Edwin-Powell Hubble attendait, cloîtré au « Monastère des Astronomes », que le ciel voulût bien s'éclaircir. Comment ne se fût-il pas rongé les poings d'impatience? A deux pas de lui, la coupole du télescope géant se dressait, toute blanche sur le firmament chargé de nuages. Huit mois s'étaient écoulés depuis l'inauguration solennelle de l'instrument, au cours de laquelle les assistants, défilant à l'oculaire, avaient admiré la planète Saturne brillant dans la nuit comme un dollar d'or. Aujourd'hui, tous les réglages étaient achevés; il n'y avait plus qu'à mettre en route l'énorme mécanisme, à ouvrir le dôme, à braquer vers les étoiles le tube au fond duquel le large et fragile miroir se creusait comme un lac criblé d'astres, à prendre les premiers clichés...

Mais, en ce mois de janvier 1949, les nuages opposaient un écran opaque. Une couche de neige de plus d'un mètre couvrait le sol, et c'est à skis que les astronomes devaient se rendre à l'Observatoire. Le 1er février, pourtant, le temps s'éclaircit, l'horizon se dégagea et, quand la nuit tomba, le ciel apparut, noir, profond, fourmillant de feux.

***

Le mont Palomar est un sommet — bien modeste : 1 800 mètres — de la chaîne qui forme l'épine dorsale de la péninsule californienne. A 72 kilomètres au nord-est de San-Diego, il se couronne de fraîche verdure et, même depuis l'arrivée des astronomes, les daims continuent à bondir à travers la route et les écureuils à gambader dans les branches des cèdres.

Ce site, choisi pour sa solitude, son climat, son ciel limpide, la coupole du grand télescope le domine de sa masse écrasante : une coupole haute de 45 mètres et de diamètre égal, dans laquelle le Théâtre-Français tiendrait tout entier et dont la partie tournante, à elle seule, pèse 1 000 tonnes. Suivons l'allée qui y accède, traversons le vestibule et ouvrons la porte : nous voici face à face avec le titanesque outil des sondeurs du ciel.

A première vue, ses dimensions exceptionnelles nous déroutent et nous avons peine à nous croire en présence d'un engin de la même famille que les instruments astronomiques de notre connaissance. Précisons d'abord qu'il s'agit effectivement d'un télescope et non d'une lunette : l'image des astres est recueillie, non par une lentille, mais par un miroir concave, qui la renvoie ensuite à l'oculaire grossissant. Nos petits télescopes d'amateur ont des miroirs de 20, de 30, de 40 centimètres de diamètre ; le plus grand télescope français (Observatoire de Haute-Provence) a un miroir de 1 m, 20 ; le plus grand télescope du monde (Observatoire américain du mont Wilson) en a un de 2 m, 54 ; c'est ce dernier record qui est aujourd'hui battu par l'appareil du mont Palomar, dont le miroir atteint 5 mètres — la largeur d'une piste de cirque.

Œuvre colossale, certes, et qui n'aboutit que par la hardiesse de son promoteur, l'astronome américain George-Ellery Hale, mort dix ans avant qu'elle fût achevée ! Œuvre pour laquelle, sans tenir compte des pontifes officiels, il s'acquit le concours des gens les plus capables de le seconder, fussent-ils dépourvus du moindre diplôme : c'est un officier de marine qui dirigea les travaux, un artiste qui dessina les plans de la monture du télescope, et un ancien ouvrier agricole et camionneur qui tailla le miroir...

Le miroir, âme du télescope ! L'histoire en commença dans une verrerie new-yorkaise où, en 1934, on réussit à couler un disque de pyrex ayant le diamètre voulu et pesant 20 tonnes. Il fallut onze mois pour le refroidir, après quoi on le transporta en Californie, où l'Observatoire était en construction et où l'on devait le tailler et en faire un miroir concave.

Ce dernier travail est déjà fort délicat quand le miroir n'a que quelques dizaines de centimètres ; jugez de sa complication quand l'opticien se trouve devant un morceau de verre brut de 5 mètres de diamètre, auquel il doit donner, à l'aide d'abrasifs, une courbure mathématique à 5/100 000 de millimètre près ! Commencée en 1936, cette tâche ne prit fin qu'en 1947. Trois mois plus tard, l'œil géant, ne pesant plus que 14 tonnes et demie et assuré pour 600 000 dollars, était emballé, puis chargé sur un tracteur à 16 roues qui, tout le long d'une route bordée de curieux, le conduisit à sa destination. C'est là, à l'Observatoire du mont Palomar, qu'on le couvrit d'une couche réfléchissante d'aluminium et qu'on le fixa dans le tube à son emplacement définitif.

Le tube ? Piètre appellation pour cette gigantesque charpente d'acier, presque aussi large qu'un tunnel de métro puisque son diamètre dépasse 6 mètres, et dont la longueur atteint 17 mètres et le poids 130 tonnes ! A une extrémité, le miroir ; à l'autre, une petite cage en forme de cartouche, suspendue à l'intérieur du tube et dans laquelle se tient l'observateur. Le tube lui-même est accroché entre les deux montants

d'un « berceau », qui lui laisse la faculté de se déplacer dans toutes les directions et de suivre le mouvement des astres. Vous aurez une idée de la perfection avec laquelle ont été travaillés les moindres détails en apprenant que les 5 000 coussinets antifriction sur lesquels pivote le berceau exigèrent quatre années d'étude... Mais le résultat est là : il suffit, à l'heure du lunch, qu'un assistant dépose une bouteille sur l'un des montants pour que l'ensemble, télescope et monture, qui pèse 450 tonnes, commence à tourner doucement... Ajoutons que le tout a coûté 6 millions de dollars et que le grossissement avoisine un million...

Cet œil cyclopéen ne peut naturellement être employé à pleine puissance que dans l'atmosphère la plus pure et la plus calme. C'est cette considération qui obligea d'abandonner le mont Wilson, où avait été érigé, en 1915, le télescope de 2 m, 54. Aujourd'hui, en effet, les faubourgs de Los Angeles se sont allongés jusqu'au pied de l'Observatoire, le ciel est tapissé en permanence d'une brume tenace et, dans le spectrographe des astronomes, le spectre des étoiles et des nébuleuses s'efface devant celui des enseignes lumineuses...

***

Mais regardons plutôt : Hubble et son assistant viennent d'entrer. Hubble : le plus grand astronome contemporain, l'homme qui a exploré le monde des galaxies, des *univers-îles*, et qui a découvert l'impressionnant phénomène de l'expansion de l'univers. C'est un solide sexagénaire de belle stature, ancien boxeur qui ne quitta l'entraînement en vue du championnat du monde poids lourds que pour faire du droit, et qui ne ferma son cabinet d'affaires que pour se consacrer à l'astronomie. Carrière pas plus singulière, après tout, que celle de son ami Milton Humason, autre familier des galaxies! Ce fils de banquier, cessant ses études à quatorze ans, se fit, pour l'amour de la montagne, garçon d'hôtel au voisinage du mont Wilson, puis muletier pour monter le ravitaillement à l'Observatoire ; c'est là qu'il s'intéressa aux travaux des astronomes et finit par devenir leur collègue, après avoir épousé la fille de l'un d'eux.

Mais la nuit est maintenant complète. Dans l'immense coupole brillent seulement deux ou trois petites lumières, qui éclairent le pupitre de commande et allument des reflets sur les aciers polis. Au-dessus de notre tête, par la fente large de 9 mètres, se découpe un morceau de ciel resplendissant d'étoiles et, tout autour de nous, nous devinons dans l'ombre la masse de la machinerie, comme un décor de quelque hallucinant *Métropolis*.

L'assistant s'est installé devant le clavier de commande, tandis que Hubble, emmitouflé dans une chaude combinaison, a pris place dans un petit ascenseur. Le voici qui s'élève rapidement et arrive à l'orifice

de l'instrument. Un saut, et l'astronome se trouve dans la légère cabine cylindrique, large de 1 m, 80 où, devant le *foyer principal* du télescope, tiennent juste un tabouret, quelques commandes et un téléphone. 17 mètres plus bas, le grand miroir n'est qu'un trou noir piqué d'étoiles.

Un ordre téléphoné à l'assistant, et le télescope s'ébranle sans heurt, pivote, s'incline. Calé dans la position voulue, il n'est plus soumis, désormais, qu'à l'action du petit moteur qui l'entraîne insensiblement en sens contraire de la rotation de la Terre. C'est ensuite la coupole qui, dans un grondement de tonnerre lointain, meut sa masse de 1 000 tonnes. La fente tourne, s'arrête devant l'instrument braqué, lui présente une tranche de ciel, lumineux et glacé. La constellation de la Chevelure de Bérénice étincelle au milieu de l'ouverture. L'œil à un petit oculaire, Hubble vise une étoile-repère, la place sur la croisée des fils du réticule, règle la chambre photographique, introduit le châssis, découvre la plaque et la pose commence. La faible lumière d'astres reculés à des millions d'années-lumière et collectée par le miroir géant aboutit là, sur cette surface sensible à peine plus grande qu'une carte postale. Prodigieuse aventure d'un message lancé dans l'espace par les univers-îles et qui, en route, peut-être, depuis le temps où le diplodocus régnait sur la terre, termine ici sa randonnée, afin que les hommes puissent le déchiffrer et y lire une parcelle de la grande vérité!

***

Une petite lunette de 75 millimètres de diamètre, comme en emploient couramment les amateurs d'astronomie, permet d'atteindre des étoiles assez lointaines pour que leur éclat n'ait plus que celui d'une bougie vue à 112 kilomètres. Avec le télescope de 2 m, 54 du mont Wilson, l'éclat des étoiles les plus éloignées n'est plus que celui de la bougie à 11 200 kilomètres ; au mont Palomar, elle devrait être reculée à 22 300 kilomètres [1]... En termes plus techniques, le miroir de ce dernier instrument, étant de diamètre double de celui du mont Wilson, recueille quatre fois plus de lumière.

Tel est, en effet, l'avantage capital du nouvel appareil : son énorme luminosité. C'est précisément en fonction de cette luminosité qu'a été dressé le programme de recherches qui vont être entreprises avec lui. Car il ne faut pas croire que les astronomes se servent d'un télescope selon leur fantaisie, pour admirer l'anneau de Saturne, la nébuleuse d'Andromède ou les montagnes de la Lune. Un engin comme celui de Palomar est si coûteux et si puissant qu'il doit être continuellement utilisé à son rendement maximum, c'est-à-dire uniquement pour des travaux qui seraient impossibles avec des instruments plus faibles.

1. Le télescope de 2 m, 54 atteint la *magnitude apparente* 21 et celui de 5 mètres, la magnitude apparente 22,5.

Aussi le programme établi par Hubble ne comporte-t-il que des problèmes sur lesquels le 2 m, 54 a échoué, et que l'on peut espérer résoudre grâce à l'exceptionnelle luminosité du 5 mètres.

Le premier est celui des canaux de la planète Mars. Il a déjà été parlé, dans cette revue, de ces mystérieux détails du sol martien [1], et nos lecteurs savent que si l'existence n'en est plus guère contestée, la nature en demeure encore obstinément inconnue. Pourquoi? Parce que, pour les voir, il faut un fort grossissement; or, celui-ci amplifie non seulement le disque de l'astre, mais encore les incessants petits troubles de l'atmosphère; par suite, l'image tremblote et perd toute netteté. Le seul moyen de parer à cet inconvénient est de prendre des instantanés très rapides, chose qui n'est possible qu'avec un télescope très lumineux. Voilà pourquoi les canaux martiens figureront sans doute dans le premier lot de gibier rapporté au Palomar.

Dans le deuxième lot, se trouveront des renseignements inédits sur la constitution des étoiles, obtenus par l'analyse spectrale de la lumière stellaire. Vous savez assurément ce qu'est l'analyse spectrale : le *spectrographe*, au moyen duquel elle s'accomplit, est un peu pareil à un récepteur de radio; ce dernier permet d'isoler une longueur d'onde déterminée parmi le flot d'ondes hertziennes qui encombrent l'espace, et d'écouter ainsi une station particulière; de même, le spectrographe permet d'isoler, au sein des ondes lumineuses que rayonne un astre, une longueur d'onde déterminée et d'en étudier ainsi l'émetteur. Or, l'émetteur d'une onde lumineuse, c'est un atome. Le spectrographe donne donc le moyen de savoir quel atome a émis telle onde de telle longueur et, par conséquent, d'identifier tous les atomes de l'astre, c'est-à-dire de connaître sa composition chimique. L'intérêt du nouveau télescope est que sa grande luminosité le rend très sélectif, qu'il sépare donc très bien des longueurs d'onde qui, avec un appareil moins puissant, resteraient confondues. Il fournira donc des données très précises sur la nature et la proportion des éléments qui composent les étoiles. Ainsi pourront être vérifiées des théories comme celle de l'astronome américain Zwicky, suivant laquelle les étoiles, en vieillissant, arrivent à des densités phénoménales de l'ordre d'un million de tonnes par centimètre cube!

*
* *

...Et la grande énigme de la constitution de l'univers pourra être abordée. C'est même là, dans le domaine indéfini des nébuleuses, que l'instrument géant pourra donner toute sa mesure. Quatre fois plus lumineux que celui du mont Wilson, il montrera des astres d'éclat quatre fois plus faible, c'est-à-dire deux fois plus éloignés, ce qui signifie que sa portée sera double : un milliard d'années-lumière.

1. *Dernières nouvelles de la Planète Mars*, par Pierre Rousseau (*Revue de Paris*, février 1949).

Jusqu'au milieu du XIXe siècle, le domaine astronomique de l'homme fut limité au système solaire : l'astre du jour et son cortège de planètes ; on ne regardait guère au-delà, et les étoiles n'étaient qu'une toile de fond agréable à voir mais dont on ne savait rien.

Avec la découverte de la spectroscopie (1859), le tableau changea. On apprit à mesurer la distance des étoiles, à en faire l'analyse chimique, à en estimer la température et l'âge. On découvrit alors qu'elles étaient des soleils pareils au nôtre, mais incomparablement plus éloignés. A l'époque de la première guerre mondiale, on savait que l'ensemble des étoiles — une quarantaine de milliards — formaient une sorte d'essaim, où notre Soleil ne figurait qu'une insignifiante unité.

Avec l'entrée en service du télescope de 2 m, 54 (1919), le décor changea une fois de plus. On s'aperçut que notre essaim stellaire, notre *Galaxie*, bien loin de représenter à lui seul la totalité de l'univers, avait d'innombrables répliques, que le grand instrument décelait à des distances proprement incommensurables. Chacune de ces galaxies apparut comme un petit « univers-île », avec ses dizaines de milliards de soleils et peut-être, autour de certains d'entre eux, des planètes peuplées d'êtres vivants.

Le système solaire tient dans un cercle de 12 milliards de kilomètres de diamètre. Notre Galaxie, dont la frontière n'est autre que la bande blanchâtre de la Voie lactée, tient dans un cercle que la lumière met 100 000 ans à traverser, à raison de 300 000 kilomètres à la seconde — c'est-à-dire un cercle de 100 000 années-lumière de diamètre. Notre Univers, enfin, tel qu'on l'a sondé au mont Wilson, s'étend dans toutes les directions jusqu'à 500 millions d'années-lumière. Il forme donc une sphère où s'ébattent une centaine de millions de moustiques, dont chacun est une galaxie pareille à la nôtre.

Si cette échelle des immensités célestes vous effraie, imaginez que la Terre représente l'Univers : chaque galaxie est alors un essaim d'un kilomètre de diamètre environ, formé de plusieurs dizaines de milliards de poussières qui, elles-mêmes, ne dépassent guère un millionième de millimètre ; et il n'y aurait pas de microscope électronique assez puissant pour montrer, autour d'une de ces poussières-soleils, le point infiniment petit que serait la Terre...

Tel est l'échantillon d'univers que nous a révélé jusqu'ici le télescope de 2 m, 54. Car, en dépit de ses 500 millions d'années-lumière de rayon, comment douter qu'il ne s'agisse que d'un simple échantillon? Les clichés qu'en a pris Hubble au mont Wilson poudroient, à perte de vue, de points lumineux qui sont des galaxies. On les trouve partout avec la même densité, et il n'y a pas le moindre symptôme, en tel endroit ou en tel autre, d'une diminution qui marquerait la proximité d'une frontière. Une bouffée de gaz, en somme — d'un gaz dont les molécules seraient des galaxies, et qui se dilaterait lentement...

Phénomène prodigieux! Quand Hubble photographia le spectre des galaxies les plus lointaines, il remarqua que les raies, qui sont, si l'on peut dire, l'empreinte des corps brûlant dans les étoiles, n'avaient pas le même emplacement que dans le spectre du Soleil ou des étoiles proches. Elles étaient décalées du côté du rouge, et d'autant plus que la galaxie étudiée était plus éloignée (comme si les stations marquées sur le cadran de notre récepteur de radio avaient une longueur d'onde d'autant plus grande qu'elles seraient plus distantes). A vrai dire, c'était là un phénomène bien connu en physique, l'*effet Doppler-Fizeau*, qui trahit un mouvement d'éloignement de l'objet. Mais vous comprenez l'émoi des astronomes : il fallait en déduire que toutes les galaxies s'écartaient de nous, d'autant plus vite qu'elles étaient plus lointaines, à des vitesses atteignant 40 000 kilomètres à la seconde... L'Univers, cette bulle gazeuse, se dilatait au souffle du temps...

Cette constatation expérimentale de l'*expansion de l'univers* était entourée d'une admirable architecture mathématique, œuvre de l'abbé belge Lemaître, mais elle n'en était pas moins vertigineusement hardie. Il fallait, pour l'étayer, des observations faites avec un instrument plus puissant encore que celui de 2 m, 54, et capable de prélever, sur l'Univers, autre chose qu'un simple échantillon. C'est pourquoi le gigantesque engin de 5 mètres, dédaignant cette infime banlieue qu'est notre système planétaire, n'accordant même que ses moments perdus à l'étude des étoiles, est maintenant braqué sur son domaine d'élection, l'empire des galaxies.

***

— Eh bien! interrogez-vous avidement, qu'a-t-il découvert dans cet immense champ de prospection? A-t-il vérifié la dilatation de l'Univers? Celui-ci s'étend-il à l'infini dans toutes les directions ou bien est-il courbe, replié et refermé sur lui-même comme l'assure Einstein?

Hélas! Ce sont là des questions dont nous ne saurons point la réponse ferme avant plusieurs années, sans doute. Un appareil aussi colossal que celui de Palomar dépasse de si loin, en effet, le format courant, qu'une longue mise au point s'impose avant qu'il puisse travailler avec le rendement optimum. Il fallut une quinzaine d'années pour que le télescope du mont Wilson fût pourvu de tous ses appareils annexes et prêt à s'attaquer à son programme; combien en faudra-t-il à son monumental cadet?

De plus, les premiers résultats obtenus par Hubble ne furent pas parfaitement satisfaisants. Ils révélèrent que, sur le bord du miroir, la courbure était un peu trop forte. On fut obligé de démonter ce dernier et de l'expédier de nouveau au polissage, afin de lui enlever, sur le pourtour, une épaisseur de 1/2 000 de millimètre de verre. Tel est

le degré de précision qu'exigent les sondeurs du ciel... Aujourd'hui, le miroir a été remonté et la mise au point se poursuit.

Rassurons cependant nos lecteurs : nous ne les ferons point languir pendant trois lustres avant de leur présenter la *dernière heure* céleste. Et, faute de conclusions définitives, nous pouvons leur dire ce que vit Hubble sur les premières photographies qu'il prit, dans cette nuit historique du 1er février 1949.

Le premier cliché, posé six minutes seulement, montra d'emblée tout ce que le mont Wilson avait enregistré sur ses meilleures images. Puis, au fur et à mesure que s'allongeait le temps de pose, apparurent des objets de plus en plus éloignés, qu'aucun œil humain n'avait encore aperçus. Hubble ne put dépasser une heure, car la faible lumière du ciel nocturne commençait à voiler la plaque, mais celle-ci n'était déjà plus qu'un floconnement de points dont on ne pouvait que soupçonner la nature et estimer la distance : des galaxies, des univers-îles reculés à un milliard d'années-lumière.

Ainsi, tel le pinceau lumineux d'un phare qui, balayant l'horizon, fait surgir de la nuit mille navires invisibles, le regard du grand télescope, en plongeant dans l'indéfini du firmament, y décèle le pullulement des îlots stellaires — îlots dont chacun est fait de milliards de soleils. Combien de ces îlots lui apparaissent? De prime abord, il semblerait que, la portée du Palomar étant double de celle du 2 m, 54, le nombre de galaxies observées y dût être, comme le volume embrassé, huit fois plus grand [1]. En réalité il est un peu moindre, et cette légère diminution, qui n'a l'air de rien, est, au fond, d'une importance capitale. En effet, comme le prouvent des considérations mathématiques très élevées [2], elle conduit à penser que notre Univers, cet ensemble de millions et de millions de galaxies, est logé dans un espace courbe...

Me voici d'ailleurs bien embarrassé, car il me faut avouer que le langage ordinaire, notre belle et riche langue française, devient complètement inadéquate pour permettre de décrire plus avant ces choses étonnantes. Je dois donc vous prier de me croire sur parole — et, mon Dieu! il n'est guère plus difficile de croire à un Univers courbe qu'à une Terre ronde, dont les habitants nous sont, aux antipodes, opposés par les pieds... S'il ne vous plaît pas trop de faire un acte de foi aveugle, consolez-vous en apprenant que les astronomes ne sont pas moins incapables de se représenter l'Univers courbe : il leur suffit de le construire avec leurs équations.

S'il vous faut à tout prix une image concrète, tâchez pourtant d'ima-

1. De même que le volume d'une boule de 2 centimètres de rayon est huit fois plus grand que celui d'une boule de 1 centimètre.

2. On en aura une idée en se rappelant que si l'on dessine, sur une feuille de papier, deux cercles, de 1 et de 2 centimètres de rayon respectivement, la surface du second est quadruple de celle du premier; tandis que si ces cercles sont dessinés sur une boule, la proportion est un peu moindre.

giner l'Univers comme une sphère sur la surface de laquelle les galaxies vogueraient, tels les navires sur l'océan. De même que les navires, rampant sur le globe, sont astreints à se déplacer suivant des courbes, de même, dans notre Univers, tous les corps en mouvement sont condamnés à suivre des trajectoires incurvées. Un bateau doit accomplir un demi-tour du monde pour parvenir aux antipodes ; un rayon lumineux est, lui aussi, forcé d'effectuer un demi-tour d'Univers pour arriver aux antipodes. Mais la Terre n'a que 6 000 kilomètres de rayon, alors que le « rayon » de l'Univers a 5 milliards d'années-lumière et que ses antipodes sont encore trois fois plus éloignées.

*
* *

Tel est le prodigieux empire qu'est chargé d'explorer le nouveau télescope de 5 mètres. Ne nous faisons point d'illusion : il ne plongera pas jusqu'aux antipodes puisque sa portée n'est « que » d'un milliard d'années-lumière. Il n'embrasse qu'un millième environ du volume total de l'Univers, ce qui, après tout, est loin d'être négligeable : même s'il ne connaissait qu'un millième de la surface terrestre (un peu moins de la superficie de la France), l'homme serait tout de même capable d'en connaître la forme et l'étendue. Nous n'avons donc pas tort d'attendre, du Palomar, une confirmation décisive de la courbure et de la fermeture de l'Univers, ainsi que de son expansion.

Mais nous sommes insatiables, et l'instrument est à peine en service que nous prétendons lui arracher la réponse aux problèmes qui, depuis toujours, angoissent l'humanité. La science d'aujourd'hui nous représente l'Univers comme une sphère, comme une bulle, dont les molécules seraient des galaxies et qui se dilaterait lentement le long du cours éternel du temps. Nous nous effarons devant cette conception, devant cette bulle, autour de laquelle l'espace se recroqueville et se referme, et nous nous torturons l'esprit pour comprendre : en quoi peut bien consister une bulle d'espace ? Au delà de cette bulle, que peut-il y avoir puisqu'il n'y a plus d'espace ? Existe-t-il alors d'autres bulles, d'autres Univers, chacun avec son propre espace et ses milliards de galaxies ? Et nous faut-il concevoir un super-Univers fait de myriades de bulles, et qui ne serait lui-même qu'une bouffée d'un gaz démesuré ?

Pascal, déjà, dans sa célèbre méditation sur le ciron, soulevait le redoutable mystère des deux infinis. Trois siècles plus tard, la science confirme l'intuition du puissant penseur et s'arrête, muette, au bord de l'abîme : car nous touchons ici à l'inconnaissable, et nous devons confesser l'infirmité de notre esprit qui, tout en élargissant l'enceinte de notre prison, nous en fait toucher du doigt les limites, puisque ce sont celles même de notre raison.

PIERRE ROUSSEAU

QUE PEUT LA COUR DES COMPTES?

Bornée au Sud par une célèbre librairie anglaise où s'assemble, à l'heure du thé, l'avant-garde des Oxoniens de Paris ; à l'Ouest, par le Palais de l'Infantado qui abrita tour à tour Talleyrand, la Kriegsmarine et le Plan Marshall ; à l'Est, par l'hôtel de luxe où Bella retrouvait son amant ; au Nord, par la chapelle polonaise où sont célébrés les grands mariages intimes de la Madeleine, la Cour des Comptes est située, 13, rue Cambon, dans l'un des quartiers les plus animés et les plus affairés de Paris. De longs couloirs encombrés de liasses poussiéreuses, des bureaux qui s'étagent sans fantaisie autour de la cour intérieure donnent l'atmosphère d'une vie monacale et reflètent bien le caractère de la juridiction, anonyme, collective, ignorée du public, mais intéressée à toutes les affaires de l'État.

L'année 1949 a vu la Cour sortir, pour un temps, de l'obscurité où elle se tient : son rapport public, imprimé d'abord au *Journal officiel*, puis réédité par un commerçant avisé avec une préface de M. Paul Reynaud, a pris rang parmi les *best sellers* de la librairie. Cet éclat accidentel, dont les magistrats n'ont pas été les moins effrayés, a attiré sur la Cour l'attention des journaux, et les photographes ont couru à la séance solennelle de rentrée. Le rapport du 30 juin dernier semble avoir suscité autant d'intérêt. Il donne l'occasion de décrire le fonctionnement de notre juridiction financière. Celle-ci, dotée de pouvoirs accrus depuis l'origine, rencontre aujourd'hui, cependant, les plus graves difficultés pour adapter les anciennes méthodes de contrôle aux nouvelles activités de l'État.

*
* *

La notion de contrôle financier est fort élastique et varie selon les époques et les pays. Sous sa forme la plus rudimentaire, le contrôle financier se borne à vérifier le total des articles du compte, à comparer le solde avec l'encaisse, à pointer les pièces justificatives qui garantissent la matérialité des opérations. Il s'interdit de porter un jugement

de valeur sur leur qualité et à fortiori d'apprécier, à travers elles, la gestion des administrateurs ; il constatera dans les écritures, sans formuler aucune remarque, l'encaissement d'impôts qui ruinent la production ou dont les frais de perception sont disproportionnés au produit net, le paiement de dépenses inutiles rendues régulières par le seul fait qu'elles sont imputées sur un crédit disponible et appuyées de pièces justificatives. Sous sa forme la plus évoluée, au contraire, le contrôle financier, prenant la pièce justificative comme un point de départ, comme une sorte de sommaire de son activité, poursuit ses investigations sur tous les plans et par tous les moyens, en vue d'informer le Prince sur la qualité de l'Administration. Dans un tel système, il ne suffit pas que les opérations soient légales ou régulières, il faut encore qu'elles soient conformes aux exigences d'une saine gestion. Bien plus, une opération irrégulière dans sa forme, mais inspirée par le souci de sauvegarder les intérêts de l'État, sera appréciée avec plus d'indulgence qu'une dilapidation rendue licite par une lacune ou une imprécision de la loi.

Le contrôle de la Cour des Comptes, extrêmement rudimentaire à l'origine, s'est constamment perfectionné sans, cependant, avoir atteint la forme la plus évoluée.

On sait que l'organisation financière de la France est fondée sur le principe de la séparation des fonctions d'ordonnateur et de comptable. Les ordonnateurs, ministres et hauts fonctionnaires, émettent les titres d'encaissement et de décaissement que les comptables ont pour mission d'exécuter. Lorsqu'elle fut créée par la loi du 16 septembre 1807, la Cour des Comptes reçut une compétence strictement limitée au jugement des comptes des comptables conçu comme une opération purement formelle portant principalement sur la validité des quittances. Comme le disait en substance Defermon au Corps législatif, elle n'avait pas à « porter la sévérité de ses recherches sur les ordonnateurs ». Autrement dit, il lui était interdit de critiquer en aucun cas l'activité de l'Administration et à plus forte raison celle du Gouvernement. Le caractère subalterne et le côté accessoire de la tâche technique confiée à la juridiction avaient été reconnus indirectement par Napoléon. Lors de la création de la Cour, il dit que cette dernière était destinée à « accroître la splendeur du trône et à abriter les dignitaires de l'Empire ». De là, la division de l'assemblée en deux catégories hostiles : celle des présidents et conseillers maîtres, pourvus de sinécures honorifiques ; celle des référendaires chargés du travail ingrat de la vérification comptable. Cette distinction, en voie de disparaître, a subsisté longtemps. Au début de ce siècle, selon Anatole France, madame Worms-Clavelin, préparant la retraite du préfet son époux, se préoccupait de lui procurer un fauteuil de conseiller maître. Ces fauteuils, qui sont de style Directoire et qui proviennent du Conseil des Cinq-Cents, sont très recherchés. En nommant premier président Barbé-Marbois, ancien

ministre du Trésor « démissionné » par lui à la suite de quelques bévues, Napoléon dit encore : « Là au moins, il ne fera point de mal. »

Avec des moyens médiocres, la Cour des Comptes du Premier Empire a réalisé une œuvre qui n'est pas négligeable. Dans une période de désordre financier, elle a imposé aux agents du Trésor l'ordre, la discipline comptable et jusqu'à ce formalisme étroit qui survit encore aujourd'hui lors même qu'il est devenu vide de substance.

L'avènement de la Monarchie constitutionnelle en 1815 provoqua un développement continu des pouvoirs de la Cour. Tout d'abord, une ordonnance de 1822 instaura le système des deux comptabilités parallèles tenues, l'une par les comptables, l'autre par les ordonnateurs. Ce texte obligeait les comptables à contrôler lors du paiement, au moyen des pièces justificatives annexées aux ordonnances, la régularité des dépenses prescrites par les ordonnateurs et à refuser de payer celles qui étaient irrégulières. Pour être régulière, il suffit qu'une dépense soit imputée sur un crédit disponible, conforme aux lois et décrets en vigueur et motivée par l'exécution constatée d'une fourniture ou d'un service. La Cour, juge des comptes des comptables, recevait ainsi un droit de regard indirect sur la gestion des ordonnateurs. Elle pouvait, en effet, sanctionner par une mise en débet le comptable négligent ou complaisant qui avait obtempéré à des ordres de paiement irréguliers de l'ordonnateur. Mais son pouvoir sur l'ordonnateur n'était pas plus étendu que le pouvoir du comptable auquel il se superposait : il ne portait que sur la régularité des opérations, non sur leur opportunité.

La Cour parvint cependant peu à peu à formuler des avis sur la qualité de l'administration grâce au développement jurisprudentiel de la procédure des référés et grâce à la publicité donnée à son rapport annuel. La loi de 1807 prescrivait au premier président d'écrire aux ministres des Finances et de la Justice pour leur signaler les cas de faux et de concussion découverts à l'occasion de l'examen des comptes. Ces lettres (ou référés) n'étaient donc prévues que dans des cas très limités et à l'adresse de deux ministres seulement. Or, la Cour s'est crue autorisée à étendre d'elle-même cet usage en adressant des référés à tous les ministres et sur tous les sujets de leur ressort. Une loi de 1832 disposa que son rapport annuel où se résume la synthèse de ses travaux, antérieurement réservé aux ministres, serait imprimé et distribué aux Chambres : jusque-là simple organe de l'exécutif, elle devenait dès lors l'auxiliaire du pouvoir législatif dans le contrôle parlementaire du Gouvernement.

Investie du droit de parler, elle n'eut pourtant pas grand-chose à dire. Ses rapports au XIXe siècle étaient faibles comparés à ceux d'aujourd'hui. Et il ne pouvait en être autrement, car il n'est pas vrai que « tout soit dans les comptes », comme l'affirmait Napoléon. Le compte retrace une dépense dont les pièces justificatives annexées attestent la matérialité et la régularité formelle. Mais le dossier comp-

table permet bien rarement d'établir si le résultat administratif visé par la dépense a été obtenu au meilleur coût. En particulier, il ne laisse aucune trace des alternatives offertes, des choix précédant les décisions. Lorsque l'Armée achète cinquante mille slips en jersey de soie pour sous-vêtir les A.F.A.T., des uniformes de Paquin pour les parer, le bon sens, à défaut des pièces du dossier suggère qu'il y a là une prodigalité à relever. Mais les exemples de gaspillages ne sont généralement pas si simples et ne peuvent être qualifiés comme tels avec certitude qu'après une enquête dans les services. C'est seulement depuis peu d'années que la Cour, dépassant le stade du contrôle sur pièces, s'est orientée vers de telles enquêtes. Celles-ci se sont révélées très fructueuses, comme le montre la substance des trois derniers rapports publics de la Cour, mais elles sont seulement coutumières et restent subordonnées à la bonne volonté de l'Administration. Aucun texte n'autorise les magistrats à se rendre dans les Ministères au nom de la Cour ; aucun texte n'oblige les ministres ni leurs services à répondre aux questions posées ; aucun texte ne prévoit de sanctions au cas où des renseignements erronés seraient fournis. En fait, les magistrats dépêchés dans les Ministères n'ont rencontré aucun obstacle.

L'évolution naturelle du contrôle financier vers des formes de plus en plus perfectionnées devrait conduire, de l'enquête sur place, à l'installation de missions permanentes de la Cour dans les organismes soumis à ses vérifications. Des magistrats participant en observateurs attentifs et avisés à la vie quotidienne de ces organismes pénètreraient beaucoup plus avant qu'aujourd'hui dans la connaissance de leurs mystères.

*
* *

A mesure que les pouvoirs de la Cour se sont accrus, l'exercice en est devenu plus difficile. L'État empiète de plus en plus sur le domaine autrefois réservé à l'initiative privée. Il s'est fait industriel avec les entreprises nationalisées ; négociant avec le monopole du commerce extérieur ; banquier d'affaires avec le Fonds de Modernisation et d'Équipement ; cambiste avec les comptes monétaires du Trésor. Ainsi, la matière du contrôle s'étend et les moyens appliqués à la traiter demeurant constants deviennent par là même moins efficients ; d'autre part, elle déborde largement les cadres administratifs traditionnels dans lesquels se confine l'action de la Cour.

Tout d'abord, l'effectif de cette assemblée a peu varié depuis 1807, sous réserve d'une légère augmentation obtenue lorsqu'elle a été chargée de vérifier les comptes de la Sécurité sociale. Il comprend aujourd'hui un premier président, cinq présidents de Chambre, quarante-cinq conseillers maîtres, quatre-vingt-six référendaires et une quarantaine d'auditeurs, soit un peu plus de cent cinquante magistrats. Aux États-

Unis, dont la population est quatre fois celle de la France, *l'Audit* qui tient le rôle de la Cour comprend environ trois mille personnes pourvues d'appareils mécanographiques puissants. La Cour, au contraire, ne dispose que de moyens matériels dérisoires. Les magistrats n'ont pas de secrétaire. Il s'ensuit qu'ils ne dictent jamais, mais écrivent eux-mêmes à la main notes et rapports. En cas d'urgence, ils sont parfois obligés de demander à l'organisme contrôlé de mettre à leur disposition une dactylographe. De tels procédés n'assurent pas toujours, on l'a vu par des exemples récents, une discrétion suffisante. Les lignes téléphoniques directes sont inconnues au 13 de la rue Cambon, de même que les automobiles et les plantons cyclistes. Ces conditions de travail artisanales ne permettent plus les vérifications exhaustives qui étaient de règle autrefois. Les vérifications aujourd'hui se font par sondages. L'Administration peut ainsi espérer réussir des impasses savantes même dans son domaine ancien qui est pourtant celui où le contrôle est le mieux assuré.

D'autre part, la matière du contrôle se dérobe. Le nouveau domaine de l'État industriel, négociant ou banquier échappe presque entièrement à la Cour. Les activités économiques exigent, en effet, des procédés d'exécution incompatibles avec les règles régissant le maniement des deniers publics. Le principe de la spécialité des crédits s'est effacé. On le voit tant à l'énormité de certains chapitres qu'à la faculté laissée au Gouvernement de procéder par décret à des virements de l'un à l'autre. Dans le budget de l'Agriculture de cette année, 17 milliards de dépenses administratives traditionnelles sont développées en deux cents lignes, alors que deux lignes seulement résument 33 milliards de prêts économiques. Comment alors critiquer un dépassement de 50 000 francs sur une rubrique de 50 millions lorsque la rubrique voisine se monte à 33 milliards? La préoccupation dominante de la Cour de faire respecter le principe de la spécialité budgétaire perd ainsi toute raison d'être.

Il arrive souvent que la Cour, examinant un compte, ne puisse obtenir la justification des opérations relatées, soit parce que celles-ci commencées dans le secteur soumis à ses recherches se sont dénouées hors de lui, soit au contraire parce que dénouées dans ce secteur, elles ont leur origine hors de lui. Deux exemples feront comprendre l'un et l'autre cas. On sait que la ruine de l'épargne et la pénurie de capitaux sur le marché obligent aujourd'hui l'État à financer non seulement les entreprises nationalisées, mais aussi les entreprises privées. Il consent aux unes et aux autres des prêts à long terme et des avances à court terme par le truchement d'un compte spécial du Trésor, le « Fonds de Modernisation et d'Equipement » qu'alimentent des ressources fiscales et des ressources d'emprunt auxquelles s'ajoute la contrevaleur de l'Aide américaine. Or, si le « Fonds » prête directement aux entreprises nationalisées, il utilise pour prêter aux entreprises privées le concours d'éta-

blissements bancaires spécialisés dans le crédit d'équipement : Crédit National, Crédit Foncier, Caisse des Dépôts et Consignations, Caisse des Marchés, Caisse Nationale de Crédit Agricole, Caisse Centrale de la France d'Outre-mer, etc., dont les opérations financières échappent au contrôle de la Cour. Certains de ces établissements sont en effet privés, tels le Crédit National et le Crédit Foncier, et les autres sont réservés à la compétence de la Commission de Vérification des Entreprises publiques. On indiquera incidemment que le montant des prêts du « Fonds », pour 1950, sera voisin de 400 milliards. L'exemple d'un cas inverse est donné par le Compte du Trésor « Pertes et Bénéfices de Change » qui reprend les pertes et les bénéfices réalisés par la Banque de France sur l'achat et la vente des devises du Fonds de Stabilisation. L'Institut d'Émission n'est pas assujetti au contrôle de la Cour. Celle-ci ne saurait donc connaître ni l'origine, ni à fortiori la justification des opérations retracées par le compte du Trésor précité.

Il arrive aussi, parfois, que la Cour soit frustrée, par un texte ou par les lacunes d'un texte, de sa compétence de droit commun à l'égard d'organismes dont la situation financière influe sur celle de l'État ou qui prélèvent des taxes obligatoires sur certaines catégories de redevables. Les entreprises nationalisées ont été soustraites au contrôle de la Cour, réputé trop sévère, et confiées à celui d'une Commission de Vérification des Entreprises publiques qui est d'origine et d'essence gouvernementales (bien qu'elle comprenne quelques magistrats de la Cour siégeant à titre personnel). Cette Commission est ainsi plus docile ou du moins plus timorée que la Haute Juridiction. Elle a montré dans son premier rapport de 1949 une excessive prudence ; elle a néanmoins beaucoup déçu ceux qui n'admettent aucune sorte de critique à l'égard des entreprises nationalisées. Ils veulent lui substituer une autre commission qui serait présidée par un conseiller d'État, choisi sans doute, de préférence dans la Section des Beaux-Arts pour n'être pas trop regardant sur le calcul des amortissements ! Les rapporteurs seraient recrutés parmi le personnel des établissements contrôlés et manifesteraient dans leurs travaux de vérification, du moins on veut l'espérer, le maximum de bienveillance envers leurs supérieurs. D'autre part, il existe une foule d'organismes qui vivent sur l'État sans être nécessairement en relation apparente avec le Budget ou le Trésor : Groupements interprofessionnels, Caisses de compensation ou de péréquation, Fonds d'encouragement à la production, Centres techniques industriels et commerciaux. Ils échappent eux aussi au contrôle de la Cour. Parfois, ils bénéficient de subventions occultes résultant du seul mécanisme des changes. Des cessions de devises à un taux inférieur au taux réel ont été ainsi consenties par la Banque de France aux Groupements d'importation du blé, du charbon, du pétrole après les dévaluations de 1948. Mais le plus souvent, tous ces organismes auxiliaires de l'Économie sont alimentés par des impositions additionnelles, des taxes,

des redevances, des provisions incluses dans les prix de revente aux particuliers. Ils couvrent ainsi et leurs frais de fonctionnement et les dépenses qu'implique l'accomplissement de leur mission propre. Or, ces diverses ressources sont de véritables impôts prélevés sur le producteur ou le consommateur. Leur assiette est peu différente de celle des contributions indirectes. Leur emploi risque de donner lieu à des abus caractérisés.

L'étatisation endiablée qui est la marque de ce siècle contraint l'Administration, tous les exemples cités ici l'ont montré, à utiliser de plus en plus souvent les modes d'action du droit privé, à s'entourer d'auxiliaires extérieurs de plus en plus nombreux, à tourner les règles sagement établies pour la protéger contre la faiblesse humaine.

***

Dans le jeu de poursuite qui oppose contrôleurs et contrôlés, les ministres et leurs chefs de service, les roitelets des entreprises publiques, les potentats des Groupements professionnels embusqués dans le droit privé, ont pris une large avance sur les magistrats de la Cour.

Le redressement de cette situation implique une réforme radicale du contrôle à posteriori portant sur sa matière, sur ses moyens, sur ses méthodes. La compétence de la Cour doit s'étendre sur toutes les personnes physiques et morales, publiques ou privées, qui dépensent des deniers dont l'origine est étatique, qu'ils aient été puisés dans les caisses des collectivités et entreprises publiques ou prélevés à titre de contribution sur les particuliers. Cette extension de compétence exige des moyens nouveaux en personnel et en matériel. Il importe aussi d'adapter les méthodes d'instruction à la matière nouvelle, en particulier par la simplification de la procédure. Mais une telle réforme demeurerait sans effet si le problème plus général des sanctions n'était préalablement résolu. Il met en cause toute la structure de l'Administration. La responsabilité des fautes relevées par la Cour est aujourd'hui si diluée qu'il est impossible de l'imputer à des personnes dénommées. Faudra-t-il restaurer le principe hiérarchique? Il n'est pas au goût du jour. Et qui appliquera les sanctions? En Angleterre, la répression est confiée à la Commission des comptes publics de la Chambre des Communes qui statue sur les observations de l'organe de contrôle financier et inflige des pénalités pécuniaires s'il y a lieu. Cet exemple suggère que la Cour des Comptes ne peut prendre appui que sur le Parlement. Le contrôle à posteriori n'est efficace que dans la mesure où les Assemblées élues lui portent intérêt, utilisent ses travaux, les sanctionnent par leurs votes.

EMMANUEL CHALANDON

RENCONTRES AVEC ERNST WIECHERT

Avec Thomas Mann, Ernst Jünger, Gottfried Benn, Herman Hesse et Hans Carossa, Ernst Wiechert qui vient de mourir en Suisse à soixante-trois ans après une longue et pénible maladie supportée jusqu'au bout avec le courage un peu hautain qui était le trait dominant de son caractère, était l'un des plus grands écrivains de l'Allemagne d'aujourd'hui. Le plus représentatif peut-être, celui dont tout l'œuvre exprime avec le plus d'authenticité ou même exalte avec le plus d'orgueil quelques-uns des éléments essentiels de l'âme allemande : le besoin de communion avec la nature, le sens du mystère, la nostalgie de la vie primitive, un mysticisme enfin où se mêlent le commerce familier de l'Ancien Testament et la vieille religiosité panique des Germains.

Pourtant l'hommage d'admiration qu'en saluant sa disparition son pays lui a rendu était mitigé de réserve, sinon de rancune. C'est que, depuis quelques années, un malentendu qui était allé en s'aggravant avait séparé de ses compatriotes celui que son crédit auprès de la jeunesse, son autorité morale, la dignité de sa vie désignaient, en un temps où presque tous ses pairs étaient contraints au silence, comme le porte-parole de la nouvelle Allemagne. La sévérité avec laquelle, au lendemain de la capitulation, il les avait rappelés au repentir de leurs crimes, la déclaration fameuse qu'un journaliste suédois lui avait, au cours d'une interview, abusivement prêtée : « Je me désintéresse de la jeunesse allemande, car 90 p. 100 des jeunes sont restés nazis », par-dessus tout sa décision en 1948 d'abandonner l'Allemagne pour « émigrer » en Suisse avaient provoqué chez eux à son égard le complexe spécifiquement germanique que les psychologues allemands ont nommé le « complexe haine-amour » et dont témoignait la réponse d'un jeune critique berlinois, parodiant à son insu le mot de Gide, lorsque je lui avais demandé quel auteur avait le plus d'audience auprès de la jeunesse actuelle : « Wiechert, hélas ! ».

Cette célébrité, discutable peut-être mais incontestable, était fort

éloignée d'ailleurs de se limiter à sa patrie ; elle n'était pas moins grande à l'étranger, où ses livres ont été traduits dans presque toutes les langues, et particulièrement en France où huit d'entre eux ont déjà paru, parmi lesquels ses derniers, *la Vie simple*, *la Vie d'un berger*, *le Bois des Morts*, récit de son séjour à Buchenwald, et le plus récent de tous, l'un des plus beaux aussi, *les Enfants Jeromine*.

Sur mille six cents libraires de toutes les zones d'Allemagne invités en 1947 à répondre à la question « Quel est aujourd'hui l'écrivain vivant le plus recherché du public? », 80 p. 100 ont indiqué Wiechert en premier lieu et Hermann Hesse ou Thomas Mann en second. Dans le même temps, une enquête menée dans les collèges et les universités du Wurtemberg sur l'initiative du ministre de l'Éducation de cet État, donnait des résultats analogues. Interrogés sur leurs préférences littéraires, les étudiants ont presque tous cité, en dehors des classiques, un seul auteur contemporain : Wiechert.

Pourtant, si en France son nom était connu (il ne l'a été d'ailleurs que tardivement, par la publication pendant la guerre du *Revenant* et de *la Servante du Passeur*), on savait peu de choses de l'homme.

Fils d'un garde royal des Eaux et Forêts, il naquit le 18 mai 1887 dans une maison forestière de Kleinort, dans le Sud de la Prusse-Orientale, à cent kilomètres à peine de la frontière polonaise. Il passa son enfance au milieu des bois, dans cette contrée de lacs, sauvage et mystérieuse, commença son éducation sous la direction d'un précepteur et ne suivit qu'assez tard les cours du lycée de Kœnigsberg. Après avoir obtenu en 1905 son baccalauréat, il poursuivit ses études à l'Université de cette ville, tout en remplissant les fonctions de précepteur dans la famille du baron Grotthus. Muni de ses diplômes, il entra dans l'enseignement et professa à Kœnigsberg d'abord, puis à Berlin au lycée de l'impératrice Augusta. Mobilisé en 1914, il se battit pendant quatre ans dans les conditions les plus dures jusqu'à ce que, quelques mois avant l'armistice, il fût blessé et rendu à la vie civile avec le grade de lieutenant de réserve. L'expérience de la guerre provoqua en lui un tel bouleversement qu'elle détermina en partie sa philosophie de l'existence — son idéal de retour à la simplicité, à la bonté et à la douceur des temps bibliques dans le décor de la vieille forêt allemande — et qu'elle forme le sujet ou du moins inspire l'atmosphère d'un certain nombre de ses livres. Son premier, *la Fuite*, écrit trois ans plus tôt, parut sous un pseudonyme en 1916. Puis ce furent : en 1922, *la Forêt ;* en 1924, *le Loup de la Mort ;* en 1925, *les Ailes bleues ;* en 1926, *le Serviteur de Dieu, Andréas Nyland ;* en 1928, un recueil de nouvelles, *le Chariot d'argent ;* en 1929, *la petite Passion ;* en 1930, un nouveau recueil, *la Flûte de Pan*, et enfin, en 1931, son premier grand succès *Quiconque*. *La Servante de Juergen Doskocil* parut l'année suivante. Il avait dès lors un public assez vaste pour lui permettre de vivre, comme il le souhaitait depuis longtemps, de son seul métier. En 1933, il abandonna la carrière universitaire et se retira à Ambach,

sur le lac de Starnberg, en Bavière. Il est impossible d'énumérer tous les romans, drames, essais, recueils de nouvelles — plus d'une quinzaine en tout — qui forment le reste de son œuvre.

L'avènement du nazisme allait transformer ce lyrique en prophète. Le chantre de la vie pastorale et l'analyste des sentiments romanesques — parfois même, comme dans ses premiers livres, romantiques — devint le défenseur de la justice et de la liberté. A deux reprises, en 1933 et en 1935, il prononça devant les étudiants de Munich des discours si violents contre le régime qu'ils attirèrent sur lui l'attention de la Gestapo et lui valurent, dès lors, sa surveillance presque constante. Lorsque, dans ses conférences publiques sur son livre *le Buffle blanc* écrit en 1937 mais publié seulement dix ans plus tard, auquel il avait donné le sous-titre significatif « ou de la justice suprême », il osa traiter le thème du droit et de la force, des provocateurs aux ordres de Goebbels troublèrent ces réunions et finirent même par les empêcher. Il eut le courage de s'adresser au ministre de la Propagande en personne. « *Je suis convaincu*, lui écrivait-il, *que le plus simple berger de mon pays aurait montré plus de tact et d'éducation que les fonctionnaires de la plus haute institution culturelle du Troisième Reich.* » La sanction fut immédiate : Wiechert, que les années précédentes le Danemark, la Norvège, la France, la Suisse et l'Autriche avaient appelé pour des tournées de conférences, se vit interdire tout voyage à l'étranger. Cette première mesure, qui pouvait en présager de plus graves, ne le retint pas de protester publiquement en février 1938 contre le traitement infligé au pasteur Niemoeller. Himmler, dont il bravait ainsi la patience, donna l'ordre de l'arrêter et de l'interner au camp de Buchenwald. Il fut relâché à l'automne suivant, mais après avoir été conduit chez Goebbels qui lui déclara : « Nous savons que votre influence sur la jeunesse est considérable et nous estimons qu'elle est dangereuse. Si vous dites ou écrivez encore quoi que ce soit contre le gouvernement, vous retournerez au camp de concentration pour toujours. » Il regagna sa retraite bavaroise et y vécut pendant toute la guerre dans le silence, continuant d'écrire mais sans publier une ligne et, à mesure qu'ils étaient achevés, enterrant, par crainte des dénonciateurs, ses manuscrits dans son jardin. La chute du régime qu'il avait combattu le haussa au premier rang de ceux que la jeunesse, abandonnée par ses anciens chefs, choisit comme directeurs de conscience. Ernst Wiechert ne se déroba pas à ce rôle qu'il avait toujours tenu pour la mission propre du poète. Lui qui à travers les fictions de son univers romanesque n'avait cessé de poursuivre la vérité et qui, même sous le chêne de Gœthe et de Charlotte à Buchenwald, n'avait jamais abandonné l'espoir, se sentait désigné pour redonner la foi à ses compatriotes.

En novembre 1945, dans la ville même qui avait vu les débuts du mouvement, il prononça ce *Discours à la Jeunesse allemande*, impitoyable réquisitoire contre le national-socialisme, qui, publié peu après à la fois à Berlin et à Munich, connut un grand retentissement.

Dans cette allocution, qui s'ouvre sur cette évocation mélancolique : « *Jadis nous avions une patrie qui s'appelait l'Allemagne* » et s'achève par cette prière : « *Dieu, guide jusqu'à ma porte — A travers les broussailles, aujourd'hui et demain — Les pas de tous les malheureux — Et accorde-moi de ne jamais manquer — De ce à quoi leur cœur aspire — Un peu de pain et beaucoup de pitié* », il commence par rappeler aux Allemands qu'ils ont tous été complices de leurs tyrans parce qu'ils ont laissé leurs enfants se parer d'uniformes « comme s'ils étaient venus au monde bottés » et qu'en conséquence leur châtiment est juste ; il les adjure ensuite de renoncer à la haine et d'y substituer la religion de l'amour qui seule peut d'un criminel refaire un être humain, il leur propose l'exemple des milliers, peut-être des millions d'entre eux qui priaient en cachette « pour la fin de la tyrannie et la victoire de l'ennemi » et il leur assigne pour première tâche celle de réhabiliter leur peuple auprès des autres peuples de la terre ; il leur vante les vertus de cet humanisme qu'un Gœthe, dont l'idéal a toujours été le sien, a porté à son apogée et qui fonda alors la grandeur de l'Allemagne, et il les exhorte, en terminant, à pardonner aux coupables « dont les yeux se sont ouverts et dont les mains ne sont pas tachées de sang », comme eux-mêmes doivent espérer la miséricorde du Christ, si celle du monde leur demeure refusée. Ce message d'une grande noblesse et — il faut le dire aussi — d'un courage plus grand encore suscita des controverses passionnées ; l'auteur et son éditeur reçurent des milliers de lettres : la moitié des correspondants se ralliait à ses vues, l'autre, pour des raisons diverses et souvent contradictoires, les condamnait.

Wiechert en même temps poursuivait son œuvre et composait de 1942 à 1946 les deux volumes du plus important de ses romans : *les Enfants Jeromine* qui s'étend sur un quart de siècle et raconte l'histoire d'une famille de paysans de la Prusse Orientale. Tandis que le premier tome montre leur abaissement spirituel, le second au contraire décrit la conversion de l'un des fils qui, après avoir étudié à la ville, rentre comme médecin dans son village et s'y consacre à une double lutte : contre la maladie et contre le matérialisme. La construction de l'église qu'il offre aux villageois et qui désormais les protégera de la déchéance morale apparaît, aux derniers chapitres, comme le symbole de sa victoire.

L'une des idées essentielles de Wiechert est l'influence démoralisante des villes et la nécessité d'un retour à la vie primitive et saine de la campagne, particulièrement de la forêt. Aussi a-t-il longtemps habité dans les montagnes bavaroises, à une trentaine de kilomètres au sud de Munich, un chalet bâti, en 1936, sur ses plans. C'est là que par un matin de neige, je suis allé, il y a deux ans, lui rendre ma première visite.

A la gare de Wolfratshausen, on m'avait dit : « Vous montez la route tout droit pendant un peu plus de deux kilomètres et la première maison que vous apercevez, c'est celle-là. »

Après quelques errements je trouvai en effet, près d'un bois de sapins, un chalet qui ressemblait à ces jouets de bois que les jeunes ménages au

début du siècle rapportaient de leur voyage de noce sur les bords du lac des Quatre-Cantons. Une simple barrière avec une plaque rustique sur laquelle était gravé le nom *Ernst Wiechert*. Je la poussai. Mon geste ne déclencha pas le tintement d'une cloche, mais les aboiements d'un chien-loup qui se précipita à mon encontre, me renifla d'un nez soupçonneux, puis, m'ayant reconnu sans doute pour l'hôte qu'on attendait, m'escorta jusqu'à la maison. La porte s'ouvrit. Ernst Wiechert apparut.

— Maître, lui dis-je, je suis heureux de vous saluer et de vous dire mon admiration.

— Et c'est uniquement pour m'exprimer cette admiration, dont je suis flatté, que vous êtes venu me voir ?

Bien qu'elle lui eût été annoncée, ma visite semblait le surprendre, moins cependant que ne me déconcertait cet accueil un peu rude.

— A la vérité, je me proposais aussi de vous demander une interview.

— C'est que, reprit-il, je n'aime pas beaucoup les journalistes. Il y a quelques mois, j'avais reçu ici un de vos confrères de Suède avec lequel je m'étais entretenu très librement. Rentré dans son pays, il a publié un article sensationnel dans lequel je déclarais, entre autres, qu'à mon sens, 90 p. 100 des jeunes Allemands étaient restés nazis et que pour cette raison je me désintéressais de leur sort. A la suite de quoi on m'a traité de traître.

Cet aveu sans fard apaisa mon amour-propre : ce n'était pas ma personne, mais ma profession qui l'offensait. Quand je lui eus assuré que je n'étais qu'un amateur, je le sentis déjà un peu détendu. Mais, à vrai dire, le traitement qu'en dépit de la trahison de mon « confrère » scandinave, il me réservait sans me connaître, n'était pas inspiré par l'esprit de vengeance puisqu'au bout de quelques minutes il me pria de partager son repas.

Nous passâmes dans la salle à manger, peinte, comme les autres pièces, de couleurs claires, percée d'immenses baies et suspendue, semble-t-il, au-dessus de la vallée de la Loisach. Wiechert me parla du premier Congrès des Écrivains antinazis qui venait de se tenir à Berlin et auquel il s'était gardé d'assister, n'ayant, me dit-il, « rien à faire avec les émigrés et leur agitation hystérique », puis il me confia la stupeur et la peine que lui avait causées le discours de Vercors au Congrès du Pen-Club à Zurich, le premier depuis la guerre auquel une délégation allemande eût été admise. « Si la haine ne cesse pas chez les intellectuels, chez qui donc cessera-t-elle d'abord ? Il y en a heureusement qui ont compris la nécessité de cette entente entre tous les esprits libres du monde à laquelle c'est mon orgueil d'avoir, pour ma part, contribué. Ainsi, j'avais hier soir la visite d'un écrivain hollandais qui m'a déclaré en me disant adieu : « Lorsque je suis arrivé dans votre pays, j'étais décidé à ne plus jamais » tendre la main à un Allemand ; en vous quittant, ce n'est pas seulement

» la main que je suis prêt à donner à certains d'entre eux, mais une partie » de mon cœur ».

Moitié en anglais et moitié en allemand, car s'il l'entendait fort bien, il se défendait de parler le français, Ernst Wiechert me dit en quelques phrases très simples l'ordonnance presque monacale de ses jours dans cette demeure campagnarde où il avait choisi de se retirer. Celui qui a écrit, dans l'un de ses livres : « Je viens de planter cent rosiers et cette besogne m'est aussi précieuse que la composition d'une belle page » ne pouvait, en aucune saison, y connaître l'ennui. Sauf pour de rares séjours en Suisse, où des liens de famille l'attiraient, il ne quittait guère sa retraite. Il n'allait presque jamais à Munich et pas beaucoup plus souvent à Wolfratshausen, qui n'en est distant que d'une heure. Quelques promenades dans les bois, quelques visites suffisaient à le délasser d'un labeur à peu près incessant. Il préparait alors l'édition des *Contes* qu'il avait composés depuis vingt ans et achevait la rédaction de ses *Mémoires*. Presque chaque jour aussi il écrivait un poème tantôt classique de forme, tantôt moderne, « pour éclairer un peu, me dit-il, la nuit du cœur ».

Le bureau où nous nous étions assis après le repas était une grande pièce aux murs crème, aux longues fenêtres et aux tapis épais, meublée d'un piano à queue, d'une table de travail, de fauteuils de cuir et de rayonnages où voisinaient des volumes écrits dans toutes les langues. La présence de la forêt si proche qu'elle projetait le soir son ombre sur les objets s'y harmonisait avec les signes d'un confort dont le souci avait visiblement dirigé l'aménagement de la maison.

C'est cet intérieur si paisible, si propice à la méditation et à la création, si accordé au caractère de celui qui l'avait conçu que Wiechert quitta en mai 1948 pour aller se fixer en Suisse. Son départ, suivant de peu celui de Jaspers pour Bâle, fut considéré en Allemagne comme une désertion et provoqua un tapage dans la presse qui en publia les explications les plus malveillantes. Selon certains journaux, il n'aurait pu supporter l'invasion dans son ermitage de réfugiés des provinces de l'Est auxquels il était contraint de donner asile. Ces attaques, inspirées sans doute par le dépit de voir l'un des écrivains les plus représentatifs d'Allemagne abandonner sa patrie dans l'infortune, l'affectèrent profondément. « Avez-vous jamais entendu dire, me demanda-t-il, que Rilke, Bergengruen ou Stefan Andres aient dû se justifier devant l'opinion ou que les journaux autrichiens aient interpellé Rudolf Kassner sur les raisons de son séjour en Suisse ? J'estime que les questions qu'on doit régler avec sa conscience ne regardent aucunement le public. Mais ce que les journaux qui s'étendent avec tant de complaisance sur mon « existence confortable » pourraient sans beaucoup de peine découvrir, c'est que depuis mon enfance je n'ai jamais été aussi pauvre que maintenant. »

L'année dernière, invité aux États-Unis, il était allé professer à l'Université de Stanford, en Californie ; il avait donné aussi des lectures

de ses œuvres à Berkeley près de San Francisco et à l'Université de Colombus, ainsi qu'à Vienne et en Hollande. Rentré à Rütehof-über-Uerikon, il s'y était enfermé dans une retraite plus absolue encore qu'à Wolfratshausen. Il habitait une petite maison isolée, à vingt kilomètres au-dessus du lac de Zurich, presque en face de l'île Ufenau où est mort Ulrich von Hutten, et il y vivait en solitaire, sans même les soins d'une servante. Chaque jour entre trois et six heures du matin, lorsque se relâchaient les souffrances physiques qui depuis quelques mois le harcelaient, il poursuivait son œuvre. « Ce que j'écris, me dit-il, deviendra un roman dont l'action se situe entre 1945 et 1947 et dont les thèmes essentiels sont la guérison du cœur humain dans le bouleversement de l'époque, la sagesse et la sérénité des vieillards. » Et, avec cette réserve qui n'était pas chez lui froideur mais pudeur, surtout lorsqu'il parlait de soi, il ajouta : « Ce ne sont pas les personnages de mon roman seuls qui éprouvent tous les degrés de la béatitude ou du désespoir ».

Nous avons, au cours de la visite que je lui ai rendue au début de cette année, repris presque tous les problèmes que nous avions débattus déjà il y a deux ans et ce sont à peu près les mêmes réponses (avec une nuance à la fois de désillusion et de résignation accrues) qu'aux mêmes questions il m'a données. Le soir en le quittant, j'avais noté l'essentiel de notre entretien.

— Quels sont les écrivains qui ont eu sur vous le plus d'influence? lui avais-je demandé.

— Pour ma formation littéraire, Jacobsen, Hermann Bang, Dostoiewski, Tolstoï, Lermontov et Flaubert — parmi les Allemands, je n'en vois guère d'autres que Friedrich Huch. Pour ma formation humaine, Adalbert Stifter et surtout Goethe. Mais cette liste n'est pas limitative.

— Quelle est, ou du moins, s'il est trop tôt pour qu'elle se manifeste déjà, quelle devrait être, selon vous, la tendance générale de la nouvelle littérature allemande?

— Le contraire de ce que préconisent aujourd'hui tant de milieux, c'est-à-dire non pas la poursuite de ce qu'on nomme l'actualité, mais un retour à l'humanisme perdu. Celui qui veut à tout prix être « moderne » a la même conception que le national-socialisme a vainement tenté d'imposer : il ne s'est pas élevé au-dessus des dogmes de son temps, et n'a pas encore saisi ce qu'il y a d'éternel dans l'art.

— Croyez-vous à une rechristianisation de l'Allemagne?

— Non, je ne pense pas que la littérature allemande s'oriente dans cette voie, ni qu'elle le doive. Le christianisme n'a pas pu prévenir les horreurs des dernières décades. Il aura maintenant à montrer s'il a compris le déclin d'un ancien monde et la naissance éventuelle d'un nouveau.

— La culture soviétique vous paraît-elle susceptible d'attirer encore les intellectuels ?

— En tant que russe, elle nous attirera toujours. En tant que soviétique, elle restera ce qu'a toujours été toute culture partisane.

— Quels sont les écrivains allemands et étrangers, qui ont, avec vous, le plus d'influence sur la jeunesse ?

— En premier lieu Ernst Jünger. L'influence des auteurs étrangers, tels que Joyce, Hemingway, Dos Passos et Sartre, est encore assez faible, faute de traductions.

— Au fait, que pensez-vous de Jünger ? et de Thomas Mann ? et de Carossa ?

— C'est une question à laquelle il serait préférable de ne pas répondre parce qu'elle concerne des vivants. J'aime toujours Carossa, malgré son peu de courage dans le passé. Pour Jünger, son intellectualisme glacé et son manque de véritable humanité m'ont, depuis vingt-cinq ans, même dans les rapports personnels, inspiré méfiance et aversion. Quant à Thomas Mann, je pense qu'il n'a plus rien à dire devant la mort du peuple allemand. Ce n'est pas l'esprit qui nous sauvera, c'est seulement le cœur.

— De quelle littérature étrangère l'Allemagne espère-t-elle le plus d'enrichissement ?

— On ne peut plus maintenant parler d' « Allemagne », parce que celle-ci n'existe pas en tant qu'entité spirituelle et parce qu'elle ne suit pas dans ce domaine une direction unique. Les cercles d'extrême-gauche attendent tout de la littérature soviétique, les libéraux des Américains, les conservateurs peut-être des Anglais. Pour ma part, j'attends de toutes les littératures un enrichissement, parce qu'il y a dans chaque nation des modèles d'humanité et des poètes.

— Quelle est votre conception du roman ? Doit-il se réduire à un récit pur ou exprimer une philosophie de l'existence ?

— Il ne doit pas avoir un caractère « imposé ». Il doit être seulement poésie, c'est-à-dire illumination et transfiguration de la réalité. La poésie n'a pas besoin d'avoir un fondement philosophique. Les contes de fées n'en ont pas et non plus les psaumes.

— S'il est vrai que la majorité de la jeunesse soit restée nazie, estimez-vous qu'il y ait un moyen ou un espoir de la démocratiser ? La notion d'humanité s'est-elle substituée chez certains à la notion de patrie ?

— Il est dangereux de dire « la majorité ». Certes, une grande partie de ceux qui étaient nazis l'est demeurée. Mais combien l'étaient vraiment ? Il n'y a qu'un moyen d'agir sur les hommes et en particulier sur les jeunes : l'exemple. On doit vivre ce qu'on enseigne, rigoureusement et sans compromis. Qui pourrait soutenir que la démocratie allemande donne un tel exemple ? Et les démocraties étrangères le donnent-elles davantage ?

Les meilleures forces qui restent au peuple allemand, c'est la jeunesse

qui les possède. J'entends cette fraction de la jeunesse qui a traversé tant d'épreuves en gardant les mains propres et le cœur pur.

Cette seconde rencontre, qui devait être aussi la dernière, n'avait ni affaibli ni brouillé les impressions que j'avais reçues de ma première visite et que je m'étais efforcé aussitôt de démêler, tandis que Wiechert me regardait partir, accoudé à la balustrade de son jardin et flanqué de son grand chien-loup qui s'amusait à courir après les flocons attardés. Vêtu sans afféterie mais sans négligence d'une veste verte en tissu anglais, d'une culotte beige et d'une cape de loden, nu-tête, son crâne chauve entouré d'une couronne de petits cheveux gris légèrement frisés, il m'avait alors, dans ce paysage qui ressemble à un paysage de Suisse ou de Savoie, fait songer à un pasteur gidien. Un mélange de Gide et de Ghéon : ainsi pouvais-je définir son visage. Mais son âme... Il m'offrait de la complexité et de la sérénité des images confondues. Nulle onction et nulle bonhomie chez cet apôtre de la fraternité qui était, au contraire, grave, secret et presque dur. Le ravage de ses traits s'accordait mal, d'autre part, avec la paix que rayonnait sa personne, ou peut-être était-il le prix dont il avait dû le payer. Ce sage n'était certainement pas né simple, mais, selon le conseil de l'Évangile, il s'était employé à le devenir et sans doute y était-il parvenu.

C'est, en définitive, dominant tous les autres, un sentiment de respect que j'avais éprouvé pour ce grand solitaire, non pas enclos dans sa solitude, mais ouvert à toutes les joies et à toutes les misères du monde. Tandis que, par un sentier où mon pied battait contre les pierres, je redescendais vers le siècle, comment n'aurais-je pas songé aux milliers de malheureux qui, dans les villes d'Allemagne, après une journée de fatigue, peut-être de désespoir, ouvrent à la veillée l'un de ses livres pleins d'orages, de lacs, de forêts, de passions primitives et de vertus élémentaires, pour éclairer un peu, eux aussi, la nuit du cœur ?

JACQUES DE RICAUMONT

LA VIEILLE GARDE

Les premiers auteurs dramatiques de marque qui ont été prêts à affronter le public en ce début de saison sont des vétérans. M. Jacques Deval, avec *Ce Soir à Samarcande*, a derrière lui un bon quart de siècle de théâtre ; M. Henri Bernstein, auteur de *Victor*, tout juste un demi-siècle. L'un et l'autre peuvent être considérés comme des représentants d'autres époques : M. Jacques Deval, de la première après-guerre ; M. Henri Bernstein, de la première avant-guerre. Le public, le goût, la mode, le snobisme ont changé depuis leurs débuts. Le genre illustré par M. Bernstein a lui-même vieilli : on ne traite plus avec autant de sérieux les drames qui firent fureur vers 1910, les drames de la sexualité bourgeoise ; le genre illustré par M. Jacques Deval, la comédie boulevardière légère, farcie d'un mélange d'humour et de sentimentalité, assaisonnée d'un brin d'extravagance poétique et d'un peu des condiments de « l'avant-garde », a eu au contraire de nombreux adeptes et des adeptes brillants : Marcel Achard dans la génération de cinquante ans, André Roussin dans la génération de quarante. La route qu'a suivie M. Bernstein est, derrière lui, déserte ; la route qu'a suivie M. Jacques Deval est singulièrement fréquentée. Mais le premier ne souffre guère plus de l'absence d'héritiers que le second de l'abondance de ses successeurs. *Ce Soir à Samarcande* en dépit d'Achard et de Roussin, *Victor* en dépit de Copeau, du Cartel, de Giraudoux, de l'entrée de la plupart des grands écrivains français dans la carrière théâtrale, vont faire, de longs mois, salle comble ou peu s'en faut. C'est que l'on peut penser ce que l'on voudra de M. Jacques Deval et de M. Henri Bernstein, et je ne cache pas pour ma part que le style du second nommé, ne me séduit guère. Mais l'un et l'autre savent comment l'on raconte une histoire, comment on agence une succession de scènes, comment on met en valeur un « effet », comment on émeut le public, et comment on l'amuse, et comment on le séduit en l'irritant parfois, et comment on le scandalise (un peu, non pas trop), et comment on le fait venir aux guichets. L'un et l'autre connaissent, dans ses moindres rouages, la mécanique théâtrale. Au théâtre, le génie permet

parfois d'avoir le succès pendant trois ans, ou pendant trois siècles : mais pour avoir le succès pendant trente ans, rien ne vaut le métier.

Ce Soir à Samarcande — le titre nous le dit, illustre un petit conte oriental bien connu : un vizir de Bagdad rencontre sur son chemin la Mort, qui fait un geste vers lui. Il s'enfuit à cheval vers Samarcande (il faut, soit dit entre parenthèse, qu'il ait un bon cheval). Le Sultan — ou le Calife — rencontre à son tour la Mort, et lui demande : Pourquoi as-tu menacé mon ministre? — Je ne l'ai pas menacé, répond la Mort, j'ai fait en le voyant à Bagdad un geste de surprise, parce que je dois me saisir de lui ce soir à Samarcande. » En dépit de toute la vénération que j'ai pour la pensée orientale, la philosophie de ce conte me semble être tout juste du niveau d'une aimable sagesse de salon. Mais enfin les aphorismes, d'ailleurs discutables, selon lesquels on ne saurait échapper à son destin, on précipite son malheur en voulant le fuir, etc., peuvent fournir à une pièce de théâtre une matière aussi bonne qu'une autre. Le fait est que la pièce de M. Jacques Deval, — où l'on voit une jeune femme refuser un premier parti parce qu'un devin lui prédit un avenir désastreux, un second parti pour la même raison, et trouver en fin de compte auprès du mari qu'elle a finalement choisi, et qui n'est autre que le devin, la catastrophe même qu'elle voulait éviter, — est agréable, spirituelle, sans longueurs, sans vulgarité ; elle nous amuse franchement au premier acte, un peu moins au second ; et, avec des moyens sans doute un peu faciles, mais avec discrétion, elle va au troisième acte toucher au coin de l'œil des tendres spectatrices, d'un coup de baguette léger, la source toujours prête à jaillir de la petite larme. Au vrai, comme il arrive souvent pour les œuvres des dramaturges qui ont derrière eux une longue suite de pièces, et qui ont acquis l'art de nous intéresser, ou de nous plaire, par la manière dont ils nous disent ce qu'ils nous disent même lorsqu'ils n'ont rien à nous dire, ou presque rien, ce que nous goûtons dans *Ce Soir à Samarcande* n'est pas la portée du sujet traité, — il n'est qu'une sorte de proverbe, — ni la complexité, la vérité des caractères, — les personnages ne sont que d'aimables marionnettes, — mais l'ingéniosité dans la mise en œuvre des éléments, et pour tout dire les *à-côtés*. C'est à coup sûr une bonne idée que d'avoir aux deux premiers actes, par la magie de la boule de cristal du devin, pris une liberté totale avec la réalité et le temps, et montré à nos yeux les scènes du futur et du possible. C'est une bonne idée que d'avoir situé l'action dans le monde du cirque, qui donnait à l'auteur un charmant magasin d'accessoires en fait d'atours, de mœurs et de langage. C'est encore une bonne idée d'avoir fait de l'héroïne une dompteuse et de nous avoir intéressés, deux actes durant, au sort de ses petits tigres chéris. Tout cela porte la pièce, qui n'est pas si lourde à porter. Nous sommes dans la convention pure, sans doute, mais il y a parfois dans la convention au théâtre je ne sais quoi de reposant : on sait que ce qu'on voit et ce qu'on entend ne tire pas à conséquence, et l'on peut s'attendrir un

peu sur le malheur des personnages sans avoir à y croire tout à fait.

Il faut dire, en outre, que la pièce de M. Jacques Deval est fort bien jouée, — et même mieux que bien, — par les acteurs principaux : M. Paul Bernard, qui est d'une simplicité et d'une humanité véritablement émouvantes, et madame Gaby Sylvia, qui a toujours eu un jeu extrêmement fin et juste, qui a toujours été un charmant personnage de théâtre, mais qui a depuis deux ou trois ans acquis la souplesse, la variété et la sûreté de moyens où l'on reconnaît la grande comédienne.

***

Il y a dans le *Victor* de M. Henri Bernstein une bonne scène, qui occupe la plus grande partie du second acte, et qui compte sans doute parmi ce que l'auteur nous a donné de mieux réussi, théâtralement parlant. Une femme se trouve placée entre deux hommes : l'un de ces hommes est son mari, qui a été un héros de la guerre, qui est séduisant et cynique, et qui est devenu un homme d'affaires véreux, assez méprisable. L'autre homme lui fait une cour fidèle depuis longtemps. Il a accepté, par amour pour elle, d'aller en prison à la place du mari, et y a passé onze mois. Elle l'a elle-même poussé à ce sacrifice, avec la complicité du mari, qui a fort bien accepté qu'elle fît appel, pour le sauver, aux sentiments qu'elle inspirait, et qui eût même accepté qu'elle payât le prix naturel de cette intervention. Mais voici que la femme est éperdue d'admiration et de reconnaissance pour ce Victor qui s'est dévoué pour elle, voici qu'elle l'aime à son tour, et qu'elle veut s'en aller avec lui. Cela, le mari ne le veut pas : et comme il ne peut l'empêcher par la force, il permet à sa femme de partir, mais il lui interdit d'emporter la moindre robe, le moindre bijou. En choisissant de le quitter, il faut qu'elle choisisse aussi d'être pauvre, avec le pauvre Victor. A l'affolement qui la saisit devant cet ultimatum, Victor comprend qu'il y avait malentendu. Elle se trompait, elle essayait de se tromper sur elle-même. Elle reste attachée à son mari, — non pas seulement aux robes, aux bijoux, à la richesse, mais au compagnonnage, aux habitudes, au plaisir aussi, bien entendu. Elle aime son mari, tout en le méprisant, tout en se méprisant elle-même de l'aimer. Elle a essayé de choisir Victor pour ressembler à une image plus honorable d'elle-même, mais elle est incapable de devenir autre qu'elle n'est. Victor s'en va, la laisse à cet esclavage doré qu'elle chérit au fond de son cœur. Elle reste en face de son mari, — de ce mari qui a eu le dernier mot, — et elle est pleine de ressentiment et de haine. Mais il suffit qu'il la prenne dans ses bras pour une danse, la voilà de nouveau à lui : sa chose. Elle est de ces femmes qui aiment, sans vouloir se l'avouer, être traitées comme une propriété, comme une chose, qui aiment appartenir.

Je ne dis pas que cette scène nous fasse faire des découvertes sur l'âme féminine. Mais elle comporte une situation dramatique, elle éclaire

un caractère, elle touche à quelque chose qui est de la vérité humaine, et elle est menée, non pas avec délicatesse, — la patte de M. Bernstein n'est pas toujours légère, — mais avec des moyens un peu plus subtils que les moyens habituels de l'auteur. Il y a quelques années, M. Bernstein nous aurait montré l'esclavage de son héroïne sous la forme la plus audacieusement « moderne », sous la forme de l'intoxication physique du « Désir », sous la forme du lit. M. Bernstein a senti que cette sexologie primaire commençait à passer de mode, qu'il fallait, pour satisfaire un public dont les goûts changent, des états d'âme un peu plus ambigus, un peu plus complexes. M. Bernstein est un habile homme.

Toute son habileté n'empêche pas, pourtant, son premier acte de traîner un peu, et l'aventure de son Victor avec la fraîche demoiselle qui va le consoler de nous laisser assez froids. En outre, les offres de service de la dame qui vient proposer son « corps » (on parle quand même beaucoup de « corps » là-dedans) au bon Victor, en récompense, le jour de sa libération, sur le trottoir même de la Santé, sont un peu ridicules, et le deviennent de plus en plus à mesure qu'elles se répètent et se font plus insistantes.

La pièce fait appel, chez le spectateur, à des fibres sentimentales et sensuelles assez vulgaires. Mais ses qualités et ses défauts étant ce qu'ils sont, elle est mise en scène et jouée de telle façon que le meilleur parti imaginable est tiré des qualités, et que les défauts nuisent au spectacle aussi peu qu'il est possible. M. Henri Bernstein est un homme de théâtre, je veux dire non un homme de cabinet, mais un homme de plateau. Il n'y a sans doute pas à Paris de meilleur metteur en scène que lui, au moins pour le style de théâtre dont ses propres œuvres sont représentatives. Le choix des interprètes est si juste que chaque rôle paraît avoir été écrit tout spécialement pour l'acteur qui le joue, que chaque acteur paraît être précisément le seul qui pût jouer le rôle. M. Bernard Blier a remporté dans le rôle de Victor un triomphe personnel qu'il méritait amplement. M. Jacques Castelot a trouvé pour le personnage du mari la distinction un peu louche, l'élégance légèrement éraillée, l'espèce de grandeur dans la déchéance qu'il fallait. Madame Simone Renant est la comédienne belle, juste et sensible que nous connaissons, avec une féminité éclatante, un peu matérielle, qui sied exactement au rôle. Les interprètes des rôles secondaires, vétérans au métier solide ou jeunes comédiens inconnus, sont également parfaits. M. Henri Bernstein n'a certes pas à se plaindre de la façon dont il est servi par ses comédiens. Il est vrai qu'il les choisit et les fait travailler lui-même. Il a à se plaindre en revanche, paraît-il, de la façon dont il est servi par les critiques. Sans doute voudrait-il les choisir aussi.

THIERRY MAULNIER

LES LIVRES D'HISTOIRE

LE MONOLITHE CLOISONNÉ

La Russie actuelle serait volontiers symbolisée par un sphinx gigantesque, monolithique, placé aux portes de l'Asie. Or, si l'on s'approche, si l'on regarde de près, on s'aperçoit que le monolithe est cloisonné et que de multiples craquelures s'y dessinent. Très anciennes d'ailleurs, puisqu'elles étaient déjà préfigurées au temps où les révolutionnaires paraissaient faire bloc contre le tsarisme.

Dans la collection *Espoir*, que dirige Albert Camus, on a réuni sous le titre : *Tu peux tuer cet homme...* [1] quelques témoignages sur l'activité révolutionnaire russe à l'époque héroïque — de 1871 à 1918. Notre jeunesse a été captivée par une pièce intitulée *le Grand Soir*, où l'on voyait des conjurés sublimes sacrifiant leur vie, leur amour à la cause des terroristes. Or, ces textes, qui serrent l'authenticité de près, nous permettent de mesurer combien l'action révolutionnaire était à la fois incoordonnée et spécifiquement slave. Plutôt que des socialistes révolutionnaires, c'étaient des anarchistes opérant par groupes. Leurs réussites les plus spectaculaires : assassinats de Plehwe, du grand-duc Serge, ne s'inséraient point dans un plan d'ensemble, c'étaient des exploits collectifs. Exploits qui avaient pour contrepartie les arrestations, les exécutions, les déportations, si bien que « les scènes de la vie révolutionnaire » se réduisent à quelques récits d'attentats et à d'interminables tableaux de bagne. Mais tout cela reste slave : aucun étudiant, sinon russe, n'aurait eu l'attitude de Dora Briliant qui prépara la bombe destinée au grand-duc Serge et qui ne s'en consola pas. « *Elle voulait donner sa vie et c'est la mort d'un autre qu'on lui offrait*, écrivait Boris

1. Gallimard.

Savinkof ; *lorsqu'elle fut, plus tard, arrêtée, emprisonnée, elle faisait l'offrande de sa propre vie pour racheter la honte du meurtre.* »

Et sur quel coin d'Europe sinon en Russie aurait pu naître Nicolas Vassiliev, le vieux croyant, qui méprisait les intellectuels, les trouvant incapables de marcher contre le Kremlin et de tomber pour la vérité russe, et qui, ayant appris à lire à l'âge de quarante ans, s'entoura de ses livres, y mit le feu et se brûla lui-même ?

Ces héros extravagants eurent, on le conçoit, quelque peine à s'accommoder du bolchevisme ; un grand nombre, parmi ceux qui vécurent assez longtemps pour assister au triomphe de la révolution, ne firent que passer des bagnes tsaristes aux bagnes soviétiques : tels Boris Savinkof ou Maria Spiridinova.

Pour les amateurs d'âmes singulières, le livre est précieux ; il offre des cas si compliqués que la dialectique, dont nous raffolons, peut s'en donner à cœur joie.

Il paraît difficile d'avoir, des milieux politiques et des bagnes soviétiques, une expérience plus poussée que M. A. Ciliga. Communiste dès 1919, membre du bureau balkanique du Komintern en 1926, il fut, à ce titre, envoyé à Moscou pour figurer dans le haut état-major du Komintern. Il ne devait quitter la Russie que neuf ans plus tard, en 1935, après avoir passé quatre ans et demi dans les honneurs et quatre ans et demi dans les prisons.

Dès son retour dans les pays capitalistes, M. A. Ciliga, toujours communiste, mais moins stalinien que jamais, écrivit un livre : *Au pays du grand Mensonge*, document de première main. C'est cet ouvrage, grossi d'un second tome : *Sibérie*, et éclairé de quelques notes qui situent les événements par rapport à la dernière guerre, qui est publié aujourd'hui sous le titre : *Dix Ans derrière le Rideau de Fer* [1].

M. A. Ciliga donne l'impression, assez rare quand il s'agit du régime soviétique, d'une parfaite sincérité et d'une entière bonne foi. Le lecteur préférera sans doute les pages où, avec pittoresque, émotion et même poésie, l'auteur décrit ses voyages de prison en prison, son exil dans les villes sibériennes où le thermomètre oscille entre + 45 degrés en été et — 50 en hiver, celles où il raconte ses démêlés avec la Guépéou aux mille visages (le plus surprenant est celui de Tartuffe-juriste), mais il n'est pas douteux que M. A. Ciliga attache plus d'importance aux chapitres où il analyse le régime stalinien et où il montre que, sous couleur de dictature du prolétariat, on a institué une aristocratie bureaucratique qui opprime et exploite le monde ouvrier aussi durement qu'il le fut jamais.

Cette analyse, dix fois recommencée, avec des aperçus et des preuves chaque fois nouvelles, passionnera ceux qui sont curieux de philosophie

1. Plon, 2 vol.

politique et aussi ceux qui cherchent à entrevoir dans les flancs sombres de l'avenir « le germe qui n'est point éclos ». M. A. Ciliga s'est essayé à la divination, et il confesse qu'il s'est trompé : tous ses malheurs lui vinrent de sa « déviation » non pas à droite, mais au contraire à gauche ; il considérait en effet que Staline entraînait la Révolution vers un compromis avec le capitalisme et même vers le bonapartisme. Il fut donc arrêté pour trotzkisme, et exilé pour refus d'abjurer ses erreurs et de brûler l'encens devant Staline, mais il se considérait, il se considère encore, meilleur communiste que Staline. Dans toutes ces hérésies, il n'est pas aisé de se reconnaître. Avant même qu'aient commencé les grands procès de Moscou, c'est-à-dire avant que les communistes staliniens ne se dévorent entre eux, il y avait bien des façons de s'opposer au régime. M. A. Ciliga les énumère, telles qu'ils les a vues dans « l'isolateur politique » de Verkhné-Ouralsk : les trotzkistes divisés en trois fractions sensiblement divergentes ; les zinovievistes non repentants, les membres du « centralisme démocratique » (extrême-gauche), tous ceux-là étant des communistes. Puis, chez les non-communistes, les social-démocrates mencheviks russes, les social-démocrates géorgiens, les anarchistes, les socialistes-révolutionnaires de gauche et les socialistes-révolutionnaires de droite, les socialistes arméniens, les sionistes... Attendez! M. A. Ciliga ajoute : « *Telle était la division en partis traditionnels, mais en réalité chacun de ces partis comprenait des sous-groupes de diverses nuances ou même des fractions dues à des scissions profondes.* » Tirons donc notre chapeau aux experts qui se débrouillent dans un tel lacis et qui savent quel chemin prendra la Russie ; il serait plus facile de reconstituer les itinéraires de Minos dans le labyrinthe.

M. Ciliga n'apporte que deux certitudes : la première, c'est que le peuple des travailleurs subit, en la détestant, la tyrannie des privilégiés : bureaucrates communistes et techniciens sans parti. La seconde, c'est que le dynamisme du peuple russe triomphera de l'oppression. Ces « vérités » de 1935 subsistent-elles en 1950? L'auteur le pense, mais il n'en est pas sûr. Qui peuple aujourd'hui les prisons et les camps de travail forcé? Il faudrait y aller voir, comme l'a fait naguère malgré lui M. A. Ciliga. Mais, cette fois, l'explorateur aurait peu de chances de nous rapporter ses observations.

Le livre de M. Enrique Castro Delgado : *J'ai perdu la Foi à Moscou* [1] prolonge — dans tous les sens du mot — celui de M. A. Ciliga, puisqu'il couvre une période qui va de 1939 à 1945, et expose les mésaventures d'un communiste breveté durant son séjour à La Mecque du communisme. A cette différence près que les émigrés communistes espagnols sont alors en Russie au nombre de plusieurs milliers et que les luttes internes se déroulent sur le fond de la deuxième guerre mondiale.

1. Gallimard.

L'ouvrage de M. Delgado ne le cède point en intérêt, comme en pittoresque, à celui de M. A. Ciliga. Parfaitement traduit et adapté de l'espagnol par M. Jean Talbot qui semble, lui aussi, fort bien informé des choses soviétiques, il fait une part à peu près égale entre les scènes de la vie quotidienne et l'analyse du mécanisme politique qui entraîne la machine et broie tous ceux qui lui résistent. Le désenchantement a commencé, pour M. Delgado, peu après son arrivée à Moscou, bien que sa qualité de membre du Komintern lui valût tous les privilèges accordés à l'élite. Par une petite chose, mais assez significative en effet : sa mère, émigrée en Russie, avait eu à fournir une déclaration complète sur sa vie passée, son activité, ses opinions, etc. ; on demanda à son fils de contrôler cette déclaration et d'en redresser au besoin les erreurs. Ce rôle lui parut désobligeant : pensait-on qu'il n'eût pas hésité, le cas échéant, à dénoncer sa mère et la convaincre de mensonge ?

Il devait, au cours de ces sept années, avoir des étonnements bien plus désagréables. Il connut assez vite que le Komintern constituait une boîte à double fond, dont la partie secrète était entièrement soviétique ; que l'exploitation de la classe ouvrière atteignait en Russie un degré qui eût mis à feu et à sang les États capitalistes ; que s'il n'y avait plus de « classes » sociales, les « catégories » étaient plus tranchées que jamais, la dernière comprenant 80 p. 100 de la nation ; que les intrigues et les rivalités personnelles ont toute l'importance et la gravité qu'elles avaient dans les cours de l'ancien Orient ; que cesser de plaire aux favoris c'est se condamner à la mort civile et souvent à la mort tout court ; que seule peut alors vous sauver l'intervention mystérieuse de sultans invisibles qui, on ne sait trop pourquoi, retiennent le lacet qui allait vous étrangler. Conclusion : « *L'homme au service de la collectivité, la collectivité au service des castes dirigeantes... Le socialisme soviétique est difficile à comprendre, mais une fois qu'on l'a compris, tout est simple.* »

M. Delgado a connu les futurs gouverneurs des pays satellites, nourris au sérail jusqu'au jour où ils seraient jugés bons pour l'exportation : nous voyons vivre, réellement, des hommes et des femmes aujourd'hui installés dans les sous-préfectures de la Moscovie. Comme l'auteur a du talent, portraits et tableaux sont très bien venus ; le tragique, le comique, l'ironique se mêlent agréablement. On recommande, entre beaucoup, la scène, dramatique, où le camarade Delgado, exclu du comité central, se sent rejeté comme un pestiféré par tous, même ceux qui étaient ses amis, et voué à l'anéantissement. Les pages dans lesquelles l'auteur nous raconte le lent supplice que constitua pour lui l'obtention de toutes les pièces nécessaires à son départ de Russie, sont également lancinantes ; elles pourraient être intitulées : *La Torture par l'Espérance.*

Oksana Kasenkina est cette institutrice qui se jeta par la fenêtre du consulat russe à New-York, où elle était retenue, pour ne pas dire

détenue. L'affaire fit grand bruit à l'époque ; les circonstances n'en étaient pas claires, et l'on pouvait se demander pour qui et pour quoi l'infortunée avait exécuté ce saut périlleux. Car, si en 1946 elle avait eu le privilège de quitter l'U.R.S.S. et de se voir confier pendant deux ans un poste d'enseignement aux États-Unis, on peut penser qu'elle avait donné des gages aux communistes, bien qu'elle ne fût pas affiliée au parti. D'autre part, à la veille de rentrer en Russie, elle s'était réfugiée auprès de la fille de Tolstoï, qui dirige à New York une œuvre où sont secourus ceux qui se sont évadés ou s'évadent du Paradis infernal, mais elle avait aussitôt fait appel à son consulat pour être « délivrée » ; ensuite, dans une conférence de presse, elle avait affirmé avoir été kidnappée et mise au secret à la ferme Tolstoï. Enfin, à la veille de comparaître devant un tribunal américain où elle eût pu déposer en toute liberté, elle avait préféré « sauter », échappant de peu à la mort.

Le livre que l'héroïne de ce drame publie aujourd'hui : *Plutôt la Mort que l'U.R.S.S.* [1] ne l'éclaire pas d'une lumière éblouissante, on doit le reconnaître ; quoique les commentaires soient abondants, ils n'expliquent pas, ils compliquent. Ces brusques retournements et rebroussements nous laissent rêveurs. C'est peut-être parce que nous voulons mettre de la logique là où elle n'existe point, et que les réactions de l'âme slave demeurent pour nous énigmatiques.

Tel qu'il est, l'ouvrage nous offre des aperçus curieux non seulement sur la vie en Russie soviétique — nous finissons par la bien connaître — mais sur celle des Russes exportés temporairement à l'étranger. La description que fait l'auteur d'un établissement d'enseignement russe à New York est extrêmement vivante et paraît véridique : le soin qu'on a d'accabler de besogne les professeurs afin de les empêcher de se mêler à la vie américaine, l'espionnage perlé des maîtres par leurs élèves, les rivalités, les disputes, les tours perfides entre collègues, la vie sur des sables mouvants, le despotisme des hauts fonctionnaires du régime, tout cela paraît évoqué d'après nature. Madame Oksana Kasenkina a toutefois le tort de forcer le trait. Débarquant à New York elle s'étonne de ne pas voir les Américains prenant les files d'attente devant les magasins d'alimentation : « *Je fus prise d'une inquiétude subite : comment se fait-il, me dis-je, qu'aucune femme ne prend la file pour obtenir ses rations? En Union Soviétique, c'est pourtant le dimanche qu'on fait la queue, car on n'en trouve pas le temps en semaine. Puis, je fus frappée par la déprimante possibilité que peut-être les Américains étaient si pauvres qu'ils ne pouvaient même pas se permettre d'acheter les rations, mais je rejetai cette idée à l'instant où elle me vint.* » Tout de même, une telle ignorance de la vie aux États-Unis, après une longue traversée! Il ne faudrait pas exagérer.

1. Ghilde française des lettres.

CHANGEMENTS D'OPTIQUE

Nous connaissions en France l'amiral Leahy comme l'ambassadeur des États-Unis auprès du Gouvernement de Vichy, aux heures les plus sombres de l'occupation, et nous avions de lui le souvenir d'un intercesseur qui avait obtenu que la Grande-Bretagne desserrât le blocus afin que quelques cargos chargés de vivres et d'aliments pussent venir au secours des enfants de France. Et sans doute, les mémoires que l'amiral Leahy vient de publier sous le titre : *J'étais là* [1] n'affaiblissent pas cette image, bien au contraire : rien de plus émouvant que les pages où il raconte l'arrivée à Marseille du premier cargo américain et la reconnaissance éperdue qu'elle suscita dans la zone non occupée. Mais la personnalité de l'amiral Leahy apparaît, à la lecture du livre, beaucoup plus riche et beaucoup plus complexe que celle d'un diplomate débonnaire.

Au surplus, pendant la guerre, son ambassade à Vichy ne fut qu'un prélude à une activité plus importante : chef d'état-major des présidents Roosevelt et Truman à partir du printemps 1942, l'amiral Leahy a connu, dans leur ensemble et dans leurs détails, toutes les opérations militaires des Alliés ; bien plus, il a participé à ces suprêmes conciles qui ont noms Téhéran, Yalta, Potsdam, et où se scellait la destinée du monde ; même quand il n'assistait pas aux conseils des Trois Grands, il en recueillait aussitôt les échos de la bouche même des présidents Roosevelt ou Truman. Comme l'amiral Leahy possède l'esprit précis des marins et que, visiblement, il serre la bride à son imagination, son témoignage est d'un grand poids.

Les passages les plus frappants de sa déposition sont, du moins pour un Français, ceux-ci : l'opposition presque constante entre les vues de la Grande-Bretagne, représentée par Winston Churchill, et celles des États-Unis, incarnés en Roosevelt. On peut dire que la politique britannique de guerre n'a jamais concordé avec la politique américaine et que, presque toujours, Churchill n'a suivi Roosevelt qu'à son corps défendant. L'amiral Leahy, qui ne farde pas ses sentiments, écrit : « *La politique suivie par les Britanniques pour réduire au minimum les vivres qui arrivaient en zone non occupée, paraissait aussi stupide que bien d'autres attitudes anglaises du temps de guerre.* » Il en est résulté qu'à certains moments, Roosevelt fut — politiquement s'entend — plus près de Staline que de Churchill. Il fallut la brutalité du généralissime soviétique, succédant, brusquement, à un apparent esprit de conciliation, pour que les Américains vissent clair dans le jeu de Moscou, qui était de régenter sans contrôle toute l'Europe orientale.

Enfin, sur les hommes d'État français qu'il a connus entre 1941 et 1945, l'amiral Leahy porte des jugements tantôt plus nuancés, tantôt

1. Plon.

plus tranchés que ceux qu'on pouvait attendre. Comme ses réactions sont celles d'un Américain cent pour cent, elles demeurent précieuses à observer. Nous avons une tendance naturelle à penser que les Américains nous jugent comme, logiquement, ils nous devraient juger ; c'est un contresens ou, pour le moins, un faux sens ; ils nous jugent selon certaines normes, à la fois réalistes et mystiques, que nous ne saisissons pas toujours. Comme les mémoires du général Eisenhower, ceux de l'amiral Leahy nous placent dans l'optique américaine et il nous faut bien reconnaître que cette optique ne nous « grossit » pas.

L'amiral Leahy rencontra le président Édouard Herriot à Vichy en avril 1942, c'est-à-dire quelques jours avant que sa mission en France ne prît fin. Il écrit : « *Le chef du parti radical-socialiste me donne l'impression d'être un patriote bien habile et très courageux, genre d'hommes que l'on ne rencontrait pas souvent à Vichy. Il m'avertit que l'Amérique ne devait pas attacher la moindre confiance aux promesses et aux dires de Laval. Il parlait avec une chaleur convaincante, mais, en causant, ne regardait jamais son interlocuteur.* »

Peut-être était-ce pour mieux le voir. Car le président Herriot sait observer. Il le prouve encore dans *Episodes* 1940-1944 [1] qui vient de paraître. Le lecteur ne trouvera dans ce petit livre ni d'amples mémoires, ni un journal intime, mais le récit des journées et des heures critiques que vécut un grand parlementaire de la Troisième République. Il est naturel que M. Édouard Herriot, de l'Académie française, ait concentré particulièrement son attention sur la stratégie et la tactique politiques et leur donne une place et une importance qu'elles nous semblent avoir en partie perdues. Le président, en tout cas, a son franc-parler. Il ne dissimule pas ses amours et ses haines ; il ressent, pour les méchants, « les haines vigoureuses que doit donner le vice aux âmes vertueuses ». Il a conscience d'avoir toujours suivi *la diretta via* et nous en donne la conviction. Comme cette voie droite n'était pas aisée à discerner, les épithètes « habile et courageux » dont use l'amiral Leahy sont donc parfaitement justifiées.

Le lieutenant-général Hans Speidel fut le chef d'état-major du groupe d'armées que commandait le maréchal Rommel en France, depuis le mois d'avril 1944 jusqu'au 5 septembre 1944, date à laquelle il devint suspect et fut arrêté sur l'ordre de Himmler. Il était donc placé à un poste excellent pour connaître les opérations militaires qu'il appelle *Invasion* 1944 [2] et que nous nommerions, nous, « Libération 44 ». Sans aucun souci du pittoresque et du pathétique, mais avec une remarquable précision, il nous décrit en effet les péripéties d'une bataille acharnée qui se prolongea durant trois mois et qui n'était nullement gagnée d'avance par les Alliés.

1. Flammarion.
2. Berger-Levrault.

Les amateurs d'histoire militaire trouveront là tous les documents nécessaires à reconstituer les phases diverses de la campagne de France 1944, et les stratèges en tireront des leçons sur la conduite des opérations.

Toutefois, l'intérêt de ce livre, qu'a traduit parfaitement M. Edmond Delage, réside surtout dans les vues nouvelles qu'il apporte sur le conflit qui opposa Hitler et son entourage à presque tous les commandants d'armée, conflit qui se concrétisa dans le complot du 20 juillet 1944, où Hitler faillit trouver la mort. Le rôle du maréchal Rommel, de von Runstedt, de von Stulpnagel, de von Kluge et de bien d'autres en cette affaire n'a plus rien d'obscur. En particulier, la volonté et les tentatives de Rommel pour écarter Hitler et conclure un armistice avec les Alliés sont exposées ici avec un grand luxe de détails. Il est clair d'ailleurs que Rommel se berçait d'illusions et que les Alliés n'eussent jamais souscrit à ses vues qui étaient de suspendre les hostilités à l'Ouest et de les poursuivre à l'Est. En ce sens, on peut même dire que Hitler, tout insensé qu'il se montrât, avait de la situation réelle une conscience plus exacte : c'était le « Meurs ou tue » dans toute sa tragique nudité.

En fait, les hésitations, les scrupules et les craintes des adversaires de Hitler le sauvèrent et les perdirent. Rommel, bien qu'il eût été gravement blessé le 17 juillet, n'échappa point aux terribles représailles du Führer ; il fut « liquidé », encore convalescent, dans des conditions qui n'ont pas été élucidées : suicide imposé ou exécution sommaire ? Après quoi fut jouée une sinistre comédie, dans laquelle les assassins firent l'apothéose de leur victime, dont ils redoutaient encore la popularité... Machiavel n'était qu'un enfant.

AU TEMPS DES CHANOINESSES

Le mot « chanoinesse » évoque un passé à jamais aboli ; on ne sait plus trop aujourd'hui qui il désignait, mais il suggère des images surannées et attendrissantes. Le regretté Albéric Cahuet, qui excellait à faire revivre les grands et les petits romantiques, nous rappelle dans un ouvrage posthume : *Le Voyage de madame de Piré* [1] que la sœur de Chateaubriand, Lucile, et la mère de Lamartine furent chanoinesses, ayant accompli au couvent la période de libre noviciat qu'on appelait « la rigoureuse ».

Rigoureuse, elle ne l'était pas beaucoup, surtout pour les plus jeunes, les « nièces », qui n'avaient nullement renoncé au monde et n'envisageaient le célibat pieux que comme un pis aller. Albéric Cahuet a décrit avec une délicatesse non dénuée de légère ironie ces collèges féminins et aristocratiques d'où l'on s'envolait joyeusement dès que le prince charmant apparaissait. Pour l'infortunée Lucile, le prince charmant se présenta sous les aspects d'un septuagénaire, le chevalier de Caud, qui pré-

1. Flammarion.

tendit user de ses droits de mari et se heurta à une résistance infrangible. Il eut toutefois l'esprit de mourir promptement, mais Lucile ne fut pas plus heureuse avec Chènedollé, qui, lui, était déjà marié ; son cerveau, alors un peu brouillé, sombra dans le crépuscule. Elle eût moins souffert auprès des chanoinesses, mais la Révolution avait soufflé sur le chapitre et dispersé les nobles dames. Au contraire, entre Alix du Roys et le chevalier Prat de Lamartine, ce fut, dès la première rencontre au cloître, le coup de foudre, bien que le chevalier fût presque deux fois plus âgé que la tendre chanoinesse. Il fallut néanmoins deux ans et un hasard favorable pour que le mariage fût célébré à Lyon, le 7 janvier 1790 : en octobre naissait Alphonse de Lamartine, le plus séraphique des poètes et le plus humain des séraphins.

Quant à cette madame de Piré, qui voyagea longtemps en Italie, non pour son plaisir mais pour sa santé, c'était une légitimiste mariée au fils d'un marquis breton, rallié farouchement à Napoléon. En dépit de leurs divergences d'opinions politiques, ils formèrent un couple fort uni, la maladie resserrant les liens au lieu de les distendre. On pourrait intituler simplement leur histoire : *Une Vie*, car si elle n'a pas la cruauté du roman de Maupassant, elle en a la mélancolie.

Le premier *Tout-Paris* dont nous ayons connaissance remonte à l'an 1292 ; il est constitué — on devait s'en douter — par le rôle de la taille, c'est-à-dire par le registre des contribuables parisiens, avec montant de la taxe qui leur est imposée. Il n'est pas donné à beaucoup de Parisiens d'y relever le nom de leurs ascendants. Tel est pourtant le cas de M. Héron de Villefosse dont les ancêtres, sous Philippe le Bel, vendaient de la droguerie et du poisson, ce qui conduisit leurs descendants à s'allier à de nobles familles, puis incita notre contemporain à se faire l'historiographe de « sa » ville. *Histoire de Paris* [1] est une réussite ; le juste équilibre entre l'érudition, l'anecdote, le pittoresque n'est point aisé à trouver en ces sortes d'ouvrages, car il faut contenter tout le monde : l'archéologue et le promeneur, le chercheur et le badaud. M. Héron de Villefosse a vécu si intensément ses vies antérieures que tout naturellement il déroule deux mille ans — et même un peu plus — de l'histoire de Paris comme s'il l'avait sous les yeux.

Ce qui a donné à Lutèce, puis à Paris ses promotions successives, c'est probablement l'alliage, en proportions à peu près égales, de l'esprit mystique et du sens commercial. De bonne heure, ils se développent parallèlement ; saint Denis, sainte Geneviève, saint Marcel font lever les chapelles et les abbayes, cependant que les marins-pêcheurs, étendant rapidement leur industrie à d'autres négoces, ouvrent sur les rives de la Seine un important marché. Entre ces deux types de Parisiens, toutes les combinaisons sont possibles ; coude à coude vivent de pieux

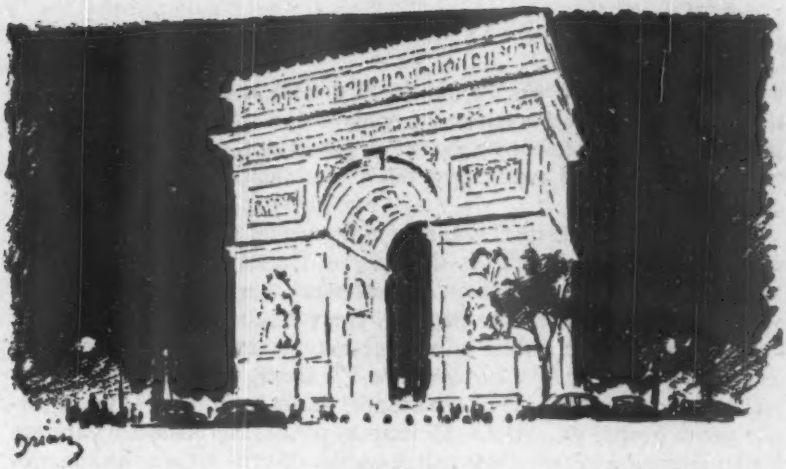
1. Union bibliophile de France.

merciers et des drapiers non-conformistes. Tous se trouvent ordinairement d'accord pour protester contre les charges fiscales qui les frappent ; le premier soulèvement parisien, qui dégénère en émeute, se situe en 1304 et a pour cause une dévaluation du tournoi d'argent qui, brusquement, triplait le prix des loyers. Mais ce matérialisme n'empêche pas les Parisiens de montrer, quand il le faut, du courage et de l'héroïsme. A preuve le siège qu'enfermés dans l'île de la Cité ils soutinrent victorieusement pendant une année contre les Normands. Exploit extraordinaire et, à la lettre, merveilleux.

Même ceux de nos rois qui chérissaient le plus leur grande ville la quittaient volontiers, ne fût-ce que pour y revenir avec un plaisir accru. Cela a valu à Paris une couronne de châteaux. Si celui de Saint-Germain-en-Laye n'est pas, surtout dans sa moderne reconstitution, le plus imposant ou le plus harmonieux, il reste peut-être le plus chargé d'histoire, grande et petite. M. Bernard Nabonne, en un ouvrage que rehaussent de belles estampes : *Les Grandes Heures de Saint-Germain-en-Laye* [1], conte avec précision et alacrité les cinq avatars du château-fort construit vers 1125 — car il y eut successivement cinq châteaux, les « vieux » et les « neufs », entre lesquels on s'embrouille un peu. Quand il ne se trouvait pas d'homme de guerre pour détruire « le vieux château » qui avait été autrefois « le neuf », un prince fastueux ou un architecte inventif s'en chargeait.

PIERRE AUDIAT

1. Sfelt.



LE MOIS A PARIS

Abel Hermant. — Abel Hermant est mort âgé, fort pauvre et dans une extrême solitude. Les vicissitudes des dernières années de son existence, les rigueurs d'une justice qui a d'abord et surtout frappé les écrivains, ont sans doute aggravé les conditions de cette fin solitaire. Mais, il est probable qu'en tout état de cause Abel Hermant eût rencontré dans sa vieillesse la solitude et la gêne. La gêne, parce que son talent considérable n'avait jamais été fructueux ; la solitude, parce que sa nature l'y portait.

Il aura été, dans sa génération, l'un des écrivains les plus connus et les plus méconnus. Marcel Prévost, né comme lui en 1862, et qui lui était bien inférieur, aura aisément goûté tous les succès et tous les honneurs. C'est que ses romans offrirent à la bourgeoisie d'il y a cinquante ans une récréation et un piment que ne lui ont jamais apportés ceux d'Abel Hermant. Leur valeur n'était pourtant point comparable. Il n'y a eu chez Marcel Prévost qu'un habile frôlement de psychologie, tandis qu'Abel Hermant a tracé de la Société de son temps une chronique d'une justesse parfois souriante, parfois sobre et dure, mais dont la vivacité et la distinction ont été remarquables. On n'a considéré le plus célèbre d'entre ces écrits *les Souvenirs du Vicomte de Courpière*, que comme un livre à clé, comme la vie romancée d'un homme d'ailleurs très séduisant, qui répandit sur le Paris d'alors, le bruit de ses aventures et le faste de sa prodigalité. Sans doute était-ce un peu cela ; et la plupart des personnages d'Abel Hermant, ceux de *la Carrière*, de *la Meute*, de *Coutras*, de *la Discorde*, ainsi que plus tard ceux de Marcel Proust, portaient un nom dans la société contemporaine. Mais il y avait bien autre chose chez Abel Hermant qu'un peintre de portraits mondains, ou

un dialoguiste de *la Vie Parisienne*. Il y avait le solitaire obstiné qui n'abandonnait son observation du boulevard et des trains de luxe que pour l'approfondissement de son art et, sur le tard, pour une méditation platonicienne dont il avait fait sa discipline intellectuelle et sa véritable compagnie d'esprit.

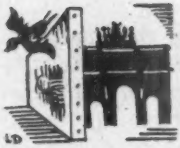
Cette diversité et cette étendue du goût, qui lui permirent de s'asseoir à l'Académie française auprès de Maurice Donnay ou de Bergson, en leur parlant tour à tour de ce qu'ils préféraient, ne sont pas apparues dans son œuvre, et moins encore dans sa réputation, autant qu'elles étaient dans son esprit. Le public et ses admirateurs mêmes préférèrent *les Transatlantiques*, ou *les Courpière* à *la Vie Brève*, trilogie de l'âge mûr, où l'écrivain avait inclus le plus personnel de ses regards sur la vie et jusque sur sa propre vie. Mais si les lecteurs d'Abel Hermant demeurèrent le plus souvent à l'écart d'une œuvre qui les divertissait sans les conquérir, qu'est-ce donc qui empêcha cette conquête et de se nouer le lien chaleureux du succès? C'est qu'Abel Hermant, qui se voulait distant, le fut en effet, qui se voulait un prosateur parfait, le fut en effet, mais dans la froideur. On ne prend pas en modèle, après le romantisme et le naturalisme, le ton des *Mémoires de Grammont* pour conter ceux du *Cadet de Coutras*, on ne demande pas à Laclos son exacte cruauté pour en nuancer les confidences d'une biche, initiée aux conquêtes parisiennes, après Nana.

Peut-être, cette impassibilité d'Abel Hermant, ce style poli et orné aux meilleures enseignes du XVIIIe siècle, étaient-ils nécessaires pour passer sans s'y engluer l'ornière du naturalisme? Abel Hermant y avait fait ses premiers pas, comme tous les écrivains de sa génération, et sans trahir ses aînés, il nettoya l'instrument qu'ils avaient lourdement terni. André Billy a écrit que sans Anatole France et sans Abel Hermant une certaine vertu classique eût sans doute disparu de notre langue, après le naturalisme et le symbolisme. C'est probable, en effet, et ce service est considérable.

Un peu plus de cœur, — et l'œuvre au lieu d'être à présent glacée, palpiterait encore. L'homme était-il tout à fait sans tendresse? On ne saurait l'affirmer, car il a peint l'enfance avec une délicate sensibilité. Il n'avait pas eu d'enfant (son mariage avec mademoiselle Charpentier, la fille de l'éditeur, n'avait été qu'une prompte expérience), mais un livre comme *Eddy et Paddy*, qui est sans doute un petit chef-d'œuvre, témoigne d'une bien compréhensive et tendre observation. Le théâtre lui permet également, sans réussite matérielle, de montrer ce que le sentiment pouvait parfois inspirer à sa sagacité : ceux qui l'ont applaudie n'ont pas oublié l'atmosphère romanesque de *la Semaine folle* et cette longue scène, à Torcello, que M. André Brulé, interpréta dans l'élan de la jeunesse. On ne voit guère qui pourrait écrire ce dialogue dans le théâtre d'aujourd'hui. Le ton n'est plus le même, ni sans doute aussi la société qui l'exprimait.

A ces courtes échappées de tendresse, Abel Hermant sut joindre souvent la fermeté d'esprit. Le propos qu'il tint sur la tombe d'Émile Zola, en 1902, comme président de la Société des Gens de Lettres, est digne de mémoire, car il était prononcé en des circonstances où l'affirmation de toute conviction justicière était courageuse. Ce courage rend inexplicable la brisure qui se produisit chez Abel Hermant à une heure essentielle. L'âge et la nécessité l'ont causée, peut-être, sans la justifier. Mais cette brisure ne pourrait à son tour justifier, au moment où l'homme est jugé sur l'étendue d'une vie et d'une œuvre, le silence de qui fut de ses amis — et l'admira[1].

GÉRARD BAUËR,
de l'Académie Goncourt.



George Desvallières et le Salon des Tuileries. Les Affiches de Cassandre. — Ce *Christ en Croix* — dont le pathétique offrait un si violent contraste avec les toiles rassemblées au Salon des Tuileries qu'on l'accrocha dans un passage — aura été l'ultime envoi de George Desvallières, qui repose aujourd'hui vêtu de la robe des dominicains du tiers-ordre. L'admirable détachement de ce croyant — l'un des seuls et peut-être le plus grand des peintres religieux contemporains avec Rouault — la charité, qui le poussait à trouver toujours quelque mérite aux œuvres d'autrui, lui avaient fait accepter sans amertume la demi-défaveur dont il était l'objet même dans certains milieux chrétiens. Et sans doute eût-il approuvé qu'un peintre, parce qu'il était jeune, se vît accordé un panneau immense aux Tuileries alors que lui, plus qu'octogénaire, était relégué dans l'ombre.

Quand on réunira l'œuvre de Desvallières on découvrira qu'elle affirme une tension si forte, et brûle d'un tel feu qu'en dépit de quelque emphase et de certain encombrement hérité du Symbolisme, elle mène à des hauteurs auxquelles l'art avait accédé bien rarement depuis Delacroix. Une époque aussi bouleversée, aussi chargée de nuit que la nôtre, tardera-t-elle à se reconnaître dans les évocations fiévreuses et sanglantes

1. Nous rappelons à nos lecteurs qu'Abel Hermant avait publié, dans la *Revue de Paris*, les textes suivants :

Une Comédie de Salon (15 août 1898), *L'Aube ardente* (15 mars à 15 mai 1915), *Le Caravansérail* (15 octobre au 1er décembre 1916), *La Journée brève* (15 août au 15 octobre 1919), *Le Nouvel Anacharsis* (15 juin au 15 août 1928), *La Flamme renversée* (1er juin au 15 juillet 1929), *La Société en France au début du XXe siècle* (15 février 1930), *Souvenirs de la Vie frivole* (1er novembre au 15 décembre 1932), *Madame de Krüdener* (1er décembre 1933 au 1er février 1934), *La Dernière Incarnation de M. de Courpière* (1er avril au 1er juin 1937).

Le Napolitain, par Rouault

où le peintre du *Christ flagellé* a traduit, avec une véhémence qui trouble l'incroyant même, les contrastes et les déchirements de la condition humaine?

Bien que noble d'intentions, l'*Age atomique*, de Bernard Lorjou — toile à sensation du même salon — paraît, en comparaison artificielle. La vie intérieure, voilà ce qui manque le plus à ce vaste camaïeu blanc et noir, fait de morceaux parfois remarquables, mais que ni la lumière ni le sentiment ne relient les uns aux autres.

Les Tuileries sont enfin parvenus, cette année, à constituer une véritable anthologie de l'art contemporain, en appelant aux côtés de grands aînés, comme Rouault, Matisse, Dufy, Utrillo, Braque, Segonzac, Louise Hervieu, Villon, ou de leurs successeurs comme Brianchon, Oudot, Legueult, Planson, Goërg, Aujame, Humblot, Desnoyers, de jeunes peintres récemment révélés, comme Minaux et Rebeyrolles, ou de jeunes sculpteurs comme Carton, Volti ou Vaysset, lesquels voisinent, chez Charpentier, avec Mateo Hernandez, Osouf, Raymond Martin, Dideron, Kretz, Yencesse, Arbus, Belmondo.

Ce Salon se devait de rendre hommage au grand animateur que fut Jean-Gabriel Daragnès qui, tant par ses propres ouvrages que par l'initiation technique qu'il donna à la plupart des peintres-graveurs dont il imprima les ouvrages, a joué un rôle si important dans l'édition. Des livres nombreux, illustrés par lui, l'avenir retiendra surtout ceux qu'il orna, comme *la Ballade de la Gêole de Reading*, de bois en noir dont la franchise et l'éclat répondent à ce qu'il y avait à la fois de tendre et d'emporté dans son tempérament.

Les mêmes qualités d'équilibre, de mise au point, d'amour pour le travail achevé se retrouvent (au Pavillon de Marsan) dans les travaux de Cassandre, venu lui aussi victorieusement de la peinture à ses applications décoratives (ornementation du mur, caractère typographique). Cassandre fait d'une couverture ou d'une affiche le rendez-vous du *nom* et de l'*image*, en cimente l'union avec tant de rigueur et d'imprévu qu'il grave dans l'esprit du passant un slogan publicitaire qui, lui, ne passera pas.

CLAUDE ROGER-MARX

Le Mois musical. — La rentrée d'octobre a donné l'occasion de fêter deux grands compositeurs. L'un est classique, l'autre contemporain. Ils s'appellent Bach et Enesco. Non content de présenter ses ouvrages au public, Enesco lui a fait applaudir, dans la même semaine, ceux de Jean-Sébastien. Bel exemple de fraternité artistique, du cadet à l'aîné!

Rien n'est plus dangereux, on le sait, que d'avoir deux métiers. A la fin de sa vie, Liszt disait, avec un peu d'amertume : « Tant que les gens m'applaudiront comme pianiste, ils me critiqueront comme compositeur. » L'esprit humain est ainsi fait qu'il considère avec malveillance une double activité, tout de même couronnée. Eh bien! le mois dernier, Enesco accomplissait le prodige de réunir sur sa tête les lauriers du compositeur et ceux de l'interprète!

Il est un des tout premiers créateurs de notre temps. Mais il a si magnifiquement servi l'œuvre d'autrui que le sien en a souffert. Cependant, lorsque, dans la même séance radiodiffusée, il a dirigé son *Dixtuor* et son *Octuor*, joué ses *Impressions d'enfance* et accompagné des mélodies, les auditeurs à l'écoute ont, je pense, hoché la tête en murmurant : « Est-ce vraiment l'homme que nous acclamions hier sur l'estrade de l'École Normale de Musique? »

Au vrai, c'était bien le même, sauf que sur la petite scène de la rue Cardinet, Enesco, délaissant la baguette du chef, avait épaulé son violon. Courbé comme on l'est sous une tâche épuisante, immobile, sourd à tout ce qui n'est pas ce violon qu'il ne regarde jamais pour mieux l'écouter, le visage foudroyé par une douleur née de l'effort d'exprimer et de la crainte de n'y point réussir, enfoncé dans la profonde rêverie d'une de ces méditations solitaires — *sonate en ut majeur, partita en ré mineur* — que Bach confie aux quatre cordes.

Ce qui est remarquable, chez Enesco, ce n'est pas la séduction, c'est le style. Ce sont les accents, la pulsation tyrannique du temps fort, les appuis incisifs qui mordent, jusque dans l'extrême *pianissimo*, le phrasé du discours, la voix prédicante, tantôt humble, tantôt rude, parfois si douce, souvent autoritaire, péremptoire.

Quand on le félicite, il esquisse un geste indéfinissable, qui trahit sa longue patience et son espoir, souvent déçu :

— Je cherche à mettre un peu de lumière sur tous ces trésors...

Et la voix chante, et roule doucement les *r*, à la roumaine.

BERNARD GAVOTY

Le Music-hall. — Tout a été dit sur Maurice Chevalier, depuis le temps qu'il est sur la brèche, et qu'il chante. Le miracle, c'est qu'après quarante années de planches, il soit resté aussi attractif et qu'il nous permette d'écrire à son sujet des choses inédites. Preuve sans doute qu'il se renouvelle. Pour ma modeste part, j'ai fait une quinzaine de papiers sur lui tout au long de sa carrière. J'en retrouve au hasard quelques titres : *le Chevalier du Gai, Maurice gagne ses galons d'international, Maurice s'en va, Maurice revient, l'Ombre de Chevalier, Chevalier for ever, le Roi Chevalier, Oh ! Maurice...*, etc...

Si j'avais à titrer ces quelques notes d'aujourd'hui, je choisirais : *Chevalier seul contre tous.* C'est, en effet, un exploit peu banal que celui de tenir toute une soirée avec pour tout partenaire un accompagnateur au piano. En récital unique, c'est déjà une gageure, mais qui donc en Europe peut se payer le luxe d'attirer chaque jour mille personnes trois mois durant? A la vérité, son tour de chant est devenu un tour d'horizon, une sorte de revuette à un seul personnage, au cours de laquelle l'ancien petit gars de Ménilmontant nous raconte qu'il habite maintenant avenue Foch, nous parle de ses premières amours, de Mayol, de Montmartre, du *be-bop*, et reprend non sans attendrissement ses anciens refrains qu'il a perfectionnés. Sa vie en quatorze chansons. Mais quatorze chansons, cela ne remplit guère qu'une cinquantaine de minutes. Il manque trois-quarts d'heure de spectacle, et pour les occuper, le fantaisiste monologue et bavarde, gentiment, intelligemment, comme s'il improvisait. C'est du boniment, bien sûr, mais du boniment bien fait, et parfois drôlement illustré, puisque, par exemple, pour changer son costume de clochard contre son smoking, il le fait sous nos yeux, en se blaguant lui-même, à la façon de certains « burlesques » américains.

J'avais pour voisins un couple d'étrangers. La femme ne comprenait pas un mot de français, mais le mari qui en avait quelques notions, essayait de lui traduire ce que disait Chevalier. Elle riait donc avec cinq secondes de retard, après chaque plaisanterie. Certes, c'était un peu gênant, mais cette scène dans la salle ajoutait du piquant au spectacle, et je n'aurais pas cédé ma place pour un fauteuil à l'Empire.

SERGE VEBER

Bouvard et Pecuchet cinéastes. — Le cinéma n'est pas fait pour se nourrir exclusivement de romans. Et il a une mission de mémorialiste à remplir. Les grands hommes passent vite sur cette terre. Surtout, le temps est court entre le moment où on admet qu'ils sont de grands hommes et celui où ils meurent. L'avenir sera curieux de voir la photographie

animée de ces météores célèbres et les générations de l'an 2000 nous prendront pour des imbéciles si nous sommes incapables de la leur léguer.

On doit donc encourager l'effort de ceux qui, comme Nicole Védrès dans *la Vie commence demain*, se sont donnés à cette tâche d'interviewer les gloires d'aujourd'hui.

Sans doute. Mais l'interview est un genre difficile. Il faut que le grand homme interrogé apparaisse du moins, en partie, tel que l'éternité le modèlera. Il faut qu'un questionnaire pertinent lui donne la chance d'une bonne réponse. Il ne faut pas qu'il ait la mine d'un candidat au bachot, ni d'un champion cycliste après la course.

Or, plusieurs des vedettes qu'on nous montre dans *la Vie commence demain* paraissent démunis comme le bachelier ou essoufflés comme le coureur cycliste. Cette critique ne s'applique pas à tous. Jean Rostand est bon parce qu'il a quelque chose à dire, qu'il a préparé son texte et que sa conférence, ou plutôt sa causerie, se déroule sans bavures. Il aborde des sujets qui nous intéressent : la lutte contre le vieillissement, le rôle des hormones, la fécondation artificielle, la détermination du sexe, etc. Avec lui, la tâche de l'enquêteur est simplifiée.

Pas grand-chose à dire en ce qui concerne le ménage Jolliot-Curie et Picasso. Ils ne parlent pas. On se borne à quelques instantanés de leur vie privée.

Les hommes de lettres sont assez mal servis. Pour André Gide, on me dit qu'il ne doit s'en prendre qu'à lui-même, parce qu'il a exigé l'improvisation. Ici l'improvisation donne à peu près ceci : « Oui, j'aime toujours le cinéma. Très intéressant, le cinéma! »

Je crois qu'on aurait pu tirer davantage d'André Gide.

Pour Sartre, c'est une autre histoire. Le prétexte qui l'amène sur l'écran est inepte. L'enquêteur monte chez lui pour se plaindre de mauvais traitements qu'il a subis dans une boîte de Saint-Germain-des-Prés. Sans transition, Sartre aborde un de ses thèmes favoris, thème un peu difficile pour être traité en cinq minutes : la part de responsabilité collective que chacun de nous a dans les malfaçons de son époque. Au surplus, les arguments de cet individualiste ne convainquent guère.

Mais le principal personnage de toute l'affaire est André Labarthe. Il dirige les pas du petit provincial qu'incarne Jean-Pierre Aumont et il se fait interviewer à plusieurs reprises. Nous connaissons la pensée philosophique de M. Labarthe. Il croit à la science, il croit à l'avenir, il croit que l'atome doit nous donner le bonheur sous la forme de kilowatts inespérés. Mais pas sous la forme de la bombe atomique.

Bien sûr! Mais n'y a-t-il pas longtemps que toutes choses comportent leur côté ombre et leur côté lumière? Les allumettes rendent un égal service à la ménagère et à l'incendiaire. Le remède est à l'intérieur de l'homme. Et on le cherche — sans succès — depuis que la pensée s'est organisée.

JEAN FAYARD

REGARDS SUR L'ÉPARGNE MOBILIÈRE FRANÇAISE

Lorsqu'on apprit que la réévaluation du stock d'or de la Banque de France avait permis la conclusion d'un emprunt s'élevant à 225 millions de dollars auprès des banques américaines, on en déduisit tout naturellement que notre Gouvernement avait conduit cette opération parce qu'il souhaitait réunir des dollars.

Quand on sut que les 225 millions de dollars constituaient un crédit investi en bons du Trésor américain et permettaient de gager une émission de billets en France, on ne comprit plus.

Jusqu'au moment, qui ne tarda d'ailleurs guère, où l'on discerna que la France empruntait aux Etats-Unis parce qu'elle ne possédait plus le pouvoir d'emprunter chez elle. (M. Giscard d'Estaing a d'ailleurs analysé cette opération avec beaucoup de lucidité dans son dernier article de la *Revue de Paris*.)

Or, cette constatation se faisait précisément au moment où la guerre de Corée transformait la guerre froide en guerre tiède et imposait à l'Occident des impératifs nouveaux.

Il n'est donc pas surprenant qu'un véritable concert de voix pour la plupart autorisées se soit élevé pour proclamer l'amour porté à l'épargne nationale et affirmer la nécessité de restaurer le marché financier dans son efficacité, marché dont la Bourse figure un des rouages essentiels.

Et il est vrai que l'épargne, que la Bourse, ont rendu jadis au pays des services inappréciables. L'épargne française, notamment, se manifestait parfois avec une puissance presque terrifiante ; je n'en veux pour preuve que deux exemples. En 1861, la guerre du Mexique détermina le Gouvernement de Napoléon III à émettre des obligations trentenaires au prix de 440 francs et ce du 11 au 16 juillet. Les souscripteurs, dans leur impatience d'être servis, organisèrent des campements sous les arcades de la rue de Rivoli, face au Ministère des Finances. Quatre millions sept cent mille titres furent demandés alors qu'il en était offert trois cent mille. En 1871, le Gouvernement de M. Thiers sollicita 2 milliards en rente 5 p. 100 à 82 fr. 50 ; on lui en apporta cinq. Et peu de temps après, la Ville de Paris, plaçant 1 296 800 obligations, s'en vit réclamer 18 millions. L'emprunt était couvert quinze fois.

Nous ne sommes plus en 1870. Pour clore une émission de 6 milliards, soit à peu près 300 millions de 1939, il a fallu des semaines et des semaines. Mais l'épargne n'en demeure pas moins indispensable et la Bourse peut encore l'aider à se réaliser. On le reconnaît. Malheureusement, on ne va pas jusqu'au bout de cette prise de position.

Je m'explique. M. Petsche, ministre des Finances, parlant récemment à l'Assemblée de l'Institut international de l'Epargne, a indiqué que la stabilité du franc suscitait une résurrection de l'épargne. C'est exact en ce sens que les dépôts dans les Caisses d'épargne s'accroissent constamment, que les crédits en banque se maintiennent à leur niveau le plus élevé, que des achats d'or très importants se produisent chaque fois que le métal pousse une pointe.

Le ministre des Finances a ajouté que la Caisse des Dépôts et Consignations, détentrice des fonds des Caisses d'épargne, avait participé au financement d'investissements de caractère économique : Compagnie Nationale du Rhône, ports maritimes, rééquipement des industries de base... Ce qui est également certain.

Et cependant le marché financier reste fermé à l'État. Et cependant la Bourse continue à languir misérablement.

Parce que la politique pratiquée est insuffisante. Si le devoir de maintenir la monnaie est primordial, il n'est pas le seul. Il faut apprendre à l'épargne à ne plus demeurer passive, à ne pas se contenter de ces emplois qui se font en dehors d'elle et n'alimentent d'ailleurs que l'économie d'Etat.

Il importe donc d'orienter à nouveau le public vers la Bourse. On a, à ce propos, laissé passer voici peu deux occasions : diminuer, voire supprimer l'impôt de Bourse lors des allègements fiscaux, libérer les valeurs étrangères, répondant en cela au vœu unanime de l'opinion.

Le moment est crucial. Des mesures rapides, concrètes, homogènes s'imposent, tant en ce qui concerne le statut des valeurs mobilières que celui du marché où elles se traitent. Sinon, les prévisions de reprise se révéleront purement théoriques ; nous aurons raison de « penser » la hausse de tel ou tel groupe de titres, mais nous aurons raison dans le vide.

ALFRED COLLING.

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

LES PENSÉES DES ROIS DE FRANCE

par Gabriel Boissy

Ce recueil général des *Pensées des Rois de France* est le dernier ouvrage que termina, juste avant de mourir, Gabriel Boissy. Fort dignement présenté, cette précieuse anthologie n'est pas seulement une pure et simple refonte en un volume, des deux volumes qui furent, en 1920 et 1934, publiés chez Grasset sous ce titre : *Pensées choisies des Rois de France* ; *L'Art de gouverner selon les Rois de France*. Considérablement et quasiment doublé, ce nouveau recueil, annoté, commenté, nous montre à chaque page ce que furent depuis Hugues Capet jusqu'à Louis-Philippe, les aspirations permanentes et les directives de la fonction royale, de cette auguste fonction qui, en dépit de trop humaines faiblesses, ont à force de volonté, de continuité, de prévision, de juste équilibre et de conscience écoutée, constitué une France qui put parler en reine au monde universel. La noble parole de Philippe le Bel : « Nous qui voulons toujours raison garder » semble avoir été la constante devise du Royaume des Lys, car ce perpétuel souci de la raison nous le trouvons, depuis Saint Louis jusqu'à Louis XVIII, chez tous les rois de France. « Clémence grandit Justice », affirmait Philippe le Bel. Et quelle leçon de chevalerie si française nous donne cette phrase de Louis XV à son fils : « Voyez tout le sang que coûte un triomphe ! Le sang de nos ennemis est toujours le sang des hommes ; la vraie gloire, c'est de l'épargner. » *(Albin Michel, éditeur.)*

MARIO MEUNIER

□ □

PAYSAGES ET DESTINS ✻ BALZACIENS ✻

par Amédée Ponceau
(Éditions du Myrte)

C'est un véritable tableau de la France que Balzac a peint dans son œuvre, mais il ne l'a pas ramassé comme Michelet. C'est un puzzle dispersé. Il y avait donc à faire ce qu'Amédée Ponceau a fait : le rassembler. On sait que Ponceau était philosophe et il esquisse quelques rapports subtils et nuancés par lesquels le déterminisme apparente Taine à Balzac. Mais, enfin, il ne voulut guère que situer caractères et intrigues dans leur cadre, et nous le voyons donc surtout paysagiste, promeneur, psychologue, sa sensibilité bien à l'aise. Elle était d'un délicat amateur d'âmes, peut-être d'un tourmenté, qui visiblement se plut au tumulte balzacien.

Il n'y a rien de doctrinal ni de forcé dans le petit livre d'Amédée Ponceau, rien de didactique non plus. Seulement vie concrète et détails qui parlent. Et la promenade entreprise dans les villes et paysages balzaciens s'y métamorphose tout naturellement en une synthèse souple et vivante de géographie humaine.

HENRI CLOUARD

□ □

INGRES ET L'INGRISME

par Jean Alazard *(Albin Michel)*

Biographie et étude de l'œuvre d'Ingres. L'analyse de Jean Alazard est pénétrante. Elle éclaire maints aspects de l'évolution d'Ingres. Celui en qui Baudelaire devait voir un « *révolutionnaire à sa manière* » et que Degas devait considérer comme *plus important que Delacroix* subit fortement lors de son premier séjour à Rome l'influence italienne (on discerne aussi dans son œuvre, à l'époque, l'influence des peintures des vases grecs et, fait peu connu, des dessins d'un sculpteur anglais, Flaxman).

Ingres, pour la subtilité de ses lignes, peut être rapproché de Botticelli. Ce fut un virtuose du dessin, un admirable portraitiste et — il ne faut pas l'oublier — un grand paysagiste. De ce point de vue Alazard insiste à juste titre sur l'importance du *Casino de Raphaël* (un paysage d'Ingres aujourd'hui au Musée des Arts Décoratifs). Il montre aussi comment par ses arabesques, par un certain *impressionnisme* (Amaury Duval avait déjà perçu que, supprimant un détail, forçant un autre, Ingres n'offrait jamais que le « *résumé de ses impressions* ») l'intellectuel, le méditatif Ingres a pu exercer son influence sur des peintres d'aujourd'hui. Enrichie d'une abondante illustration, l'œuvre de Jean Alazard se recommande de tous les points de vue aux amateurs de peinture. On attend maintenant, sur un autre plan, une restitution de la psychologie et des obsessions d'Ingres. Le choix de ses sujets, des odalisques à la méditative Odyssée, des Andromède-Angélique aux grandes compositions classiques, est certainement révélateur.

LES SOUVENIRS D'ÉLISABETH CERRUTI

Nous avons omis d'indiquer, dans notre numéro du 1er octobre dernier, que les souvenirs d'Elisabeth Cerruti, publiés dans ladite livraison, avaient été traduits par Mme B. de Saint-Marceaux.

Le Directeur-Gérant : Marcel THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, Maicles, Claude Tolmer, Hannaux, Sibertin-Blanc et Livia Dubreuil.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 4127-10-50.

Avez-vous fait ce calcul ?

Si vous êtes acheteur

DE LA

REVUE DE PARIS

AU NUMÉRO

Vous déboursez chaque mois 150 Francs

Si vous êtes abonné, la livraison ne vous revient qu'à 116 Francs

et vous réalisez ainsi dans l'année une économie de 400 frs

Abonnez-vous chez votre libraire ou directement à la

REVUE DE PARIS

114, Avenue des Champs-Élysées - PARIS-8e

COTE DESFOSSÉS

QUOTIDIEN ÉCONOMIQUE ET FINANCIER

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "COTE DESFOSSÉS", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA COTE DESFOSSÉS

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois : 3000 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

"NOUVEAUTÉS"

GEORGES AUCLAIR
Un Amour allemand

•

BEATRIX BECK
Une Mort irrégulière

•

ANDRÉ BAY
L'Ecole des Vacances

•

HENRI CALET
Monsieur Paul

•

JEAN CAU
Le Coup de Barre

•

R. J. CLOT
Empreinte dans le Sel

•

PAUL COLIN
Les Jeux sauvages

•

BERTRAND DEFOS
Le Compagnon de Route

•

KLOSSOWSKI
La Vocation suspendue

•

ROBERT MARGERIT
Par un Eté torride

•

GEORGES NAVEL
Parcours

•

ROGER NIMIER
Le Hussard bleu

•

O'BRADY
Extérieurs à Venise

•

JEAN-HENRI ROY
L'Avenir est derrière nous

•

JEAN ROY
Drôle d'Histoire

néo

Un nouveau

MARCEL AYMÉ

EN ARRIÈRE

nouvelles

A paraître prochainement

Romans

AUDIBERTI

Le Maître de Milan

•

ANDRÉ DHOTEL

L'Homme de la Scierie

CALMANN - LÉVY

SORANA GURIAN

LES MAILLES DU FILET

Ce récit d'une journaliste roumaine qui a franchi le rideau de fer, apporte de curieuses révélations sur la vie à Bucarest.

Un volume . . . . . **450** frs

Collection " TRADUIT DE "

ARNOLD ZWEIG

LA HACHE DE WANDSBEK

Roman traduit de l'allemand

Dans le cadre de la vieille cité de Hambourg et son faubourg, Wandsbek, une peinture par le dedans du régime hitlérien avant la guerre.

Deux volumes, chacun . . . . . **390** frs

ERNST WIECHERT

LES ENFANTS JÉROMINE

Roman traduit de l'allemand

L'œuvre maîtresse du grand écrivain allemand qui vient de mourir.

Deux volumes . . . . . **450** frs et **540** frs

Il faut avoir lu :

LA VIEILLE ÉQUIPE

par le Colonel DUPÉRIER

"Le groupe de chasse Ile-de-France"

Quelques pilotes français unis à ceux de la R. A. F. face à la menace allemande

NOUVELLE ÉDITION

Un volume sous couvre-livre en couleurs de PHILIPPE DEMONGEOT .. .. **300** fr.

en vente chez votre libraire

BERGER-LEVRAULT

5, Rue Auguste-Comte, PARIS-VIe

LES ANNALES
CONFÉRENCIA
NUMÉRO DE NOVEMBRE

JULES ROMAINS
de l'Académie française
Les Hommes de Bonne Volonté

•

LOUIS JOUVET
Pourquoi j'ai monté Tartuffe

•

JULES ROY
Antoine de Saint-Exupéry

•

Le livre du jour
"D'un même cœur"
Roman raconté et commenté
par MARCEL THIÉBAUT

•

La pièce du jour
"Un soir à Samarcande"
Comédie racontée et commentée
par FRANCIS AMBRIÈRE

•

Le Quartier des Lettres - Le Côté du Théâtre
La Fleur des Livres

79, bd Saint-Germain, PARIS-VIe

Le numéro : 60 fr.

AMG

CINQUANTENAIRE
D'OSCAR WILDE

Importante série de lettres inédites adressées par Oscar Wilde au beau Douglas - Ces lettres rassemblées par un membre de la famille Douglas constituent un dossier sensationnel qui devrait contribuer à la révision du dramatique procès.

OSCAR WILDE
ET LE
CLAN DOUGLAS

PAR LE MARQUIS DE QUEENSBERRY
EN COLLABORATION AVEC PERCY COLSON
TRADUCTION DE JULES CASTIER

Ouvrage in-8° raisin de 208 pages, édition très soignée sur beau velin..... 500 fr.

Chez tous les libraires et à
ARTS ET METIERS GRAPHIQUES
18, rue Séguier, Paris-6e - Dan 47-23

NICOLAS SÉGUR
HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE EUROPÉENNE
Préface d'André Chevrillon
de l'Académie française

" Ce monument d'érudition et de goût devrait occuper une place d'honneur dans la bibliothèque de toute personne cultivée. "
Francis de Miomandre
Les Nouvelles littéraires, 24-8-50.

Déjà parus :

TOME Ier **LE MONDE ANTIQUE**
TOME II **MOYEN AGE ET RENAISSANCE**
Chaque vol. 14 × 21 cm. . . 630 fr.

Pour paraître en Novembre :

TOME III **XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES**

* * *

EMIL LUDWIG
GOETHE
Histoire d'un homme
Trois vol. in-8° écu . . . . . 1.650 fr.
Séparément :
Tome I frs 540 - Tome II frs 495 - Tome III frs 615

COLLECTION MONTAGNE

ARMAND CHARLET
VOCATION ALPINE
Souvenirs d'un guide de montagne
12 ill. hors-texte. . . . . 450 fr.

PIERRE MÉLON
CHASSEURS DE CHAMOIS
16 ill. hors-texte. . . . . 450 fr.

4, rue Le Goff - Paris (5e)

EDITIONS VICTOR ATTINGER

JEUNES ROMANCIERS

LUC DECAUNES

JE NE REGRETTE RIEN

Les combats de son héros, André Vanier, contre la société et contre lui-même en vue de rechercher une vérité difficile, inhumaine peut-être, sont décrits avec une puissance et une précision qui ne sauraient tromper.

(LE PARISIEN LIBÉRÉ).

304 pages, in-8° couronne. . . . . **390** fr.

• •

BRUNO GAY-LUSSAC

UNE GORGÉE DE POISON

Ce qui est certain c'est que M. Bruno Gay-Lussac est un romancier. Il a par-dessus tout le don de présence : excellent dans le paysage et les descriptions de nature, même dans la pénombre ou le clair-obscur.

Émile Henriot, de l'Académie Française (LE MONDE).

292 pages, in-8° couronne. . . . . **390** fr.

• •

RENÉ MASSON

LES GAMINS DU ROI-DE-SICILE

... Je n'avais pas rencontré, dans la littérature romanesque, une œuvre aussi puissante, et touchant aussi juste sur la grande misère de l'âme enfantine,

Gilbert Guilleminault (LE ROUGE ET LE NOIR).

264 pages, in-8° couronne. . . . . **330** fr.

• •

JEAN-BAPTISTE ROSSI

LES MAL PARTIS

Un cas de très étonnante précocité... De l'exceptionnel très humain. Du réalisme qui subit la loi du merveilleux et qui, par cela même, ne salit rien ni n'offense aucune valeur spirituelle.

Jean-Gandrey-Réty (LIBÉRATION).

288 pages, in-8° couronne. . . . . **390** fr.

ROBERT LAFFONT

ALBERT CARRÉ

SOUVENIRS DE THÉATRE

réunis, présentés et anotés par **Robert FAVART**

65 ans de Vie Théâtrale In-8° soleil avec 22 gravures hors texte **495** fr

PLON

GONZAGUE DE REYNOLD

LA FORMATION DE L'EUROPE

VI

LE MONDE RUSSE

In-8° carré **690** fr.

•

WALTER BEDELL SMITH

Ancien ambassadeur des États-Unis en U.R.S.S.

TROIS ANNÉES A MOSCOU

1946-1949

In-8° carré **450** fr.

MICHEL DÉON

JE NE VEUX JAMAIS L'OUBLIER

Roman In-16 **330** fr.

PLON

LA RENTRÉE LITTÉRAIRE

CELOU ARASCO

LES JOIES DE LA TULIPE

PIERRE BOULLE

WILLIAM CONRAD

PAUL CAZAYUS

LA PROCESSION

PIERRE MAGNAN

LE MONDE ENCERCLÉ

JEAN MASARES

COMME LE PÉLICAN DU DÉSERT

HENRY POZZO DI BORGO

VIVRE A DEUX

SILVAIN REINER

LE PIANO DU BOURREAU

EDGAR SANDAY

MONSIEUR LANGOIS N'EST PAS TOUJOURS ÉGAL A LUI-MÊME

LOUIS DE VILLEFOSSE

ELLENA MORE

JULLIARD

LA RENTRÉE LITTÉRAIRE

ÉLISABETH BARBIER
Prix du Renouveau Français 1947
SERRES-PARADIS

GÉRARD BOUTELLEAU
VENTRILOQUES

ÉMILE DANOËN
L'HEUREUSE AVENTURE

PIERRE FISSON
Prix Théophraste Renaudot 1948
LES PRINCES DU TUMULTE

JEAN-JACQUES GAUTIER
Prix Goncourt 1946
LA DEMOISELLE DU PONT-AUX-ANES

CHRISTIAN MURCIAUX
LA PORTE DES GALIONS

ROBERT MOREL
JOYEUSE

JOSE ANDRÉ LACOUR
NOTRE AMI DIMITRI

ÉDOUARD LAVERGNE
A LA GRANDE CATHERINE

JACQUES ROBERT
LES DENTS LONGUES

JULLIARD

JEUNES ROMANCIERS

MAURICE TOESCA

LE SCANDALE

Un vol. in-16, 400 p. . . . . **450 fr.** *« Ce roman, l'un des meilleurs de la saison. »*
A. BLANC-DUFOUR *(Les Cahiers du Sud).*

GEORGE MAGNANE

LA TRÊVE OLYMPIQUE

Un vol. in-16, 320 p. . . . . **300 fr.** *« ... des pages qui ne dépareront pas une anthologie de l'effort humain. »*
F. CRÉMIEUX *(Les Lettres françaises).*

ROGER IKOR

A TRAVERS NOS DÉSERTS

Un vol. in-8, 488 p. . . . . **480 fr.** *« Un romancier sur qui l'on peut désormais compter. »*
Armand HOOG *(Carrefour).*

BERNARD VILLARET

SEUL LE CORAIL RESTE

Un vol. in-16, 320 p. . . . . **300 fr.** *Un roman des mers du Sud.*

CLAUDE SEIGNE

LA LONGUE ROUTE

Un vol. in-8, 344 p. . . . . **420 fr.** *L'inhumaine ascension d'une étoile de la danse.*

MICHEL ZERAFFA

L'ÉCUME ET LE SEL

Un vol. in-8, 336 p. . . . . **360 fr.** Par l'auteur du **TEMPS DES RENCONTRES**

GUY LE CLEC'H

LE VISAGE DES HOMMES

Un vol. in-16, 284 p. . . . . **270 fr.** *... où se reflètent la souffrance et l'espoir.*

FERNY-BESSON

JEANNE ET MARIE

Un vol. in-16, 352 p. . . . . **375 fr.** Sélectionné au **PRIX DES LECTEURS**

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

GEORGES BLOND

CONVOIS VERS L'U.R.S.S.

L'épopée dramatique des hommes et des navires qui, pendant la dernière guerre, participèrent aux convois dans l'Océan Glacial Arctique. Un récit aussi intensément évocateur que "Le Survivant du Pacifique" du même auteur.

Un volume : 275 fr.

HENRY CASTILLOU
Prix Interallié 1948

SEIGNEUR DU NORD

Une surprenante histoire d'amour dans la Chine éternellement déchirée.

Un volume : 350 fr.

PIERRE ROUSSEAU

L'ÉNERGIE

Jules Verne n'avait pas prévu la formidable usine qu'est devenu le monde moderne, usine animée par l'Énergie sous toutes ses formes. Le livre est l'histoire imagée et vivante de cette Énergie, explication de notre temps et clé de la plus brûlante actualité.

Un volume illustré : 450 fr.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

NOUVEAUTÉS :

ROBERT PENN WARREN

LES FOUS DU ROI

roman

Prix Pulitzer 1947 - Un million d'exemplaires vendus en Amérique

1 vol. 560 p. : 630 fr.

PEARL BUCK

LIENS DE SANG

roman 420 fr.

SIGRID UNDSET

OLAV AUDUNSSŒN

Tome III 330 fr.

ERNST WIECHERT

DES FORÊTS ET DES HOMMES

Le délicieux roman d'une enfance 300 fr.

ROBERT BRASILLACH

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE GRECQUE

"Il se peut que ce soit un des plus beaux livres du monde." Robert Kemp.

Édition bilingue. 1 vol. in-8 couronne, 640 p. : 960 fr.

RÉIMPRESSION :

HENRI QUEFFÉLEC

UN RECTEUR DE L'ILE DE SEIN

De ce roman déjà célèbre a été tiré ce grand film :

DIEU A BESOIN DES HOMMES

1 vol. : 300 fr.